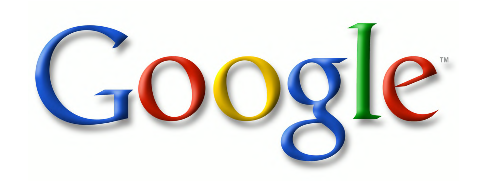
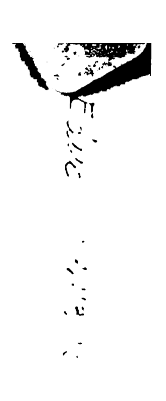
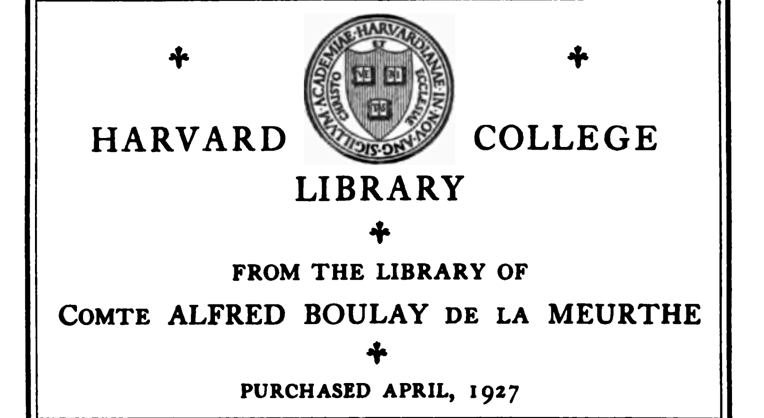
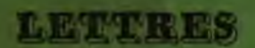







ACADEMIAE·HARVARDIANAE·IN·NOV·ANG·SIGILLVM
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE



LETTRES

DE MONSEIGNEUR

L'ÉVÊQUE DE CHARTRES,

(Clausel de Montals)

CONCERNANT

L'UNIVERSITE.



CHEZ SEGUIN AÎNÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

à Avignon,	à Paris,
rue Bouquerie,	*rue Cassette*,
N° 13.	N° 27.

LETTRES

ET

INSTRUCTION PASTORALE

DE MONSEIGNEUR

L'ÉVÊQUE DE CHARTRES,

CONCERNANT L'UNIVERSITÉ.

AVIGNON,

CHEZ SEGUIN AÎNÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

rue Bouquerie, n. 13.

1843.

Propriété.

AVERTISSEMENT.

On trouvera quelques répétitions dans ces Lettres ; mais les lecteurs judicieux ne seront point choqués de ces redites qui étaient indispensables. La polémique qu'on soutient, au moyen des journaux pour la défense des grandes vérités, est d'une nature nouvelle et toute particulière. Dans ce genre de discussion où l'on ne peut employer des preuves abstraites et un peu difficiles à saisir, quand on a découvert chez ses adversaires des erreurs graves, saillantes, propres à frapper les esprits mêmes les moins profonds ou les moins éclairés, il faut ou renouveler de temps en temps l'impression de ces erreurs ou s'exposer à perdre le fruit de son travail. En général on lit rapidement les feuilles publiques et il n'est pas rare que les personnes mêmes qui mettent plus de suite dans cette occupation ou dans cet amusement, ne puissent prendre connaissance de tel numéro de

leur journal. Une absence, une indisposition, une affaire pressée ou d'autres causes les empêchent de faire cette lecture, dont l'occasion une fois passée se reproduit difficilement. Celui qui est engagé dans ce genre de controverse, doit donc répéter quelquefois ce qu'il a déjà dit, et faire céder l'amour-propre à l'intérêt de la cause sacrée qu'il défend. De plus, ces Lettres ont été écrites dans des temps divers, il en est qui sont séparées par l'intervalle d'une année entière, nouvelle raison de rappeler des choses dont le souvenir devait être affaibli ou même effacé.

LETTRES

ET

INSTRUCTION PASTORALE

DE MONSEIGNEUR

L'ÉVÊQUE DE CHARTRES

CONCERNANT L'UNIVERSITÉ.

PREMIÈRE LETTRE.

Chartres, le 4 mars 1841.

Je viens de lire dans plusieurs journaux deux lettres signées, l'une par M. l'Archevêque de Paris, et l'autre par M. l'Archevêque de Bordeaux. Ces deux prélats énoncent leur sentiment sur une question tellement délicate et importante, que le salut ou la ruine complète de la religion catholique en France doit dépendre du dénoùment qu'elle recevra. Nous ne partageons pas le sentiment de ces deux Métropolitains, et, pour exprimer notre opinion, nous nous voyons avec douleur forcé

de prendre la voie qu'ils ont eux-mêmes indiquée c'est-à-dire celle de la presse.

MM. les Archevêques de Paris et de Bordeaux sollicitent d'abord avec ardeur la liberté d'enseignement, et ils finissent par proposer un arrangement qui ferait expirer sous les chaînes du monopole, revêtu d'une autre forme, l'enseignement des aspirans au sacerdoce.

Il faudrait, pour être supérieur et peut-être professeur d'un petit séminaire, qu'on prît des grades, et pour obtenir ces grades, il faudrait qu'on subît un examen. Or quel instrument plus souple et plus commode qu'un examen, pour écarter qui l'on veut? On presse, on fatigue, on trouble le répondant par des questions difficiles et multipliées, auxquelles l'examinateur serait quelquefois lui-même incapable de répondre. On crie à l'ignorance, et le candidat est renvoyé. La tentation est bien forte pour les membres d'un corps rival d'user de quelque partialité, et l'on se livre, même sans s'en apercevoir, à ce sentiment. Mais, dit-on, les délégués de l'Université ne seront pas les seuls juges. Ils auront pour adjoints deux membres du conseil général, deux magistrats et deux ecclésiastiques désignés par l'évêque. Je respecte sincèrement la magistrature et les membres des conseils généraux. Mais enfin un magistrat peut être un habile jurisconsulte, et n'avoir que des notions fort légères sur la littérature grecque et latine, sur les sciences mathématiques, etc. Personne ne contestera que la même remarque ne s'applique aux membres des conseils généraux, qui sont, pour la

plupart, des propriétaires uniquement occupés d'agriculture ou d'industrie, des négocians, de riches fermiers, etc., qui seraient tout étonnés eux-mêmes de se trouver appelés à juger des qualités et du savoir qui font un digne supérieur de séminaire. MM. les membres de l'Université, surtout si c'est le recteur de l'Académie qui préside, comme le propose M. Donnet, auront un avantage incontestable ; ils seront sur leur terrain ; ils traiteront avec une rare facilité des sujets qui leur sont familiers ; ils feront entendre ces mots éblouissans de *mouvement des esprits*, de *progrès*, de *science ascendante ;* et les deux ecclésiastiques, bien moins exercés à ces combats littéraires, et dont la profession, il faut l'avouer, trouve en général peu de faveur dans ce siècle, ne formeront qu'une petite minorité impuissante et presque toujours vaincue. Le candidat de l'évêque sera donc très-souvent repoussé. Celui de l'Université, ou, si l'on veut, celui du comité, n'aura pas la confiance de l'évêque. De là, quels conflits ! quelles discussions interminables, qui rendront toujours l'existence de ces maisons chancelante, troublée, et qui, après les avoir ébranlées par de fréquentes secousses, finiront par en entraîner la ruine !

Non, l'Université qui aura évidemment ici la principale influence, n'a pas la main heureuse pour l'éducation chrétienne. (Quel fait plus notoire dans toute la France !) Comment pourrait-elle intervenir avec succès dans l'éducation cléricale ?

Sous son régime, toutes les vocations au ministère des autels s'éteindraient. Depuis

plus de dix ans, il n'est pas sorti un seul sujet pour ce saint état, de tous les colléges et des pensions universitaires de mon diocèse. Cette stérilité désolante n'est-elle pas commune à beaucoup d'autres établissemens du monopole ?

Si ce plan était adopté, il ne faudrait pas un grand nombre d'années pour tarir entièrement la source du sacerdoce.

De nos jours, partout le panthéisme, partout le matérialisme, partout l'athéisme. Laissez-nous donc repousser en paix ces monstres qui dévorent la société, et façonner les instrumens qui doivent nous aider à les vaincre. C'est notre devoir, c'est notre don que nous avons hérité de nos prédécesseurs. Laissez-nous faire ce qu'ils ont fait pendant quinze siècles, avec tant de gloire et tant de bonheur pour notre patrie.

Une effroyable confusion d'idées règne autour de nous. Il n'y a conviction, unité de croyance, foi sincère que dans le clergé et dans ceux qui l'écoutent. C'est la seule partie saine du corps social. Pourquoi voulez-vous la tourmenter par des expériences téméraires ou plutôt désastreuses ? Ah ! n'altérez point la force et la vigueur dont elle jouit encore. Que savez-vous si elle n'est pas destinée à rendre la vie au corps entier, si défaillant et si malade ?

Je finis ces lignes tracées à la hâte, en demandant que l'épiscopat entier soit consulté.

† CLAUDE HIPPOLYTE, *évêque de Chartres.*

DEUXIÈME LETTRE.

Chartres, le 9 mars 1841.

Je commence aujourd'hui par les objections des partisans du projet.

On prétend que les talens sont mal cultivés, qu'ils avortent dans nos écoles ecclésiastiques. Mais c'est là une déception, une accusation intéressée, propagée avec beaucoup d'art et d'efforts pour prévenir le public et lui donner le change. Il est vrai que les jeunes gens instruits dans ces maisons n'effleurent pas une multiplicité de sciences disparates, de telle manière qu'il ne reste rien de ferme et de suivi dans leurs idées et dans leurs connaissances. On y suit les sages méthodes qui ont donné à la France tant de grands hommes dont les noms vivront dans tous les siècles, tandis que les folles compositions de nos jeunes écrivains sont loin de promettre à leur renommée cet essor glorieux et cette durée immortelle.

Je puis m'appuyer ici sur un fait notoire. Où est aujourd'hui l'éloquence? Où se trouve cet ascendant de la parole qui attire la foule, la fixe et l'intéresse? N'est-ce pas de nos chaires que part cette parole vive et entraînante? Est-il un lieu où elle retentisse avec plus d'éclat et de puissance? Or, ces prédicateurs, où ont-ils été élevés? N'est-ce pas en général dans nos grands et petits séminaires?

En second lieu, on se méfie de nous ; on nous demande des *garanties ;* et un fameux écrivain universitaire, qui les réclame dans une publication récente, est connu dans toute la France pour un ennemi véhément des religions, pour un panthéiste. D'un autre côté, personne ne conteste aujourd'hui au clergé une régularité exacte et digne d'estime. Qui le croirait? C'est donc la vertu qui doit donner des *garanties* au panthéisme, au matérialisme, à l'athéisme ! C'est l'Évangile qui est suspect, c'est la foi qu'il faut suivre de l'œil avec une vigilance inquiète ! Et il appartient à l'irréligion même la plus outrée et la plus féconde en erreurs extravagantes et désastreuses, il lui appartient de surveiller les croyances, les sentimens qui ont fait dans tous les temps la sûreté et le bonheur des sociétés humaines ! Quel renversement incompréhensible !

On se méfie de nous. Il est vrai, nous sommes faibles ; mais la foi rend nos efforts heureux et puissans. Qu'on nous laisse faire, et nous continuerons à verser les sentimens les plus généreux et les vertus les plus pures dans de jeunes cœurs qui en feront goûter les fruits, autour de nous, à leur famille et à la société. Qu'on s'abstienne de nous traverser et de nous troubler, et nous continuerons à envoyer aux extrémités du monde des apôtres intrépides. La vivacité de leur foi mêlée au courage français leur fera opérer des prodiges. Ils ont en dernier lieu étonné tout l'Orient par leur dévouement héroïque. Ils ont répandu tout leur sang au milieu des plus affreux supplices pour planter l'étendard de la foi dans ces contrées

lointaines, où déjà toutes les bouches s'ouvrent pour célébrer leur force invincible, et où peut-être bientôt tous les cœurs s'ouvriront pour se pénétrer de leurs divins enseignemens. Voilà les trophées que nos faibles mains élèvent à la religion et à notre patrie. Que l'Université s'en mêle, tout est perdu; cette gloire est ravie à la France. Ce corps n'a point grâce pour faire des martyrs, pas même (tout le monde le sait) pour faire des chrétiens.

Enfin, l'Université, dit-on, doit embrasser l'enseignement tout entier. — Mais pourquoi? D'où vient cette maxime? Sur quoi est fondée cette souveraineté et cette omnipotence d'enseignement? Le droit d'élection est restreint, malgré la maxime qu'on adopte sur la souveraineté du peuple. Tous les pouvoirs ont leurs limites que la loi, le bon sens, l'intérêt général ont établies. Pourquoi donc ce débordement de puissance universitaire? Qui peut l'autoriser à envahir les droits des pères de famille, des évêques, surtout d'une Eglise antique et reconnue, qu'elle semble vouloir pousser pied à pied jusqu'à ce qu'elle tombe dans l'abîme? Non, un corps enseignant, qui envelopperait comme dans un réseau tout un peuple, serait une institution colossale, inconnue jusqu'ici sur la terre, et qui devrait inspirer le plus juste effroi : maître des intelligences, il tiendrait dans sa main la vie des empires. Qu'il vînt à se peupler de philosophes impies, d'hommes d'argent ou de plaisir, de sujets corrompus, sans principes et sans croyance, dès-lors ils porteraient le venin le plus actif dans toutes les parties d'une nation, et les générations naissantes s'avance-

raient rapidement pour la frapper au cœur et lui faire souffrir une mort épouvantable.

Pour résumer ce que j'ai dit dans une autre lettre, le projet dont on nous menace tuerait le sacerdoce, et, quant à la commission composée de deux membres de l'Université, (1) de deux membres du conseil général, de deux magistrats et de deux ecclésiastiques, (2) commission qui, seule, ouvrirait la porte des petits séminaires au supérieur et aux professeurs destinés à les diriger, on ne saurait mieux la comparer qu'à un comité dont toutes les voix seraient nécessaires pour élire un officier de cavalerie ou de génie, et qui serait formé de deux militaires, de deux avocats et de deux prêtres.

Je finis par un argument péremptoire. Il y a trois jours, un journal bien connu a loué avec effusion la mesure proposée. Elle est donc mortelle aux intérêts de la foi. Ce journal a un instinct merveilleux pour discerner ce qui peut sauver la religion ou ce qui doit l'avilir et la détruire; et quand ces deux chances se balancent, son blâme est une apologie et sa joie fait trembler.

† CLAUDE HIPPOLYTE, *évêque de Chartres.*

(1) Le jury proposé par M. Villemain comprendra, non pas deux, mais cinq représentans de l'Université.

(2) Le projet de loi, comme on l'a vu, n'est pas si généreux : il n'admet qu'un ecclésiastique dans le jury. (Notes de l'*Ami de la Religion.*)

—

TROISIÈME LETTRE.

Chartres, le 24 mars 1841.

L'avilissement profond où le projet de loi de M. Villemain, sur les écoles secondaires, jetterait les évêques et le clergé du royaume, est un grand sujet de réflexions. Je vais exposer à cet égard quelques vues dont je suis vivement frappé.

Je ne rappellerai point ici le détail des dispositions que ce projet renferme. A l'heure qu'il est, il n'est personne en France qui les ignore.

Parlons d'abord du certificat de moralité, et pour abréger, ne considérons que l'effet le plus ordinaire de la mesure proposée à ce sujet. Comme les petits séminaires sont placés le plus souvent hors des villes, un prêtre sera forcé de solliciter auprès d'un ou de plusieurs maires de campagne (s'il a changé de résidence,) sans compter bon nombre de conseillers municipaux, de solliciter, dis-je, une pièce qui attestera qu'il n'est pas un malhonnête homme. Et si l'évêque intervient, s'il proteste que ce prêtre est recommandable par ses vertus, par ses lumières, qu'il est estimé, révéré dans toute la province, qu'arrivera-t-il ? On lui fermera la bouche, on lui dira qu'il n'a pas le droit de donner son avis sur le mérite de cet ecclésiastique. Après cette dure réponse, on se tournera du côté d'un maçon,

d'un maréchal-ferrant, d'un vigneron, d'un cabaretier, peut-être vers un repris de justice qui aura subi sa peine ; on consultera ces personnes, et l'on s'arrêtera à leur témoignage qu'on regardera comme plus éclairé, plus honorable et plus sûr que celui d'un pontife. Je le demande, a-t-on jamais vu chez aucune nation un corps digne de respect outragé d'une manière si odieuse et qui découvrît chez les auteurs de l'injure si peu de bon sens, de vues et de pudeur ? Car de deux choses l'une : ou l'évêque n'est à vos yeux qu'un stupide, incapable de juger des choses les plus saillantes ; ou vous ne voyez en lui qu'un hypocrite, un homme sans conscience dont la parole n'est d'aucun poids. Allez, allez chez les peuples mêmes les plus étrangers à tout sentiment de convenance et à toute civilisation, et vous verrez si vous n'y serez pas poursuivis par la vive indignation que causera un aveuglement si outré et une insulte si révoltante !

Tout le reste du projet de loi répond à ce début. Comment ce qui regarde le certificat de capacité y est-il réglé ? On y suppose que l'évêque et, à son défaut, ses coopérateurs les plus instruits sont hors d'état de comprendre si un candidat a bien ou mal expliqué quelques pages de Virgile, de Cicéron, ou quelques passages d'Homère ou de Lucien : supposition aussi fausse qu'injurieuse ! Nous ne manquons pas de prêtres qui connaissent ces choses aussi bien que MM. les universitaires. Eh ! qui a donné, depuis quinze cents ans, des certificats de capacité, ou plutôt qui a mis le monde entier et tous les siècles en état d'attester la capacité admirable, le savoir profond, le gé-

nie sublime de tant de grands hommes, l'honneur de la France, si ce n'est les ecclésiastiques? Arrêtez! nous dit-on, les lumières ont baissé dans le clergé. Cela peut être, mais elles ont baissé dans tous les états. Aujourd'hui, la médiocrité est partout, dans l'Université comme ailleurs. Quel homme d'une supériorité éclatante a-t-elle donné à la France depuis vingt ans? Mais revenons.

Il faudra que tous les maîtres, quels qu'ils soient, des écoles ecclésiastiques, prennent des grades. Or, qu'est-ce que l'examen pour les grades? Rien n'est plus connu. C'est une machine prodigieusement élastique, à l'aide de laquelle on peut écarter le répondant le plus instruit et admettre le plus ignorant. De gros volumes sont remplis des questions que l'examinateur a droit de faire. C'est une encyclopédie où échouerait l'esprit le plus vif et la mémoire la plus ferme. Oui, M. Villemain lui-même, s'il se présentait à l'examen, et qu'on prît à tâche de l'embarrasser, serait bien certainement éconduit avec une boule noire. Qui peut douter que le candidat de l'évêque, de cet homme si incapable et si peu digne d'égards, ne subisse le même affront?

Si, par un bonheur inespéré, il échappe à cette épreuve, M. Villemain a su lui ménager d'autres écueils ou d'autres barrières. Il a formé un jury de neuf personnes, sur lesquelles il y a six membres ou six élus de l'Université. On n'y compte qu'un seul ecclésiastique; encore n'est-il pas même nommé par l'évêque. Il n'est permis à celui-ci que de présenter humblement un sujet au ministre, qui couvrira de son nom cette trace du concours
. . . .

secondaire et illusoire du pontife. Tant il est vrai que la passion de l'Université, c'est d'arranger toute chose de manière que le clergé n'ait aucune action, même dans sa propre cause, et que l'autorité sacrée, et révérée depuis deux mille ans, des évêques chrétiens, soit absorbée dans les pâles rayons de sa gloire et dans le gouffre de son omnipotence! Hélas! comment un seul ecclésiastique, jeté au milieu de cinq ou six membres d'un corps rival, qui, sans aucun doute, le verront d'assez mauvais œil, à qui la tactique des examens est familière, et que des liens de confraternité uniront au président, pourra-t-il soutenir une lutte si inégale?

Je pourrais ajouter que les évêques, en créant ou en soutenant des petits séminaires, n'agissent point pour eux; qu'ils travaillent pour la religion, pour la société, pour la postérité; qu'ils s'imposent souvent de dures privations personnelles pour faire subsister ces maisons: d'où je conclurais qu'il serait indigne de l'équité de la loi de ne mettre aucune distinction entre eux et des hommes qui ne forment des pensionnats que par des vues d'intérêt, par spéculation et pour faire fortune. Mais je laisse cette remarque, qui n'est pas cependant sans quelque poids, et je me borne à dire que M. Villemain met le comble à l'outrage qu'il fait à l'épiscopat, au sujet des certificats, par un autre affront non moins injurieux et non moins sanglant.

Il se moque des évêques comme de gens en qui il ne reconnaît, en effet, ni cœur ni entendement. Il leur promet la liberté pour leurs petits séminaires qu'ils surveillent,

qu'ils dirigent à présent, où ils nomment tous les maîtres, et il substitue à cet état de choses la spoliation la plus entière de l'autorité du prélat ; il le chasse audacieusement de ses propres écoles. Oui, que le pontife y mette le pied : il peut voir un inspecteur universitaire arriver sur ses traces, casser sous ses yeux les plans d'études qu'il a tracés, les règlemens intérieurs qu'il a arrêtés, que dis-je ? Il peut le voir fermer sa maison pour cinq ans, en vertu d'un jugement émané uniquement de l'Université, à laquelle le projet de loi fournit de nombreux prétextes pour sévir arbitrairement contre les établissemens qui lui déplaisent. Quelle amère dérision !

Mais ce n'est pas assez.

Qu'on n'en doute pas ! on s'applaudit, on s'amuse en secret de ce jeu déloyal qu'on prend pour de l'habileté. Nous disons au ministre : Vous nous promettez la liberté pour nos écoles. C'est sans doute un présent que vous prétendez nous faire. Mais nous ne vous demandons pas ce bon office. Nous aimons mieux rester comme nous sommes. Retirez vos bonnes intentions... A ces mots, notre généreux interlocuteur se détourne, et notre simplicité lui cause un rire inextinguible.

Voilà donc ce projet de loi si libéral, si pur d'intérêt propre et de charlatanisme, ce projet de loi qui devait assurer un affranchissement si doux et si désiré à toutes les victimes du monopole !

Que dirai-je à présent à M. Villemain, en séparant le ministre responsable de l'homme privé qui est ici hors de cause ? Puisqu'il foule aux pieds, à la face de toute l'Europe,

un corps dont j'ai l'honneur de faire partie, il me donne le droit de ne mettre aucune borne à la fermeté de mes réclamations ni à ma franchise.

Lui, qui nous regarde, nous évêques, comme si dépourvus de sens et de connaissances, ne prouve-t-il pas qu'il est lui-même profondément ignorant en histoire? Il traite avec indignité les premiers pasteurs. N'est-il pas visible par cela seul que les annales du temps passé sont pour lui, du moins en grande partie, une terre inconnue? Tous les siècles ont respecté les évêques, et païens et barbares ont honoré leur dignité et leurs vertus. L'empereur Maxime se trouve heureux de voir assis à sa table le saint évêque de Tours, Martin, et lui fait rendre des honneurs extraordinaires. Le préfet du prétoire, au départ d'Ambroise, encore laïque, pour la province qu'il allait gouverner, lui dit: N'agissez pas en juge, mais en évêque. Julien recommande à ses prêtres idolâtres de montrer les mœurs respectables et pures qui caractérisaient les évêques et les prêtres chrétiens. Attila, frappé de la sainteté d'un grand évêque de Troyes, cède à ses prières, et s'abstient en sa faveur d'attaquer et de ravager sa ville. Basile répond avec une généreuse intrépidité à un agent du persécuteur Valens: Jamais, lui dit Modeste, on ne m'a parlé de la sorte. C'est, lui réplique le saint docteur, que vous n'avez jamais rencontré un évêque. Le roi des Goths, Théodoric, sent tout son courroux contre Césaire d'Arles tomber à son aspect; il le comble d'affectueux hommages, et après l'audience, il dit à ses courtisans: J'ai cru voir non pas un

homme, mais un ange. Enfin Gibbon, tout protestant et tout mécréant qu'il était, a écrit que les évêques ont fait le royaume de France comme les abeilles font leur ruche. Parlerai-je des travaux que nos pontifes ont entrepris d'âge en âge pour la grandeur de la France ? Quels efforts pour répandre la civilisation et les lumières ! Quelle multitude de monumens élevés de toutes parts ! Quels services dont je me lasserais à retracer l'éclat ! Rapprochons-nous de notre temps : quelle génération si reculée ne gardera la mémoire des Amboise, des d'Ossat, des Duperron, des Huet, des Massillon, des Fléchier, des Fénélon, noms immortels dont le lustre s'est communiqué à notre nation tout entière ! Enfin apparaît à nos yeux Bossuet, doué d'un plus beau génie, plus grand que tous les autres. Il semble faire entendre encore sa voix au milieu de nous, et il en ranime la véhémence et la majesté pour confondre les orgueilleux contempteurs d'un ordre sacré dont il fut la gloire. Placé si haut au-dessus d'eux, il se contente d'opposer à leurs insultes un éloge prophétique sorti autrefois de sa bouche ; il s'écrie : *O sainte Église gallicane, pleine de science, pleine de vertu, pleine de force, la postérité te verra telle que t'ont vue les siècles passés ; toujours l'une des plus vives et des plus illustres parties de cette Église éternellement vivante que Jésus-Christ ressuscité a répandue par toute la terre.* (1) En mettant à part ma propre faiblesse j'ose dire que cette prédiction n'est pas démentie par l'événement. La France, encore de nos jours, chérit ses évêques, et au défaut des talens

(1) Sermon pour le jour de Pâques.

sublimes qui ne sont plus nulle part, elle reconnaît en eux la charité, le zèle, la magnanimité, un dévouement sans bornes au milieu des plus horribles fléaux. Dans la plus grande partie de la France, leur présence fait éclater l'affection la plus filiale et la joie la plus vive. M. Villemain ne sait donc (il autorise du moins à le dire) ni ce qu'ont vu les anciens âges, ni même ce qui se passe presque autour de lui? car, s'il le savait, il n'oserait pas mépriser ce que tous les siècles, les idolâtres eux-mêmes, et des conquérans à demi-sauvages ont honoré; il ne foulerait point aux pieds des pontifes sacrés, en qui la France voit, même à présent, des pères qui ne respirent que pour elle, des docteurs qui l'éclairent, des amis qui la consolent, des défenseurs prêts à tout sacrifier pour son salut et pour sa gloire.

Il est bien d'autres choses que M. Villemain ignore, ou sur lesquelles il s'aveugle. Mais il en est aussi qu'il voit très-bien, et qu'il croit que nous ne voyons pas. Il s'abuse.

Nous démêlons, par exemple, fort distinctement le but de son projet de loi. Il veut détruire en France la religion catholique.

Comment le prouver? Par un enchaînement de faits qui forment une démonstration mathématique.

L'Université est un corps qui ne donne aucune garantie de sa religion, de ses croyances, dont les membres peuvent être athées, spinosistes, matérialistes, sociniens, tout ce qu'ils voudront, sans avoir à craindre la moindre perte ni la moindre censure. Ce n'est pas tout: on voit dans les plus hauts rangs de cette institution des hommes plus ou moins célèbres,

lesquels mettent dans son sein l'esprit qui l'anime, le mouvement qui la dirige, et dont la célébrité a sa source dans la publication d'ouvrages où ils combattent, avec une sorte d'enthousiasme fanatique, nos dogmes les plus sacrés, les perfections de Dieu, l'immortalité de l'ame, les peines futures, la divinité de Jésus-Christ. Il en résulte, et il doit nécessairement en résulter un esprit général répandu dans ce corps et fort éloigné de l'orthodoxie. D'un autre côté, l'Université par les dispositions du projet nommant en réalité tous les maîtres et chefs des écoles ecclésiastiques, et les évêques en étant chassés, elle y sera maîtresse absolue. Par une conséquence inévitable, elle y soufflera son esprit, c'est-à-dire un esprit éclectique, sceptique, anti-catholique en un mot. Instruits d'un tel changement, les prélats qui soutiennent seuls ces maisons leur retireront leur appui : elles crouleront à l'instant même. Dès-lors, plus de candidats pour la prêtrise ; il n'en vient point d'ailleurs.

Et s'il arrive que sur les débris de ces écoles quelques jeunes gens, imbus de nouvelles doctrines, sachent pourtant se contrefaire et les déguiser, quand ils se présenteront aux ordres, les évêques les soumettront à des épreuves ; ils découvriront en eux par ce moyen une piété fausse, un zèle au moins équivoque, une foi suspecte ; après cette découverte, ils ne pourraient sans crime leur imposer les mains. De là, le sacerdoce éteint parmi nous et la religion de nos pères anéantie. Voilà le plan avec toutes ses suites qu'on a prévues.

A ce sujet, je dirai à ces hommes qui ne

savent pas que notre foi est *une enclume qui brise tous les marteaux*, je leur dirai : Vous courez trop vite à votre but, vous ne l'atteindrez point. Vous tirez avant l'ordre, vous démasquez trop tôt vos batteries : je vous le prédis, vous succomberez dans le combat, et la victoire restera à Dieu, à Jésus-Christ et à son Eglise.

† CLAUDE HIPPOLYTE, *évêque de Chartres.*

QUATRIÈME LETTRE.

Chartres, le 22 décembre 1841.

Je ne partage point les vues de ceux qui croient ou semblent croire qu'un prêtre, qu'un évêque manque à sa dignité, quand il se sert de la presse religieuse pour se mettre en rapport avec le public, en vue de quelque grand intérêt de la religion ou de la société. Quel canal plus honorable et plus sûr que les publications de ces écrivains généreux qui prêtent l'appui de leurs talens à la religion de nos pères, que tant d'autres s'efforcent de décrier et d'avilir ! Je viens donc, Monsieur, vous prier d'insérer dans votre feuille ma réponse à une lettre qu'un des rédacteurs du *Journal des Débats* m'a fait l'honneur de m'adresser dans le numéro d'hier.

Je n'ai qu'à me louer de la politesse dont a usé envers moi ce publiciste. Malgré la *fougue* qu'un de ses collaborateurs m'a repro-

chée, je ne sens dans mon cœur que charité sincère et vive pour les personnes que je crois dans l'erreur, et je m'imposerai aussi la loi, qui me coûtera fort peu, d'éviter dans cette réponse tout ce qui pourrait être désagréable ou blessant pour l'écrivain dont j'ai parlé. Seulement, il faut pardonner un peu de chaleur à un zèle qui tient à la conviction la plus intime, et qui a pour objet et pour aiguillon la croyance de tant de siècles, et le salut du plus beau royaume du monde.

Il faut d'abord que j'ôte au signataire de la lettre insérée aux *Débats*, une persuasion ou un soupçon qu'il a manifesté. *Il m'est difficile*, dit-il, *de me persuader que vous ayez lu ce que vous avez censuré, ou du moins*, Monseigneur, *que vous en ayez pris connaissance autrement que par les citations déloyales qui ont été faites, ou par les commentaires auxquels nous ne faisons jamais, ici, l'honneur d'une réponse.* Monsieur le rédacteur me prête ici une légèreté qui n'est pas de mon âge. Avant de m'élever contre les deux articles que j'ai analysés dans mon Instruction pastorale, je les ai lus et relus avec autant d'attention que de douleur. Ils ont été pendant deux mois sur mon bureau, ils y sont encore, et à la vue de ces deux écrits inspirés par une ardeur d'innovation infiniment périlleuse, dont les plus brillans esprits ne se défendent pas toujours, je me disais à moi-même : Où allons-nous ? Que deviendra notre patrie, inondée tous les jours de ces feuilles légères qui vont en un clin d'œil semer l'erreur dans ses retraites les plus obscures, dans ses hameaux les plus reculés ? Et alors je sentais des larmes amères et abondantes prêtes à s'échapper de mes yeux.

L'homme de lettres auquel je réponds, insinue donc que je n'ai pas pris les moyens et que je ne me suis pas donné le temps de le comprendre. Hélas ! ses termes ne sont que trop explicites, sa pensée n'est que trop claire. Voici comment il s'exprime : *Dans notre pays, où il y a à peine une religion, où l'Eglise elle-même, au lieu de tendre une main ferme et sûre à ceux qui cherchent leur voie, s'abandonne à une sorte de romantisme qui amollit et corrompt tous les dogmes, on chercherait en vain un point de comparaison pour ce qui se passe en Angleterre.*

Qu'on pèse toutes les expressions. *Dans notre pays* : il s'agit de toute la France. *Où il y a à peine une religion :* nous reviendrons sur ces mots dans un instant. *L'Eglise s'abandonne à une sorte de romantisme.* Mais que prêche-t-elle donc, cette Eglise ? Où puise-t-elle ses enseignemens ? Quel livre tient-elle dans ses mains, quand elle distribue à ses enfans l'aliment sacré de la parole ? La France entière répondra, et la notoriété publique vous garantira que ce livre est l'Evangile du Sauveur. C'est là que le prêtre puise ses textes, ses exemples, ses conseils, les vérités qu'il annonce, les promesses et les menaces qui en rendent l'accomplissement si doux ou l'infraction si formidable. Mais l'Evangile est-ce donc un roman ? Prétendez-vous donc imprimer cette désolante flétrissure à plus de trente millions de chrétiens qui vous entourent et qui voient dans cet ouvrage mystérieux le langage de Dieu même ? Et à quel autre code les renvoyez-vous donc ? Est-ce à la morale de vos romans, de vos feuilletons et de vos théâtres ? Ah ! si

vous ne voyez pas l'abîme épouvantable qui se creuse sous la terre que vous foulez, et qui, si terriblement remuée par vos déclamations et vos sarcasmes, ne vous offre plus qu'un soutien léger prêt à céder sous vos pas ; si vous ne voyez point ce gouffre ; tout éclairé d'ailleurs que vous êtes, elle s'est éclipsée pour vous, la lumière qui sauve les peuples et les empires. L'Évangile est ce sang vivifiant qui les anime et les fait fleurir ; il est la vérité qui les délivre.

Cette règle venue du Ciel était suivie par nos prédécesseurs depuis quinze cents ans. Ils nous l'ont transmise, et nous l'avons reçue avec respect. Depuis saint Remi jusqu'à Bossuet et à nous, on l'a vue dans les mains de tous les prêtres français, tantôt revêtue d'or et de diamans par des esprits sublimes, tantôt, comme de nos jours, n'offrant que sa droiture et sa nudité, que nous sommes incapables de relever par l'innocente richesse des talens et du génie. Mais enfin c'est toujours la même loi, le même enseignement. Vous déshonorez donc toutes les générations sacerdotales qui se sont succédé dans ce royaume depuis quinze siècles, en prétendant qu'au lieu de répandre dans le sein de leurs peuples des trésors de grâce et de vérité, ils n'ont mis dans leurs mains que des jouets frivoles, et, si je puis parler ainsi, le misérable clinquant d'un vil romantisme.

Vous avez pris le change, et, permettez-moi de le dire, vous voulez vous envelopper dans l'illusion qui vous abuse. Elle est trop facile à reconnaître et à dissiper. Non-seulement vous concluez du particulier au général,

ce qui est le vice de raisonnement le moins excusable et le plus décrié ; mais vous étendez au tout ce qui n'est applicable qu'à une fraction imperceptible. Une vingtaine de prêtres ont fait monter dans les chaires de Paris un romantisme puéril et condamnable, et vous faites peser cette accusation sur trente mille ecclésiastiques voués dans ce royaume au saint ministère. Cela ne rappelle-t-il point le reproche qu'on fait à certains particuliers, fixés et comme immobiles dans la plus grande de nos cités, de juger tout ce qui se passe dans l'univers par les habitudes ou les événemens de leurs quartiers ? Non ; la tribune sacrée n'est infestée qu'à Paris par le romantisme. Les têtes françaises, les mieux faites du monde, et j'ajouterai presque, les têtes sacerdotales réglées par des traditions si pures et par une raison si austère, ne sauraient recevoir cette production de la médiocrité vaniteuse. Quoique aux portes de la capitale, pas un seul pasteur de mon diocèse ne profane par cette affectation indécente et ridicule la parole de Dieu. Où donc l'écrivain que j'ai en vue a-t-il pris cette opinion fabuleuse et fort peu obligeante pour les prêtres de ce royaume ? Il a entendu peut-être à Paris quelque prédicateur séduit par cette pitoyable nouveauté, et, sans autre information, il rend tout le clergé de France solidaire du peu de sens de deux ou trois de ses membres et de leur engouement pour les extravagances d'une école nouvelle et éphémère. Quelle induction et quelle équité !

Un prêtre intrigant est venu demander au bureau des *Débats* qu'on le signalât au public comme un excellent orateur. Donc tous nos

prédicateurs sont capables de cette bassesse, et veulent à tout prix être mis dans la gazette. Quelle autre conséquence juste et rigoureuse!

Monsieur le rédacteur voit à Paris des jeunes gens affublés d'un costume ridicule, *coureurs*, ce sont ses termes, *de conférences prétendues religieuses*, lesquels *promènent de tous côtés leur air fatal et leur tournure insipide et prédestinée*, *qui s'extasient devant les ogives et qui se composent je ne sais quelle religion de bric-à-brac*. Je prends pour fidèle ce récit et ces coups de pinceau. Mais ce qui est certain, c'est que toute cette fantasmagorie est inconnue dans nos provinces, et qu'il est au moins infiniment rare que des *néo-chrétiens* se présentent à nous sous ces traits risibles, avec cet *air fatal* et dans cet équipage.

La Religion est morte, dit-on, et le clergé n'est plus qu'un simulacre. Oserai-je rapporter les paroles d'un ancien ministre, savoir, qu'aujourd'hui en France ce n'est que là qu'il y a de la vie? D'où vient encore de nos jours l'héroïsme de la charité? Qui façonne *aux combats du Seigneur* ces apôtres qui vont à trois mille lieues braver les tortures et la mort, pour étendre la foi et la civilisation? Qui inspire un si généreux dévouement à ces filles de saint Vincent, à ces vierges miséricordieuses que leur foi élève si haut au-dessus des sentimens humains, que toute la philosophie du siècle ne pourrait former un seul de ces anges mortels?

Mais il faut finir. Je n'ai rien dit que de vrai et dont l'exactitude ne soit hors d'atteinte; mais je ne saurais pousser plus loin cette discusion. Les organes de la presse religieuse

suppléeront, s'il le faut, à mon silence. Que d'autres dont la foi est peut-être incertaine, et qui s'intéressent peu aux plus grandes solennités de notre culte, s'exercent sur un sujet épuisé : pour moi, mon peuple m'appelle, et je n'ai d'autre pensée que d'aller avec lui me prosterner devant le berceau de mon Sauveur.

† CLAUDE HIPPOLYTE, *évêque de Chartres.*

CINQUIÈME LETTRE.

Chartres, le 14 mars 1842.

Je crois devoir, non-seulement comme prêtre, comme évêque, mais comme chrétien catholique, comme citoyen, comme français, déposer dans votre Journal quelques réflexions sur l'enseignement de l'Université, qui me semble menacer et les plus grands intérêts de la société et ceux de la foi de nos pères.

Je commence par les principes philosophiques, ou appelés de ce nom, qu'on donne à la jeunesse. Je les regarde comme aussi erronés que funestes ; et, pour écarter tout ménagement pusillanime, je soutiens (sans accuser du reste les intentions de personne), je soutiens que la philosophie, telle qu'on l'enseigne dans l'Université, n'est propre qu'à augmenter la confusion des idées qui est le grand fléau de notre temps, et qu'elle prépare à la France des calamités plus effroyables peut-être que celles qui l'ont frappée, il y a

un demi-siècle, et dont le contre-coup s'est fait sentir presque dans la terre entière.

Quelques personnes peu réfléchies s'étonneront de cette double proposition. Je vais la démontrer en leur faveur ; car, au fond, elle est dans la pensée et bien souvent sur les lèvres de tous les hommes judicieux et pénétrans.

Il faut d'abord remarquer que, depuis quarante ans, il s'est fait une révolution complète dans la partie de l'instruction publique dont je m'occupe ici. Les anciennes méthodes, les anciens principes qui réglaient si puissamment l'esprit et le cœur ont disparu ou n'excitent plus que le dédain. On y a substitué une science toute nouvelle que trois écrivains, dont l'un vient d'être enlevé par une mort prématurée, ont introduite ou fixée jusqu'à ce jour dans nos écoles. Là, tout fléchit sous l'autorité de leur nom ; tout cède à l'influence de leurs systèmes nés sur des bords étrangers et surtout en Allemagne. Tel est notoirement le type et la substance de l'instruction que reçoit notre jeunesse au terme des études classiques.

Voyons donc quelles sont les pensées, les maximes de ces auteurs : par là, nous jugerons avec certitude des nouveaux enseignemens philosophiques qui n'en sont que l'application et l'image.

C'est au plus renommé de ces savans (1) dont les deux autres (2) ont été les échos et les disciples, qu'il faut surtout attribuer les opinions et l'esprit qui règnent dans les écoles que j'ai en vue.

(1) Le prélat fait allusion à M. Cousin.
(2) Le prélat parle de MM. Jouffroy et Damiron.

Ses écrits ne sont que feu, qu'enthousiasme, que mouvemens impétueux et saisissans. Il ne s'avance que par élans, mais il fait à chaque pas de lamentables chutes. Son imagination lance les éclairs ; mais, hélas ! ces éclairs ne laissent après eux que les plus épaisses ténèbres. Il ne ménage aucun dogme, quelque saint, quelque auguste qu'il soit ; et il foule aux pieds, de l'air le plus victorieux et le plus méprisant, les débris imaginaires des vérités qu'il croit avoir renversées. Il n'y a point d'erreurs si révoltantes, si impies, dont les partisans ne trouvent dans ses livres quelque passage qui les justifie. Êtes-vous panthéiste ? Il vous dira que *Dieu n'a point tiré l'univers du néant; mais qu'il l'a tiré de lui-même :* tout ce qui est créé est donc, suivant lui, une portion de la substance divine ; tout est Dieu, même les animaux et les monstres ! Il ajoutera, pour vous affermir dans vos rêveries, que *le monde est un et triple* comme Dieu même. Êtes-vous athée ? il vous ménagera le plus doux triomphe ; il vous assurera qu'il est faux *que Dieu soit incompréhensible.* Or, comme une intelligence finie ne peut embrasser dans ses étroites conceptions un être infini, il est évident que, si nous avions de Dieu une idée complète et que son essence ne fût pas incompréhensible, il ne serait plus Dieu. La révélation vous trouve-t-elle incrédule ? il vous dira que c'est *la raison* que nous apportons en naissant qui est le *Verbe-chair*, et qu'il n'existe point d'autre révélation. Il faudrait transcrire tous ses livres pour donner une idée des paradoxes inouis, des conséquences arbitraires, des assertions blasphématoires qu'il y a répandues sans mesure.

Les deux autres écrivains que j'ai désignés ne sont ni plus orthodoxes ni plus retenus. Je le montrerai un peu plus tard.

Voilà donc les sources où vient s'abreuver, pour y puiser les élémens de la vraie sagesse, cette génération nouvelle qui est la fleur et l'espérance de ce royaume. Mais des sources où sont mêlés de si mortels poisons que peuvent-elles verser dans les âmes ? On le comprend assez : l'impiété, l'orgueil, mille idées confuses qui se heurtent et se détruisent, la haine de tout joug, le mépris de toute vertu, la négation de toute vérité, enfin, cette inquiétude dévorante d'un cœur qui ne trouve en lui que le néant, et qui, pour remplir ce vide affreux, essaierait, s'il le fallait, de tous les crimes, et, comme dit Leibnitz, mettrait le feu aux quatre coins du monde.

Ce peu de mots mettent devant nos yeux les malheurs qui s'avancent vers nous à grands pas, par l'effet de l'enseignement déplorable dont je parle en ce moment. Car, il ne faut pas s'y tromper, les organes avoués de ces doctrines, par le privilége qu'ils ont de façonner, de préparer en secret l'*opinion* qui gouverne tout aujourd'hui, sont les maîtres de l'avenir. Ah ! que deviendra-t-il entre leurs mains ? Qu'on y prenne garde : les essais de Toulouse (1) et de Strasbourg qui, malgré de vains palliatifs, ont si fort réjoui les impies et les anarchistes, marquent ce que la philosophie nouvelle cache dans son sein ; et ce

(1) On assure que M. Villemain a défendu de donner en prix, dans les établissemens universitaires, les ouvrages de M. Gatien-Arnoult. Cette simple marque d'improbation ne serait rien moins qu'une réparation. (*Note de l'Ami de la religion.*)

qu'elle peut pour tout embrasser et tout perdre, une fois libre et dégagée d'obstacles ; comme ces cratères, aperçus à peine, qui, par les colonnes de fumée qu'ils laissent échapper, et par quelques flammes élancées de loin en loin, annoncent l'explosion terrible des volcans qui les avoisinent.

Et à présent, ô dépositaires de la gloire et du bonheur de la France, encouragez l'industrie, faites fleurir le commerce, couvrez le royaume de monumens dignes de sa fortune et de sa grandeur ; que des machines, lancées par vos mains pour abréger et faire presque évanouir l'espace, au lieu de se traîner pesamment sur la terre, glissent sur le fer et le disputent de vitesse aux fleuves les plus rapides et au vol même des oiseaux. Tendez tous les ressorts de votre intelligence, ne laissez point de relâche à votre zèle, entassez merveilles sur merveilles. Mais, au milieu de ce beau travail, arrêtez-vous un instant et regardez derrière vous. Qui vous suit ? qui se presse sur vos pas ? qui s'offre à votre vue ? Ah ! une génération en proie à une impiété sans bornes, à une soif brûlante d'indépendance ; une génération sans Dieu, sans frein, qui insultera à votre mémoire, déchirera vos lois, renversera vos ouvrages.... Nous aimons à le croire : sans doute, ce torrent de maux peut-être encore détourné. Qu'on ne dorme point en paix sur une terre que peuvent déchirer et changer en abîme les matières inflammables qui bouillonnent dans ses entrailles ! qu'un rayon d'en haut nous éclaire ! que Dieu sauve la France !

J'exposerai dans une prochaine lettre d'au-

tres réflexions non moins dignes d'attention que celles qu'on vient de lire.

† CLAUDE HIPPOLYTE, *évêque de Chartres.*

SIXIÈME LETTRE.

Chartres, le 17 mars 1842.

Il y a des choses d'un intérêt moral et d'une conséquence infinie qui se lient étroitement à la destinée et à la sûreté de la société publique, et qui sont profondément ignorées par les gens du monde et même par les hommes qui donnent, avec le plus d'application et de sagesse, le mouvement aux affaires d'un grand royaume. La prospérité ou le malheur d'un État dépend de l'éducation de la jeunesse; et cependant il se forme, dans l'ombre des écoles, des rapports entre les maîtres et les disciples, dont l'effet est de répandre, au sein d'une nation, les erreurs les plus étranges, dont la multitude ne s'aperçoit que lorsque leurs conséquences sont irrémédiables. Je vais en citer un exemple.

On croira sortir d'un profond sommeil, quand j'indiquerai à l'instant même une proposition contenue dans un livre au frontispice duquel on lit ces mots en gros caractères : *Adopté par l'Université.* Que contient donc ce livre de si choquant, de si pernicieux, de si incroyable? Je vais vous l'apprendre. Dans une préface de plus de cent cinquante pages, qui précède un traité de philosophie écossaise,

l'auteur, professeur célèbre, après avoir déclaré que, pour les choses qu'on ne touche pas, qu'on ne voit pas, il n'y avait d'autres principes de certitude que ce qu'il appelle *les faits internes, les faits de conscience* (métaphysique quintessenciée et assez vaine), s'occupe de l'existence de l'âme. Il prononce que la réalité de cette substance spirituelle n'est nullement prouvée. Voici ses termes; n'en perdez rien, je vous prie. *Il est donc évident que, si l'on peut parvenir à résoudre cette question, la science des faits de conscience est la route; mais il ne l'est pas moins que, dans l'état actuel de cette science, cette question est prématurée.* Cependant, il permet de *désigner les faits dont cette science s'occupe par leur caractère le plus populaire, qui est d'être attribués à l'âme.*

Si nous avons une âme, si nous ne devons pas être placés au rang des brutes, c'est donc un doute qu'on n'a pu éclaircir depuis six mille ans! C'est *une question prématurée.* Ah! n'est-il pas visible que les passions laisseront mûrir lentement cette question, et qu'elles ne seront pas détournées de leur objet, qu'elles poursuivent avec tant de feu et d'emportement, par la menace d'un avenir sans preuve et d'un châtiment qu'on ne lit distinctement nulle part? Voilà donc la croyance que nous ne sommes que matière solennellement autorisée, proclamée par un professeur de l'Université! La permission de ne pas croire un mot de la vie future, il l'accorde sans hésiter, il la scelle, il la confirme dans un livre authentique *adopté* par le corps enseignant dont il est l'un des membres le plus accrédités et le plus vantés. Ah! que voyons-nous

donc ici ? L'affreux matérialisme, le plus terrible fléau des nations, qui sort avec privilége, et tout rayonnant de la gloire d'une connivence si encourageante et si flatteuse, du lieu où il aurait dû recevoir les plus mortelles blessures.

Qu'ils viennent à présent les saint simoniens, les fourriéristes, les communistes ! Ils auront lieu d'être satisfaits. Il résulte, en effet, de l'opinion matérialiste, que la vertu et le crime échangent leur nom et leur caractère, et que l'assouvissement de toutes les passions, mêmes les plus abjectes ou les plus sanguinaires, pourvu qu'on évite le glaive des lois humaines, est la fin dernière, la perfection, le devoir de l'homme.

Voici donc une scène qui peut s'ouvrir quelquefois autour de nous. Si l'on demande : Puis-je en conscience enlever le bien d'autrui, piller des héritages dont je jouirai avec délices dans ce monde, sans crainte d'ailleurs d'aucun pouvoir humain? Appelez le professeur de l'Université, il vous dira : Je ne veux point vous donner de vains scrupules, car c'est *une question prématurée.* — Puis-je me plonger dans les voluptés les plus infâmes, que je goûterai en pleine sécurité ? — Même réponse. — Puis-je bouleverser la société pour m'élever sur ses ruines ? Il coulera bien du sang ; mais tout me répond du succès.... — *Question prématurée !* — Enfin, dépouillant toute affection de *famille*, étouffant le cri de la nature, puis-je égorger un vieux père dont les jours retardent la félicité des miens ? M'est-il permis de le regarder comme une *machine* inutile et usée qu'on peut innocemment briser ?... — Eh ! ne

l'avez-vous pas entendu ? C'est *une question prématurée.*

Où voit-on ces choses, ou plutôt d'où se déduisent ces conclusions ? du contenu de certains livres qui sont *adoptés*, recommandés à la jeunesse.

Faut-il s'étonner si les hommes qui ont respiré cet air empoisonné par les émanations du scepticisme et du matérialisme, devenus beaux esprits, poètes, romanciers, historiens, écrivent en fatalistes, en prétendus philosophes, sans humanité, sans compassion, sans âme, décrivant avec sang froid et presque avec délectation les crimes les plus atroces, les scènes les plus déchirantes, les plus horribles monstruosités ?

Faut-il s'étonner s'il est passé en coutume et en mode, dans une classe d'écrivains, de vanter 93, d'ériger les conventionnels en héros admirables ?

Je l'ai vu, 93. Voici par quels degrés ces conventionnels (je fais les exceptions qui doivent être admises) montèrent à cet apogée de grandeur, d'héroïsme et de génie vers lequel les écrivains dont je parle osent à peine lever leurs yeux éblouis.

Tout fuyait. La vertu, le mérite, les talens épouvantés et transis se cachaient. Il ne se présentait aux réunions électorales que le rebut de la société : on demandait quelquefois à la porte (je l'ai appris par des voies sûres), on demandait, dans le langage grossier et cynique de ce temps-là : *Quel crime avez-vous commis qui méritât l'échafaud ?* Celui qui était noirci par le plus d'horreurs et de bassesses, était introduit avec le plus d'applaudissemens

et de faveur. On procédait au choix des *représentans*. S'il y avait un avocat sans client, un prêtre apostat, un moine devenu athée, un régent de collége bien pervers, un mauvais comédien qui briguât avec un peu d'ardeur, il était sûr d'emporter tous les suffrages. Tels étaient les élémens dont se composait la Convention. C'étaient de grands hommes ! s'écrie-t-on. Eh! quels grands hommes? quel était leur courage, leur capacité, leur mérite ? Entourés d'une armée vaillante et innombrable, comme d'un mur d'airain, à l'abri de toute crainte, ils passaient leur temps à faire égorger, sur tous les points de la France, des gens désarmés, des riches bienfaisans, des citoyens vertueux, des prêtres fidèles. Que dis-je ? chose qu'on n'avait jamais vue sous le ciel, même dans les plus horribles dissensions civiles ; barbarie devant laquelle les Caligula, les Néron auraient reculé ! ils faisaient assassiner juridiquement par milliers des femmes, des mères, des épouses, des jeunes filles qui n'avaient marqué la carrière de la vie où elles entraient à peine, que par les grâces, la douceur et l'innocence de leur âge, et qui pouvaient dire, comme ces vierges qui s'élevaient sous les ailes d'Esther : *Hélas ! si jeune encore, par quel crime ai-je pu mériter mon malheur !* Oh ! qu'il fallait de résolution et d'intrépidité pour abattre à ses pieds de pareilles victimes !

Mais, dit-on encore, les conventionnels, d'une main ferme, donnaient l'impulsion à des événemens gigantesques. Fiction pitoyable ! L'armée, dont les succès étaient tout, ne recevait l'impulsion que d'elle-même, de son enthousiasme et de l'ivresse de la victoire.

Sylla, Marius, Octave, Cromwell dans les temps modernes, ont ordonné d'affreux massacres. Il est vrai pourtant que de grandes qualités se mêlaient à leurs inclinations violentes, à leur caractère impitoyable. Mais, dans la Convention, qu'on me nomme un seul homme en qui quelque grandeur ait jeté une sorte de lustre sur ses crimes? Lequel de ses membres avait même un rapport éloigné avec Sylla, cet homme d'état si profond, ce guerrier si habile et si consommé; avec Marius, dont l'âme d'airain et l'invincible valeur entraînaient la fortune et rompaient tous les obstacles; avec Octave, qui, encore presque adolescent, enveloppait le grand Cicéron dans les filets de sa politique; enfin avec Cromwell, chez qui chaque circonstance nouvelle développait un nouveau talent? Quel conventionnel ne serait pas rentré dans la poussière devant ces gloires, hélas! bien mêlées et bien sanglantes? Qui oserait leur opposer celui qui régna quelque temps dans cet antre de cannibales? Et! qu'était-il autre chose qu'un vil rhéteur tout à la fois furieux et froid, frénétique et compassé, dont tout le mérite consistait à renfermer ses noires pensées dans une enveloppe assez élégante, et son atroce férocité dans de jolies phrases?

Un tigre égorge un troupeau et ses pasteurs; sa soif du sang ne peut s'étancher. Un serpent monstrueux enlace un voyageur égaré dans les forêts de l'Afrique. Il lui fait souffrir un lent et épouvantable supplice. L'un de ces historiens ou de ces poètes, que j'ai désignés, loin de frémir à la seule pensée de la cruelle fureur de ces animaux, se bornera à dire froi-

dement : Pourquoi les abhorrer ? L'un est courageux au moins à l'égard des faibles ; l'autre est rusé et souple ; ils ont les défauts de leurs qualités. Tel est le trait le plus fin et tout à la fois le plus odieux par lequel on a voulu essuyer les figures, dégoûtantes de sang et de crimes, des dominateurs, des égorgeurs de 93.

L'Université n'a-t-elle pas eu le malheur d'apaiser les remords et de nourrir l'audace de ces sophistes, en approuvant, en *adoptant* certains écrits ? Dans ce moment même, ne prépare-t-elle pas la continuation de leurs effrayans écarts par l'improbation si mesurée et si légère qu'elle vient de donner au triste courage de l'un de ses professeurs qui a fait aussi, avec des figures de rhéthorique les plus outrées et devant une nombreuse jeunesse, l'apologie des farouches anarchistes de 93 ?

Que ne pourrais-je pas dire de ce système public d'impudicité qui surpasse toutes les turpitudes, les raffinemens de vices, les indignités de tous les lieux de prostitution anciens et modernes ? C'est là évidemment encore un fruit des doctrines matérialistes, qu'un corps, qui enseigne au milieu de nous au nom de l'Etat, couvre de son autorité aux yeux de ceux qui les soutiennent. Mais je suis arrêté par les bornes que je dois me prescrire.

Pénétré de douleur, et m'adressant ici en général aux professeurs et aux écrivains de ce siècle qui s'efforcent de répandre les erreurs dont je viens de m'occuper, qu'il me soit du moins permis de m'écrier : Sophistes sans pudeur et sans entrailles, que voulez-

vous donc faire de la jeunesse française? Oui, ces jeunes âmes que le Ciel a pourvues d'inclinations si heureuses, qui doivent une douceur naturelle de mœurs, une noble élévation de caractère à l'air seul de la France dont la pureté n'a pu encore être entièrement souillée par vos doctrines, parlez; que prétendez-vous en faire? Voulez-vous donc, comme ce personnage infâme et abhorré des fables antiques, les dépouiller de leur nature, les transformer en animaux immondes et en bêtes féroces?

Fabricius, après avoir entendu de la bouche de Cinéas les maximes des philosophes épicuriens, bien moins odieuses que celles de nos docteurs d'athéisme, poussa un cri d'horreur et proféra ces paroles : *O Hercule, envoie de tels instituteurs aux plus cruels ennemis de Rome.*

Je ne fais point le vœu de Fabricius ; mais je demande au Ciel que la France soit délivrée d'une détestable philosophie sur laquelle je vous écrirai une troisième lettre.

† CLAUDE HIPPOLYTE, *évêque de Chartres.*

SEPTIÈME LETTRE.

Chartres, le 21 mars 1842.

Je terminerai ici ce que j'ai à dire sur l'enseignement philosophique de l'Université. J'ai réservé pour cette lettre ce qu'il y a de plus fort et de plus propre à éclairer la France sur

cet enseignement. Je découvrirai toute la profondeur de la plaie. Elle est horrible. Vous allez voir que je n'exagère pas. Je ne prétends contester ni la pureté des intentions, ni les talens, si l'on veut, de qui que ce soit. Mais je dois avant tout contribuer, selon mes forces, à sauver parmi nous la religion de Jésus-Christ qui a sauvé le monde; et qui peut seule arracher notre patrie aux maux dont elle est menacée. Cet engagement, que je devrais remplir au prix de mon sang, je vais donc m'en acquitter avec la fidélité que demandent d'aussi grands intérêts.

Les inventeurs ou les zélateurs de la philosophie que j'ai en vue, pour donner le change au public sur le fond de leur doctrine qui est certainement impie et destructif du Christianisme, ont imaginé un moyen, ou plutôt une ruse qu'il faut d'abord éventer.

Le stratagème est usé, et les hommes qui ont semé parmi les peuples de grandes et révoltantes erreurs l'ont bien souvent mis en œuvre. Mais enfin les organes de la nouvelle science l'ont rajeuni, et, à cause de la distraction des esprits fortement préoccupés d'autres objets, ils ont fait quelque illusion jusqu'à présent.

Ils s'enveloppent, ils cachent leur pensée, ils l'embrouillent; ils parent des couleurs et des expressions de la foi la plus pure, les maximes les plus antichrétiennes. Ils parlent, comme nous, de Trinité, de Révélation, de Verbe fait chair, de Médiateur, de Passion, de Résurrection du Christ. Ils nomment avec honneur tous nos mystères. Mais au fond ce piége est grossier, et, à travers ce

voile, on voit très-distinctement le déisme, le rationalisme allemand, la négation du Christianisme et les dogmes insensés qu'on y substitue. Quelques citations sont ici indispensables.

Un *médiateur*, dit le plus célèbre des trois écrivains que j'ai désignés dans ma première lettre (1), un médiateur est nécessaire à l'homme. Il est nécessaire *que ce soit Dieu qui se manifeste à l'homme, et que le terme intermédiaire vienne de lui pour aller à l'homme.... De là la nécessité d'une révélation. Or, cette révélation commence avec la vie dans l'individu comme dans l'espèce; le médiateur est donné à tous les hommes; c'est la lumière qui éclaire tout homme venant dans ce monde.* Quel est ce médiateur? C'est la raison, comme la suite l'indique évidemment: *En d'autres termes, la raison est contemporaine de la conscience et de la sensibilité*, etc. (Fragmens philosophiques, p. 186.) Mais voici cette pensée reproduite ailleurs par le même écrivain, et mise dans tout son jour. *La raison est le médiateur nécessaire entre Dieu et l'homme.* Ce Λογος *de Pythagore et de Platon, ce verbe fait chair, qui sert d'interprète à Dieu et de précepteur à l'homme, homme à la fois et Dieu tout ensemble.* (Préface des Fragmens, p. 43.) Il est bien évident qu'on ne transporte ici à la raison humaine les noms de *médiateur*, de *verbe fait chair*, que pour en dépouiller le Fils de Marie. Il ne peut en effet tomber sous les sens qu'il y ait deux médiateurs divins, deux *verbes faits chair*. Jésus-Christ, que les Chrétiens adorent, est donc

(1) M. Cousin.

réduit par là à n'être qu'un *mythe*, une allégorie, une fiction.

On ne peut qu'être frappé de l'analogie de ces idées avec celle d'un autre des trois universitaires que j'ai indiqués (1). C'est la pensée du maître fidèlement recueillie par le disciple ; mais celui-ci n'a, il faut l'avouer, ni la vigueur d'esprit, ni la netteté de style qui distingue le premier. *Soit*, dit-il, *qu'on la suive* (la tradition) *d'Adam à Christ, soit qu'on la suive de Christ à nous, c'est toujours une pensée qui a été mise dans le monde à une époque dont la nôtre est séparée par des siècles.* Qu'il y ait eu, SI L'ON VEUT, *révélation ou manifestation de l'idéal humain, dans Adam, et puis dans Christ, nous l'accordons, nous ne le discutons pas.* Il ajoute que *la vérité* a fait d'abord *une religion toute naïve, toute poétique* (celle qui a été transmise par Moïse au peuple choisi), et qu'ensuite elle en a fait une autre *plus sérieuse et plus profonde* (celle que Jésus-Christ nous a donnée) ; et il continue ainsi : *Chaque fois elle* (la vérité) *a bien fait. Mais, de nos jours, en serait-il de même? Et avec ses voiles et ses symboles peut-elle entrer dans les esprits qui demandent une démonstration rationnelle et évidente? Il la fallait avec des images, peut-être avec des illusions, à des âmes qui n'avaient de sens que pour la figure et le mystère ; mais à celles chez lesquelles une autre faculté, la réflexion, s'est développée et exercée, il la faut simple et lumineuse. L'évidence seule en a fait la force ; et tout cela est dans l'ordre.* (Essai sur l'Histoire de la philosophie, t. 1er. p. 278.) Comprenne qui

(1) M. Damiron.

pourra cette révélation *de l'idéal humain dans Christ*. Pour moi, ma vue ne porte point si haut ou si loin. Mais le reste, avec quelque effort pourtant, peut être entendu. J'observe donc que, si *la vérité* a fait la religion chrétienne, il s'ensuit que Jésus-Christ est Dieu. Mais d'abord se peut-il qu'un Dieu ait mêlé à ses enseignemens des *illusions*, c'est-à-dire des erreurs, des faussetés ? De plus, est-il croyable que la religion d'un Dieu ne soit pas digne d'être adoptée par des âmes chez qui la *réflexion* est *développée et exercée ?* Les Augustin, les Chrysostôme, tant d'autres génies illustres des premiers âges de la foi chrétienne, et dont quelques-uns ont donné leur vie pour elle, étaient donc des hommes chez qui la *réflexion n'était ni développée ni exercée* ? Cette prétention est-elle sérieuse ou n'est-elle qu'une dérision ? ce qui est certain, c'est qu'elle est bien loin d'être un acte d'humilité chez ceux qui pensent aujourd'hui être plus *réfléchis* et plus habiles que ces esprits immortels, lesquels non-seulement les éclipsent, mais les écrasent de leur supériorité. Serait-on pareillement tenté de refuser le mérite d'une *réflexion* attentive et pénétrante à Bossuet, à Fénélon, à Corneille, à La Bruyère, à Pascal, à Newton ! Et cet outrage ne retomberait-il pas encore sur ceux qui oseraient se le permettre ? Enfin, ce qui nous aurait dispensé de toute autre remarque, l'auteur déclare que la religion chrétienne ne peut aujourd'hui *entrer dans les esprits :* c'est-à-dire qu'il fait descendre Jésus-Christ des autels que lui élève encore de nos jours le monde entier, qu'il le repousse, qu'il le chasse de l'univers créé par

ses mains, comme d'un domaine qui lui est étranger et qui ne lui appartient plus. Voilà l'instruction que cet écrivain donne aux jeunes gens dans son *Histoire de la philosophie*, étroitement liée, dit-il, à son *Cours de philosophie* fort répandu dans l'Université. Il s'explique en beaucoup d'endroits dans le même sens. Et cependant les mots de foi, de piété, de révélation, même de vérité chrétienne, lui sont assez familiers. Mais ce sont là des termes de parade, des expressions qui ont un sens métaphorique, allégorique, détourné de l'acception commune et véritable. En un mot, ce sont des locutions sans conséquence, et clairement démenties par l'esprit général des ouvrages où elles se trouvent. Tout cela est entendu par ceux qui doivent en être les échos: et c'est ainsi qu'on a appris à Toulouse que bientôt *le Verbe éternel de Dieu serait fait chose* (ce qui suppose que, jusqu'ici, il n'était rien, qu'il était privé de l'être), *qu'alors le Catholicisme ne serait pas un vain nom, que le Christianisme passerait à la forme scientifique;* sans compter d'autres conceptions aussi étonnantes, commentaire un peu violent, mais fidèle, d'une doctrine qui vient de plus loin.

Je conclus, après avoir remarqué en deux mots qu'il est insensé de dire que notre foi n'est pas raisonnable, puisque nous ne croyons aux paroles de Jésus-Christ, tantôt pleines d'une clarté pénétrante et divine, tantôt mystérieuses, qu'après que notre raison a été forcée de se rendre aux preuves de la divinité de ce Sauveur du monde, lesquelles par leur nombre et par leur éclat surpassent la validité des démonstrations les plus invincibles:

je me permets un vœu que la France approuvera. Je le sais, les dépositaires des destinées de notre nation n'ont pas besoin de mes conseils. Mais ne m'est-il pas permis de souhaiter vivement que, lorsqu'une pétition pour la liberté de l'enseignement sera présentée à la chambre des pairs où à celle des députés, la commission, chargée d'en faire le rapport, fasse examiner la philosophie universitaire par des hommes versés dans ces matières, qui sentent profondément le danger de laisser sortir la jeunesse des études sans foi, sans aucune conviction ; en un mot, par des hommes entièrement dignes de sa confiance ? Sur leur avis, on pourvoira aux plus chers et aux plus grands intérêts de ce royaume ; et l'on verra, j'ose le dire, si mes réclamations, puisées dans ma seule conscience et sans aucun concert (Dieu le sait) avec mes collègues dans l'épiscopat, n'étaient pas un cri d'alarme justifié par la crainte trop fondée de voir une religion divine enlevée à la France, et cette perte suivie d'effroyables malheurs.

† CLAUDE HIPPOLYTE, *évêque de Chartres.*

P. S. Les organes de la presse religieuse veulent bien me défendre contre les journaux d'une opinion opposée. Je leur laisse donc l'usage des armes de la vérité et de la dialectique qu'ils manient mieux que moi, et que doivent rendre si puissantes le caractère et la grandeur de la cause qui nous est commune. Je me borne à dire, contre l'assertion d'un journal, que je lis par moi-même et très-exactement les auteurs que je combats. J'affirme en particulier que je lus, il y a cinq ans,

la préface *des Esquisses de philosophie morale*, par Dugald-Stewart, que je chargeai de notes les marges de cette préface, que je l'ai relue en dernier lieu fort attentivement, et que, d'après un examen fait avec tant de soin, je me crois très-fondé à maintenir le sens fort peu équivoque que j'ai donné à cet écrit. Enfin, j'avance sans hésiter que tout homme éclairé qui le lira ne verra dans les allégations du journaliste que des adoucissemens imaginaires et de véritables évasions.

† CLAUDE HIPPOLYTE, *évêque de Chartres*.

HUITIÈME LETTRE.

Chartres, 30 mars 1842.

Voici la conclusion des trois Lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Elle renferme des éclaircissemens nécessaires sur des objections qu'on a faites, et en même temps quelques observations et quelques vues qui me semblent d'une conséquence infinie. La célébration des fêtes, qui a été, ces jours derniers, la plus chère et presque la seule occupation des Chrétiens, m'a seule empêché de vous communiquer plus tôt ces réflexions.

1° Il est très-certain que l'Université a *adopté* un écrit (1) composé par un de ses membres les plus accrédités et les plus célèbres, où il est formellement déclaré qu'on n'a point

(1) Préface des *Esquisses de philosophie morale*.

prouvé jusqu'ici et qu'on ne peut même à présent prouver que nous ayons une âme. Un journal a prétendu que cet écrivain avait eu l'attention de remarquer que la croyance d'un principe spirituel résidant en nous manquait seulement de cette certitude métaphysique, mathématique, qui est telle que les *aliénés seuls* peuvent la méconnaître. Malheureusement, il n'y a pas un mot de tout cela dans l'opuscule dont il s'agit ; et, comme c'est dans ses conclusions qu'un auteur explique sans nuage toute sa pensée, qui peut douter de celle de l'écrivain que j'ai en vue, quand on le voit se réduire à avancer qu'on n'a pas encore recueilli assez d'observations sur les faits internes (sources où l'on peut puiser, suivant lui, *et non ailleurs* (1), tout ce qu'il y a de certain en philosophie) pour pouvoir affirmer l'existence de nos âmes ! Il prononce que la doctrine qui place dans l'homme un principe immatériel, n'est qu'une *hypothèse* (2) ; que la question qui s'y rapporte est *évidemment prématurée* (3) ; qu'*il faut la laisser dormir* (4) ; qu'*elle intéresse*, il est vrai, *notre immortalité* (5) ; mais qu'enfin, de quelque importance qu'elle puisse être, il n'en est pas moins constant que *la science n'est pas en mesure, même pour L'ABORDER* (6). Quoi de plus significatif et de plus fort ?

Et remarquez que ce n'est point ici un passage isolé, mais le sommaire d'une dissertation de plus de 150 pages.

Or, je soutiens que, dans aucun temps, ni

(1) Préface des *Esquisses de philosophie*, pag. VIII.
(2) P. CXXIII. (3) P. CXXXVI.
(4) *Ibid.* (5) *Ibid.* (6) *Ibid.*

chez aucun peuple, on n'a vu un corps enseignant *adopter* et consacrer de pareilles maximes, autoriser les hommes, même provisoirement, et pendant le prétendu sommeil de la vérité la plus éclatante et la plus nécessaire, à se régler sur l'opinion des matérialistes, c'est-à-dire sur une doctrine qui fait de la vertu une conduite de dupes; et qui, toutes les fois qu'on n'a rien à craindre de la part des hommes, permet, prescrit même de se satisfaire par les actes les plus criminels, les plus propres à bouleverser, à mettre en feu la société humaine.

J'ajoute que le corps universitaire, en se rendant garant des principes que je viens d'indiquer, en y mettant son attache, s'est montré sceptique, disposé à sceller, à accréditer, par son approbation solennelle, les plus désastreuses erreurs. D'après cela, comment ne pas voir qu'il est destiné, si l'on ne s'aveugle à ce sujet, à imprimer son nom fatal sur de grandes calamités futures, et peut-être sur les ruines fumantes de notre patrie?

2° L'écrivain si connu qui est, à proprement parler, le père de la philosophie nouvelle, a décidé que *Dieu n'a point tiré l'univers du néant, mais qu'il l'a tiré de lui-même.* (1) Un mot suffira ici, et je l'ai déjà dit : il n'y a point de milieu entre le néant et l'être. Si l'auteur de toutes choses n'a point tiré le monde du néant, il est donc visible qu'il l'a tiré de sa substance, et que toutes les créatures sont une portion de cette substance immortelle. Cette conséquence est si palpable, que, malgré les vaines subtilités qu'on a alléguées en désespoir

(1) Cinquième leçon, pag. 26.

de cause, il serait ridicule d'insister là-dessus. Ce que je veux surtout faire observer, c'est que cette opinion, aussi bizarre qu'impie, est devenue dans les écoles un dogme et une tradition classique. L'auteur du Cours de philosophie dont j'ai parlé, et qui jouit d'une grande faveur dans les colléges, adopte et soutient avec force cette doctrine de son maître sur la création. (1) Il est vrai qu'à la fin de cette discussion, il témoigne que son intention a été d'éviter l'écueil où les panthéistes viennent heurter. Mais à quoi sert le désaveu d'une erreur, au moment même où on la professe avec une clarté qui exclut tout doute? Voilà donc le panthéisme bien authentiquement établi et perpétué avec zèle dans l'Université.

On produit en faveur de l'orthodoxie de cet auteur un discours sur l'immortalité de l'âme, qu'il prononça il y a quelques mois. Ce discours, que j'ai lu presque dès son apparition, ne prouve rien. Il renferme plusieurs paradoxes contraires à la foi chrétienne, et d'ailleurs je ne nie point que nos philosophes ne mêlent des vérités à un très-grand nombre d'erreurs capitales. Du reste, quant à l'orthodoxie de ce célèbre professeur, je me contente de demander : Est-il vrai, ou non, qu'après avoir écrit dans l'ancien *Globe* que Dieu a dû se rapprocher de l'homme et se révéler à lui, il ait ajouté ces propres mots : *Non qu'à cet effet il ait pris visage et corps et se soit incarné sous quelque forme ; tout ce qu'on a dit de semblable sur cette matière est figure et poésie.* Qu'on lise le *Globe* et qu'on prononce.

(1) Cours de philos. psychol., t. II, p. 274 et suivantes.

3° Que dirai-je du fameux éclectisme? Qu'est-ce que ce système de date très-récente ? Sans doute il ne consiste pas à dire qu'on doit choisir dans chaque doctrine ce qu'elle a de meilleur. Ce serait là une vérité fade, palpable, et sur laquelle on serait prévenu par un villageois et par un enfant. Ce mot a un sens plus profond et plus caché. On prétend, dit-on, par ce système, *harmoniser les contraires*. (1) c'est-à-dire apparemment obliger à s'embrasser et à marcher ensemble, le *oui* et le *non*, le pour et le contre, la vérité et l'erreur. Cette conception, il faut l'avouer, a quelque chose de nébuleux et de fort difficile à saisir. Cela ressemble fort, qu'on me permette ce mot, à la grammaire de la tour de Babel. Laissons ces idées si hautes et si subtiles à ceux qui peuvent y atteindre. Mais voici le grand danger ; qu'on y prenne garde ! C'est qu'il se trouvera des gens qui, par une analogie fort naturelle, se croiront en droit d'*harmoniser*, dans la pratique, la vertu avec le crime, une espèce de probité avec les perfidies, les conspirations, une bonne conduite civique avec le renversement des trônes et l'assassinat de ceux qui les occupent. Ceci va loin, très-loin, surtout dans le temps où nous vivons.

4° Enfin j'ai rapporté la manière inouïe dont le chef de la nouvelle école s'est exprimé en désignant la raison par les termes de *Médiateur*, de *Verbe fait chair*, de *Dieu et homme tout ensemble*. J'aurais pu ajouter ces mots du même auteur : La raison *est le Dieu du genre*

(1) Treizième leçon, p. 20.
(2) Fragm. philos., préf. p. XLIII.

humain (2), ce qui rappelle la déesse Raison et la réhabilite. Pour éblouir le public sur ces malheureuses assertions, on a cité des paroles de nos plus grands docteurs catholiques, lesquelles n'ont aucun rapport avec ces blasphèmes. Ces savans hommes n'ont fait qu'exposer une doctrine reçue de tout temps, savoir : que notre intelligence est une image et comme un rejaillissement de l'intelligence divine, des clartés du Verbe immortel, principe de toute lumière. Ils n'ont dit et n'ont voulu dire que cela. Mais, je le demande, de ce que Dieu est la raison incréée, peut-on en conclure que notre raison créée est Dieu ? De ce que le Verbe éclaire tout homme venant en ce monde, s'ensuit-il que cette même raison est le Verbe incarné ? Non, non, ni Bossuet, ni Fénélon, ni Malebranche n'ont jamais conçu de telles pensées. Ils en auraient eu horreur ; et c'est faire à leur mémoire la plus sanglante injure de prétendre autoriser de leurs grands noms ces sacriléges systèmes.

Ce n'est pas tout. Rien de plus certain que ce que j'ai avancé dans ma troisième Lettre. On n'emploie ces mots de *Médiateur*, de *Verbe fait chair*, que pour confondre le Christ avec la raison naturelle. Par une horrible profanation, on fait du Sauveur des hommes l'emblème du rationalisme. J'aimais à voir dans cet abus des termes l'effet d'un enthousiasme aveugle plutôt que d'un dessein arrêté. Mais, puisqu'on le veut, je reconnais que j'ai poussé la charité trop loin. Peu importe ; car cette erreur, dont on ne peut me savoir mauvais gré, n'altère en rien la vérité des faits. Oui, l'on se sert de *ce nom devant lequel tout fléchit*

le genou dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, pour en faire le plus abominable usage, pour déguiser le projet de renverser la religion dont il fait la gloire, et par là même la société qu'il protége. Telle est la clé de ces expressions sorties de la plume d'écrivains universitaires: *Le Verbe se fera chose*, le *Christ*, victime d'une *seconde passion*, ressuscitera de nouveau, et des locutions analogues qui se trouvent dans l'*Histoire de la Philosophie* (1), par un des trois auteurs que j'ai cités plusieurs fois. On donne à entendre par là que les rêves du rationalisme ne tarderont pas à se réaliser; et, tout à la fois, on flatte, sciemment ou non, les vœux des communistes qui vivent dans l'attente prochaine d'un âge d'or, lequel inondera de félicité cette terre dont tous les habitans seront devenus des niveleurs, des boute-feux et des athées.

Voilà les germes de paix et de bonheur à venir que l'Université nourrit dans son sein. Un professeur, qui s'est érigé tout-à-coup en tribun audacieux, a fait éclater le secret de ces doctrines depuis longtemps enseignées; et ce ne sont point quelques censures fort bénignes et fort légères qui pourront les étouffer.

Je finis par quelques réflexions jetées sans ordre, mais qui n'en sont pas, je pense, moins dignes d'attention.

Si nous avions des Descartes, des Bossuet, des Fénélon, des Newton, des Pascal, des hommes d'un esprit admirable et supérieur, je conçois qu'une nation comme la nôtre leur donnât une confiance sinon aveugle du moins très-étendue. Mais que la France compro-

(1) École théol., art. Lamennais, p. 240 et suiv.

mette ou même sacrifie son avenir, qu'elle s'expose à devenir la risée, le scandale et peut-être la proie des autres peuples, par suite d'une déférence sans bornes pour trois ou quatre idéologues, gens d'esprit, sans doute, mais qui ne s'élèvent guère au-dessus du médiocre, soit chez les uns par le déréglement visible d'une imagination forte et brillante, soit chez les autres par une trempe d'esprit peu distinguée ; que la France en use ainsi, je n'aurai pas la témérité de dire que c'est l'effet d'une *cécité vengeresse*. Je dirai seulement que cela me surpasse et me confond.

Autrefois, quand l'hérésie s'emparait d'une nation, l'éducation y était changée, mais la morale de l'Evangile restait et servait de règle. La société avait toujours un point d'appui. Aujourd'hui la jeunesse, livrée à un enseignement philosophique, ou inintelligible ou corrupteur, parce qu'il ôte tout frein aux passions, passe du premier pas et d'un seul élan de la foi catholique à l'extrémité la plus opposée, c'est-à-dire au scepticisme le plus orgueilleux et le plus complet. Plus de croyance, plus de conviction; la société se trouve donc suspendue en l'air et sur un profond abîme, suivant le mot souvent répété d'un ancien.

Le philosophe Carnéade, envoyé à Rome en qualité d'ambassadeur de la Grèce, se permit de rassembler des jeunes gens et de leur débiter dans un style enchanteur des doctrines philosophiques fausses et perverses. Remarquez bien ; il ne fut pas question de lui donner à lui et à ses disciples la direction de toutes les écoles de l'empire romain ; et cependant les sénateurs, sur l'avis du plus sage d'entre

eux, de Caton, se hâtèrent de provoquer ses lettres de récréance. La sagesse des Romains était grande ; l'Esprit saint lui-même l'a louée. (1)

Le fameux Frédéric, roi de Prusse, disait que, s'il voulait infliger un châtiment terrible à l'une de ses provinces qui aurait encouru sa juste indignation, il lui enverrait des philosophes pour la gouverner. Or, ici il faut observer deux choses : d'abord, que les philosophes que ce prince avait en vue, les plus habiles du moins, étaient déistes à la vérité, mais n'allaient point jusqu'au panthéisme, au rationalisme athée, à l'éclectisme tel qu'on l'entend aujourd'hui ; et de plus, qu'un enseignement exclusif et universel qui enlace tout un royaume et enveloppe jusqu'au dernier hameau, agit bien plus efficacement sur la destinée d'un peuple que l'autorité publique et le gouvernement lui-même.

Je réclame toujours avec confiance l'examen des chambres, en attendant que je vous envoie quelques autres observations, si les travaux de mon ministère me le permettent.

† CLAUDE-HIPPOLYTE, *évêque de Chartres.*

NEUVIÈME LETTRE.

Chartres, 24 décembre 1842.

On vient de publier dans les journaux un écrit ou *Extrait* d'ouvrage, qui est répandu en

(1) I. Machab. VIII.

ce moment dans tout le royaume, et qui intéresse essentiellement la religion et le clergé de France. Cette pièce détachée a pour but de représenter, comme digne d'une vive approbation, et surtout comme très-orthodoxe, la philosophie du XIXe. siècle ; elle en fait l'apologie, et en même temps elle en porte l'empreinte très-marquée par les choses nébuleuses, vagues, mêlées de nombreuses citations de noms, bien ou mal appliquées, qui éblouissent les gens superficiels, mais ne laissent au fond aucune idée nette et précise. En assemblant vingt opinions qui se choquent, en entassant les noms les plus disparates, ceux de Platon et de saint Thomas, de Descartes et de M. de Lamennais, d'Occam et de Malebranche, l'auteur semble vouloir persuader que le partage des esprits a été tel, que nous marchons à tâtons dans une obscurité profonde, qui avait besoin d'être éclairée par le génie de nos philosophes contemporains. Je suis bien loin d'entrer dans cette pensée, et je montrerai très-clairement, si je ne me trompe, que la philosophie chrétienne offre et offrira toujours des principes simples, mais lumineux et parfaitement liés, qui mettent l'homme en possession de la vérité, et procurent par là à son esprit un repos entier et très-légitime.

J'ai remarqué dans cet écrit une particularité qui m'aurait causé le plus vif étonnement, si les ouvrages de l'auteur m'étaient moins connus. Il répète, il inculque sans cesse dans ses livres, que la création est *nécessaire* (1), qu'en Dieu la puissance de produire *est tou-*

(1) *Fragm.* tome 1 ; Avertiss., page XXII. — Préf. de la 2e édit. page 20.

jours en acte; et il va jusqu'au point d'employer ces mots d'une énergie incomparable: *Il n'y a pas plus de Dieu sans monde, que de monde sans Dieu* (1). (Il n'en maintient pas moins que Dieu crée librement; comprenne cela qui pourra!)

Or, dans l'*Extrait*, il revient là-dessus; et il se réduit à dire ce que tout le monde dit et pense, que, puisque Dieu a créé, il faut bien qu'il y ait eu *convenance* dans cet usage de sa puissance et de sa fécondité; rien de mieux. Mais ce qu'il y a de fort remarquable, c'est qu'il ajoute qu'en parlant ainsi il ne fait point de *concession*, ni par conséquent de rétractation, que le sentiment qu'il vient d'énoncer n'est que le *développement régulier* de ses pensées précédentes, de celle-ci par exemple: *Il n'y a pas plus de Dieu sans monde, que de monde sans Dieu.* J'ai bien reconnu les évolutions continuelles, ou, pour parler sans détour, les incroyables contradictions dont ses ouvrages sont remplis.

Je ferai donc quelques réflexions sur cet écrit; c'est pour moi un devoir particulier. A une époque peu éloignée, j'ai soutenu devant le public que les nouvelles doctrines philosophiques étaient toutes teintes, toutes pénétrées de panthéisme. Si ce que l'*Extrait* renferme était exact, je serais un calomniateur; j'aurais imprimé à mon caractère une flétrissure véritable. Je ne puis donc me taire, et je dois prouver que je n'ai point encouru, grâce à Dieu, une pareille tache.

Cette pièce contient d'autres reproches enveloppés contre le clergé. Je le sais, messieurs,

(1) *Fragm.* tome 1; Préf. de la 2[e] édit. page 20.

vous attendez de moi une justification qui nous sera commune. Je partage votre sentiment ; une défense est nécessaire, et je vais l'entreprendre.

Et d'abord l'auteur de l'*Extrait* se récrie sur ce qu'on a taxé sa doctrine de panthéisme. Il assure, du ton le plus ferme et le plus tranchant, qu'il l'a, au contraire, toujours combattu. Ce premier différend est aisé à vider par l'inspection de ses ouvrages. Consultons ses *Fragmens* (Préf. page XL, 1re édition) ; voici ses paroles pour lesquelles je demande une grande attention : « Le Dieu de la cons-
» cience n'est pas un Dieu abstrait, un roi
» solitaire, relégué par delà la création, sur
» le trône désert d'une éternité silencieuse et
» d'une existence absolue qui ressemble au
» néant même de l'existence : c'est un Dieu à
» la fois vrai et réel, à la fois substance et
» cause, toujours substance et toujours cau-
» se, n'étant substance qu'en tant que cause,
» et cause qu'en tant que substance, c'est-à-
» dire étant cause absolue, un et plusieurs,
» éternité et temps, espace et nombre, essence
» et vie, indivisibilité et totalité, principe,
» fin et milieu ; au sommet de l'être, et à son
» plus humble degré ; infini et fini tout ensem-
» ble ; triple enfin, c'est-à-dire à la fois Dieu,
» nature et humanité. En effet, si Dieu n'est
» pas tout, il n'est rien ; s'il est absolument
» indivisible en soi, il est inaccessible, et par
» conséquent il est incompréhensible, et son
» incompréhensibilité est pour nous sa des-
» truction. »

Pesons tous les mots de cette période, à l'exception des premières paroles qui sont

presque énigmatiques et surtout fort suspectes. Les membres de phrase suivans, qui sont parfaitement clairs, nous dispensent de cet examen. *Dieu est temps, espace et nombre.* On le décide avec beaucoup d'assurance ; quelle preuve en donne-t-on ? Aucune. Mais, comme le temps, l'espace et le nombre sont limités, et ne peuvent entrer dans une substance simple, on commence à déclarer par là le panthéisme qu'on a dans l'esprit.... *Dieu est au sommet de l'être, et à son plus humble degré.* Peut-il donc y avoir divers degrés d'être, les uns supérieurs aux autres dans la perfection souveraine ? D'une autre part, quel est le plus humble degré de l'être ? C'est évidemment celui qu'occupent les corps grossiers et matériels répandus dans l'univers. Ces corps font donc partie de l'être divin. Même erreur...*Dieu est fini, et infini tout ensemble.* Voilà assurément l'alliance de mots la plus monstrueuse et la plus révoltante dont il y ait peut-être d'exemple ; car il est évident qu'un être fini sous un rapport, n'est point infini dans son essence. Mais, quand on prétend que Dieu est engagé dans la matière, et qu'elle fait partie de son essence, l'union de ces mots paraît, au premier coup d'œil, un peu moins choquante. Aussi, est-ce à cet état que l'auteur réduit la divinité. Suivent des expressions si hardies, qu'on n'en croirait pas à ses yeux, si la netteté et la précision des termes ne rendaient pas la méprise impossible : *Dieu est triple enfin, c'est-à-dire à la fois Dieu, nature et humanité.* La doctrine du Dieu-univers jaillit de ces paroles d'une manière si vive et si saisissante, qu'elle ne demanderait pas un commentaire, même

pour un enfant. Le premier être est *à la fois* Dieu, nature et humanité. Comment mieux expliquer que toutes les choses existantes ne font qu'un tout unique ? Cependant l'auteur sait trouver de nouvelles expressions pour rendre la même pensée. *Si Dieu n'est pas tout, il n'est rien.* C'est là comme la devise et le mot d'ordre des panthéistes. Oui, si Dieu n'est pas reptile, tigre, panthère, il n'est rien. Détestable blasphème, que doit pourtant nécessairement proférer celui qui soutient l'opinion dont il s'agit ici. — *L'incompréhensibilité de Dieu est pour nous sa destruction.* Or, c'est précisément tout le contraire, de l'aveu de tout homme capable de la plus légère réflexion.

Quel esprit en effet n'est frappé de cette vérité, que des vues finies comme les nôtres sont trop courtes pour pénétrer toutes les profondeurs de l'infini ? Doù il suit que, si Dieu était compris par nous, il ne serait pas infini, il ne serait pas Dieu. Mais non ; l'auteur des *Fragmens*, comme on le voit dans tous ses livres, ne veut point qu'il y ait de mystères pour la raison humaine. Il soutient qu'elle peut embrasser l'infini tout entier. Hélas ! que résulte-t-il de là ? C'est qu'il égale notre intelligence à la sagesse increée, qu'il en fait l'apothéose, et que, sans y songer sans doute, il relève l'exécrable autel de la *déesse Raison*.

Voilà donc le sens bien clair dans tous ses détails de cette longue période. J'affirme avec confiance que jamais on n'a énoncé le panthéisme d'une manière plus explicite, plus nette, plus catégorique. Il n'a pu échapper à aucun lecteur, que notre philosophe était insatiable de répétitions et de figures pour mettre

plus vigoureusement en relief cette déplorable doctrine. Ajoutons fort inutilement quelque autre preuve.

Dieu, suivant le même écrivain, *tire le monde non du néant qui n'est pas, mais de lui qui est l'existence absolue.* (1) Puisque Dieu ne tire pas le monde du néant par la raison *qu'il n'est pas*, il le tire donc d'une chose *qui est*, c'est-à-dire d'une substance effective, réelle. Or, dans l'instant qui a précédé la création, il n'y avait d'autre substance que la substance divine. Il s'ensuit que Dieu a tiré toutes les choses créées de sa substance ; et, comme cette substance adorable est simple, indivisible, immuable, inaltérable, incapable, en un mot, de se transformer, il faut nécessairement en conclure que toutes les choses produites par lui participent à sa substance, sont sa substance même ; de sorte que tout est Dieu dans l'univers. Qu'on imagine toutes les subtilités qu'on voudra, on n'échappera jamais à cette conséquence.

Finissons sur cet article par un indice très-frappant. Personne n'ignore que Spinosa a donné son nom au panthéisme moderne. Or, le chef de l'école philosophique actuelle montre pour ce Juif hollandais une prédilection ou plutôt un enthousiasme qui marque une vive sympathie. Il porte sur cet homme un jugement qui ne peut qu'exciter une extrême surprise. Il ne lui trouve, ce semble, d'autre défaut que d'avoir été trop religieux : *Loin d'être un athée*, dit-il, *Spinosa a tellement le sentiment de Dieu, qu'il en perd le sentiment de*

(1) *Introd. à l'Histoire de la philosophie*, v^e. leçon, p. 27.

l'homme; c'est un excès dont on ne l'aurait pas cru capable. Notre écrivain ajoute : *Son livre est au fond un hymne mystique, un élan et un soupir de l'âme vers celui qui, seul, peut dire légitimement : Je suis celui qui suis.* Oui, sans doute, Spinosa chante *celui qui est*, mais *qui est* à la manière des panthéistes ; quand il s'agit de Dieu, le Juif d'Amsterdam n'en connaît point d'autre. Il semble évident que celui qui est flatté, presque ravi par ce chant mystique, ne peut être qu'un philosophe attaché à la même école. Enfin, voici les paroles les plus extraordinaires, je crois, que j'aie jamais lues ; assurément il y a peu de personnes qui ne puissent en dire autant. Le même écrivain, en parlant de Spinosa, s'exprime en ces termes : *L'auteur auquel ressemble le plus ce prétendu athée, est l'auteur inconnu de l'Imitation de Jésus-Christ* (1). Quoi ! cet homme si vénérable, si pieux, et en même temps d'une âme et d'un esprit si élevés, sur lequel Fontenelle a dit un mot connu de tout le monde, que Leibnitz admirait, était donc comme une image et un portrait anticipé du Juif apostat ! Peut-on porter plus haut la gloire de cet impie, abhorré depuis deux siècles de tous les peuples civilisés ? Et comment se refuser à croire que celui qui le loue avec une effusion si vive et de si singuliers transports, approuve et même partage ses sentimens ?

On dira peut-être qu'il a plusieurs fois désavoué ce système du Dieu-univers. Mais d'abord, dire le pour et le contre, n'est pas se rétracter, surtout quand on persiste à dire le pour et le contre sur le même sujet. Je don-

(1) *Fragm.* tome II, pages 165, 166.

nerai, dans un instant, plus de jour à cette remarque. Il s'est rétracté, mais comment? Qui le croirait? Quelquefois, même en prétendant désavouer sa profession de croyance panthéiste, il la renouvelle et la confirme. En voici un exemple propre à piquer vivement la curiosité. Dans une des préfaces qui sont en tête de la 3ᵉ édition, p. 19, le philosophe qui nous occupe repousse d'abord avec une extrême vivacité l'accusation de panthéisme. Il jette en passant ces mots qui nous ont tristement frappé, savoir que son Dieu n'est pas *le Dieu mort de la Scolastique* (comme si l'Ecole avait jamais reconnu un autre Dieu que le Dieu vivant des Chrétiens); et, après une explication pleine de chaleur, en forme d'apologie, il fait une horrible rechute, c'est-à-dire qu'il rappelle la grande période citée plus haut, qu'il s'appuie sur ce passage; qu'il l'avoue authentiquement de nouveau. A la vérité, par un demi-remords, il s'arrête avec ces expressions fatales : *Triple enfin, c'est-à-dire à la fois Dieu, nature et humanité;* mais il cite tout ce qui précède. Or, quand on dit que *Dieu est temps, espace et nombre, qu'il est fini et infini, etc.*, on exprime surabondamment la doctrine du panthéisme. C'est ainsi qu'il retombe dans l'abîme auquel il prétend avoir toujours échappé, et qu'il y est rentraîné par un engagement de système, et par l'impérieux ascendant de sa secrète et profonde pensée.

Voilà, il faut en convenir, une bien étrange manière de se corriger. Les autres rétractations de l'auteur, lesquelles ne méritent guère ce nom, sont, il est vrai, d'un autre caractère; mais elles sont vagues, indirectes, mal ap-

puyées, nullement concluantes. De là que s'ensuit-il ? C'est que, si ces modifications énervent un peu la force de la grande période, par exemple, que j'ai citée plus haut, et où le panthéisme est professé avec tant de précision, de solennité et d'éclat; d'une autre part, cette période, avec la lucidité extrême et la vigueur de ses expressions, détruit toute la valeur de ces désaveux pâles et incomplets, dans lesquels on a dès lors le droit de ne plus voir que des palliatifs, des palinodies concertées et très-peu dignes de confiance. Cette observation est, ce me semble, d'un fort grand poids; et, lors même que les deux termes opposés de ces contradictions seraient d'une égale énergie, qu'en résulterait-il ? C'est que l'auteur laisserait à chacun le choix des deux partis divers ou contraires. Mais n'est-il pas évident qu'entre deux doctrines, dont l'une blesse toutes les passions et l'autre les flatte, entre le théisme, par exemple, qui place sur nos têtes un maître, un juge formidable, et le panthéisme qui montre un Dieu engagé dans la matière, et par là même impuissant et comme stupide, n'est-il pas évident que, dans cette alternative, un grand nombre d'hommes, ou livrés aux illusions de la jeunesse, ou peu instruits, ou peu touchés de ce qui a rapport à Dieu et au salut de l'âme, laisseront le système qui les contrarie, et embrasseront avec ardeur celui qui lâche la bride à leurs inclinations, et en autorise tous les excès, tous les emportemens, tous les caprices ?

Il est donc incontestable que le panthéisme domine toutes ces doctrines qu'on veut bien

appeler philosophiques; et, ce qui ajoute beaucoup à la prépondérance donnée à cette doctrine dans les livres de l'auteur, c'est une circonstance qu'il est très-essentiel de remarquer. En effet, s'il avait abjuré cette monstrueuse opinion, il semble qu'il serait étonné lui-même d'avoir pu l'embrasser et la défendre, qu'il aurait gémi profondément à la vue de ces lignes qu'il aurait eu le malheur d'écrire dans cette vue, qu'il aurait voulu les effacer de ses larmes, et qu'il se serait hâté d'en faire disparaître toutes les traces. Mais c'est précisément le contraire qui est arrivé : il a fait réimprimer la grande période déjà mentionnée, dans toutes les éditions de ses œuvres ; elle se trouve du moins dans la 3e. édition qui a paru douze ans après la première, et que j'ai sous les yeux. Il n'y a pas touché, il n'y a pas changé un seul mot, une seule syllabe. Comment concilier sa résipiscence avec ce soin si persévérant de remettre sous les yeux du public un texte qu'il aurait dû attacher tant de prix à lui dérober, et à lui faire, s'il était possible, oublier pour jamais ?

On voit ces choses, on les rapproche, et on en tire de bien tristes inductions ; n'est-il pas visible, en effet, que l'impression produite par ces livres est mesurée sur toutes ces circonstances ? Et combien il est difficile qu'un jeune homme surtout, qui les a lus de bonne foi, et qui les prend pour règle de ses jugemens et de ses croyances, ne sorte pas de cette lecture avec le panthéisme dans le cœur, ou du moins avec une prédilection marquée pour ce système détestable ?

Cette conséquence est désolante ; mais elle

l'est bien plus encore, quand on considère que le panthéisme est, dans un sens, plus dangereux et plus funeste à la société que l'athéisme lui-même. L'athée se borne à regarder le crime comme indifférent; son aveuglement ne va pas plus loin : mais l'opinion du panthéiste, qui croit être une portion de l'éternelle essence, rend respectables, à ses yeux, tous ses actes; elle consacre ses erreurs, elle sanctifie tous ses excès, elle divinise ses attentats les plus odieux et les plus noirs. Qui ne frémirait ici, qui ne verrait un effroyable danger dans ces impressions reçues par tant de lecteurs ? Et comment calculer les maux qui attendent une société au sein de laquelle les doctrines dont je viens de parler seraient, même avec quelque déguisement, répandues par mille canaux, à l'abri d'un titre spécieux et honorable? Qu'on y réfléchisse; j'ai fait mon devoir, j'ai parlé en évêque, c'est-à-dire en gardien et en défenseur par état de la morale publique.

Si les vérités les plus hautes, les plus révérées, ont été si dangereusement, si audacieusement attaquées par les philosophes du jour, ai-je besoin de dire qu'ils n'ont pas plus ménagé d'autres vérités dont les premières sont la source ? ai-je besoin de montrer de quelle manière ils traitent le Christianisme ? Il est aisé d'en juger par ce qu'on a déjà vu. L'article le plus auguste de notre foi, la Trinité dans l'unité de laquelle nous adorons le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qu'est-elle pour eux ? Je vous l'ai déjà dit, ils n'y voient que *le Dieu triple*, qui est tout *à la fois Dieu, nature et humanité.* Que devient après cela l'in-

carnation de la seconde personne, la rédemption, et notre religion tout entière ? Ce n'est pas tout.

Quel disciple de l'Evangile ne gémirait profondément en lisant les paroles suivantes : *La philosophie est patiente ; heureuse de voir les masses entre les bras du Christianisme, elle se contente de lui tendre doucement la main, et de l'aider à s'élever plus haut encore.* (1) Quelle comcompassion insultante et dérisoire ! Vous le voyez, il veut bien jeter un regard d'intérêt sur la religion chrétienne ; il se proportionne, il se rapetisse pour descendre jusqu'à elle ; il daigne prêter son appui au Christianisme si digne de pitié, qui a produit si peu de vertus éclatantes, qui a été défendu par si peu d'hommes d'un génie éminent, qui a fait si peu de conquêtes dans l'univers. Il lui tend la main *doucement*, avec bonté, avec une touchante condescendance : et pourquoi ? *pour l'élever plus haut.* Et jusqu'où donc veut-il le faire monter ? on le présume assez : jusqu'à la hauteur de sa philosophie. Hélas ! vous la connaissez déjà. Peut-on se jouer avec un oubli si incroyable de toute retenue, d'une religion crue et révérée dans le monde entier ?

Faisons-nous violence pour continuer un examen si douloureux et si blessant pour notre foi. A les en croire, la révélation véritable, c'est la raison, c'est le spectacle de la nature et l'impression qu'il fait sur nos âmes. (2) *La raison*, disent-ils, *est à la lettre une ré-*

(1) *Introduction à l'Histoire de la philosophie*, 2e. leçon page 38.

(2) *Essai sur l'Histoire de la philosophie en France au XIXe siècle* par M... professeur de philosophie.

vélation ; elle est le médiateur nécessaire entre Dieu et l'homme; elle est ce Verbe fait chair, qui sert d'interprète à Dieu et de précepteur à l'homme; homme à la fois et Dieu tout ensemble... le Dieu du genre humain. Or, il ne peut pas y avoir deux médiateurs divins (1) (leur duplicité serait inutile, et ils s'embarrasseraient en quelque sorte l'un l'autre) : il ne peut pas y avoir deux verbes faits chair ; l'empire du genre humain ne peut pas être partagé entre deux différens Dieux. Il s'ensuit que la raison est tout, qu'elle supplante Jésus-Christ, et que le culte de ce Dieu sauveur n'est plus qu'une allégorie, une fiction, un *mythe*. Cette déification de la raison, et l'anéantissement du Christianisme, qui en est la suite, voilà le fond de tout leur système. On retrouve partout dans leurs livres cette intention bien ou mal déguisée... Ils s'efforcent donc de cacher, du moins à demi, ces imaginations monstrueuses... Oui, ils ont dans ce but inventé un stratagème, mais bien grossier, le voici :

Sous le nom de *mysticisme*, terme *convenu* par lequel ils désignent la croyance au surnaturel et aux *mystères*, et qu'ils étendent au culte protestant, parce qu'on y a la faiblesse de croire en Jésus-Christ ; sous le voile de cette dénomination ils insultent la religion du Christ, ils la jouent, ils la nient, ils l'avilissent, ils la calomnient, ils la relèguent dans le peuple et dans les *masses* ; ils en font le terme opposé à la *raison*, à la *réflexion* ; ils décident qu'elle a fait son temps (d'ou il faudrait

(1) Il n'y a qu'un Dieu, et qu'un médiateur entre Dieu et l'homme : *Unus Deus, unus mediator Dei et hominis*. I. TIM. II, 5.

conclure que Jésus-Christ, qui lui a promis une durée sans fin, a trompé le monde); enfin, quand ils veulent lui faire le plus d'honneur, ils déclarent avec faste qu'elle est l'avant-coureur, la figure vide, l'enveloppe de leur propre philosophie, laquelle bientôt triomphante ouvrira une ère fortunée de liberté sans entrave, de bonheur sans mélange, et formera la seule religion véritable. (1) Je m'abstiens de qualifier cette présomption et ce délire.

Comment envisagent-ils ce qui a rapport à l'existence, à l'immortalité de notre âme? Avant de répondre, je dois remarquer qu'ils ont inventé une *méthode* qu'on a nommée *psychologique*. Cette vaine et pernicieuse nouveauté consiste à transporter le grand moyen de connaître que Dieu nous a donné, de l'esprit au cœur et de l'entendement à la conscience. Ils ont interverti par là l'ordre et la destination des facultés dont le Créateur nous a pourvus. Dieu venge son ouvrage quand on y touche; ils ont demandé des lumières à cette méthode, et ils n'en ont obtenu que des méprises, des erreurs et d'épais nuages. Un exemple décisif, j'ose le dire, et qui a rapport à la vérité dont il s'agit en ce moment, c'est-à-dire à la

(1) M. le professeur de philosophie, dont j'ai déjà indiqué un passage, annonce avec une assurance risible et très-affligeante à la fois, la domination universelle de l'éclectisme qu'il croit très-rapprochée. Suivant lui, notre Christianisme fera place à son idole. Hélas! il ne verra point ces *beaux jours*; lui et tous les hommes qui se succèderont jusqu'à la fin sur la terre, auront fermé les yeux quand le Christianisme se transformera pour n'être plus que la vision pure et le feu de l'éternelle charité. *Voy.* son *Essai sur l'histoire de la Philosophie en France au* XIX[e] *siècle*, tome I, page 142 et suiv.

spiritualité de l'âme, confirme cette observation. Le philosophe renommé, dont on déplore la perte récente, a confessé ouvertement que le dogme dont nous parlons ne trouvait ni preuve ni appui dans la science philosophique actuelle. On n'a pu, sans une assurance incroyable, nier, comme on l'a fait, la réalité de cet aveu conçu dans des termes aussi formels que ceux-ci : *Il faut laisser dormir cette question* (celle de l'immatérialité et de l'immortalité de l'âme) ; *dans l'état présent de la science, on ne peut pas même l'aborder.* (1) Nous en savons bien plus aujourd'hui, et des révélations faites après la mort de l'auteur que je viens de désigner, nous ont appris que cette méthode psychologique n'avait pu le retenir, ou même qu'elle l'avait placé sur la pente d'un pyrrhonisme universel, au sein duquel s'est éteinte cette vie toute de méditation et d'étude.

Parlerai-je de la morale ? Qu'en font-ils ? quelle base lui donnent-ils ? Ah ! ils lui enlèvent toute force, toute sanction. Ainsi désarmée, quelle vertu peut-elle faire éclore ? quels vices peut-elle réprimer ? quel excès est-elle en état de prévenir ? Un horrible fléau désole notre France ; c'est le suicide. Opposent-ils quelque digue, quelque préservatif à cet acte affreux de désespoir ? Non, ils le facilitent, ils l'encouragent au contraire. Avec leur panthéisme, leur matérialisme, ou, si l'on veut, avec leur spiritualisme qui n'entraîne aucune obligation morale, ils mettent le poignard dans la main du malheureux qui déchire son sein, poussé plutôt par leur fatale doctrine

(1) *Esquiss. de phil. morale* ; Préf. du traduct. page CXXXVI.

que par de vains chagrins auxquels ils auraient bien souvent trouvé un facile remède. En veut-on la preuve ? On la trouvera dans ces révoltantes paroles du professeur philosophe que j'ai cité plusieurs fois : « Le corps tient à l'âme » par des rapports trop intimes, il lui est trop » nécessaire comme instrument d'action, » pour être traité avec indifférence. Non qu'en » lui-même il ait des droits à des soins qui » lui soient propres ; en lui-même il n'est que » physique. Effet de l'ordre, partie du monde, » il y aurait sans doute de la folie et par con- » séquent quelque mal à le détruire sans rai- » son, à le mutiler par caprice. Cependant, » après tout, il n'y aurait pas crime et injure ; » ce serait une atteinte à la nature, et non à » un être moral. » (1) C'est ainsi qu'une doctrine repoussée avec horreur par la religion, par tous les siècles et par tous les peuples, par l'instinct même des animaux ; qu'une doctrine qui plonge dans la désolation des familles sans nombre, et nous rend en ce moment le scandale de l'univers, est consacrée, est scellée par les enseignemens de ceux qui se flattent d'avoir seuls parmi nous la suprême direction de la pensée, et sur qui reposent les futures destinées de la France. Oui, ils déchirent, ou plutôt ils souillent le code entier de la morale, ils détruisent toute la sainteté de ses préceptes, ils corrompent tous les principes de bonheur qu'il renferme, ils en font une source de sang et de larmes.

Voici donc à quoi se réduit toute cette philosophie. Elle n'est qu'un amas de témérités

(1) *Essai sur l'hist. de la phil. en France au* XIXe *siècle*, tome II, page 257.

intolérables, de principes faux qui portent une atteinte sacrilége à l'essence de Dieu et à ses perfections, qui font évanouir le dogme de l'immortalité de l'âme, qui anéantissent le le Christianisme, qui bannissent du monde la vertu, et mettent en pièces la règle des mœurs.

Je le demande à présent : le caractère de ces écrivains, considérés comme écrivains et comme philosophes (car je suis loin de toucher à leurs qualités privées), leur caractère, dis-je, mérite-t-il qu'on remette aveuglément dans leurs mains les plus précieux trésors de la patrie, sa félicité et sa grandeur à venir, le sort d'une religion qui fut si long-temps son appui, sa gloire, l'objet de son respect et de son amour ? Quelle est leur manière de philosopher ? où est leur logique ? où est l'enchaînement, la gravité, l'utilité de leurs maximes ? Quel respect ont-ils pour les lois qui ont toujours dirigé la raison ? Ceux qui les ont lus avec discernement, le savent. En général, ils se croient dispensés de prouver ce qu'ils avancent, et bien souvent ils mettent à la place de la démonstration un torrent d'assertions tranchantes, d'expressions inintelligibles, de figures violentes pour étourdir le lecteur, de logomachies, de phraséologie vide et fastueuse, de tours sophistiques pour montrer, cacher, reproduire, céler encore des propositions contraires aux opinions générales et vraies. Après cette flexibilité et cette souplesse, ce qui distingue le plus leurs ouvrages, c'est une obscurité plus ou moins profonde. Aussi n'est-il pas rare de trouver des hommes de sens, qui, après avoir étudié leurs livres avec un vrai désir de s'instruire, ont avoué que cette

lecture avait fatigué horriblement leur cerveau, et qu'ils n'en avaient rapporté qu'une lassitude accablante, et des ténèbres. Malheureusement ces ténèbres ne sont pas toujours impénétrables, et les passions ne savent que trop bien lire à travers les nuages. Non, ces doctrines ne méritent point le nom de philosophie. Au lieu d'éclairer l'esprit, elles n'y produisent que des doutes, des perplexités cruelles, qu'une horrible confusion d'idées. Je puis emprunter à ce sujet les paroles de saint Paul : *Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam :* (1) *Prenez garde de vous laisser égarer par une philosophie trompeuse*, *et vide* des lumières et des biens qu'elle promet. Tel est le vrai caractère de ces systèmes qu'on pare aujourd'hui d'un nom qui ne leur appartient pas. Ils sont semblables à ces vases sur lesquels on a écrit un nom pompeux, pour persuader qu'ils renferment des essences rares et précieuses, mais qui ne cachent en effet qu'une vaine poussière mêlée aux plus mortels poisons.

Mais voici la grande objection qu'on va me faire ; je la prévois, et je sais aussi quelle réponse je dois y apporter. On me dira que le chef de la nouvelle école a fait, dans l'*Extrait*, une profession touchante d'attachement au Christianisme, de déférence pour l'Église, pour les *saints Conciles*, *etc.* ; que ces protestations doivent rassurer la France, et qu'elle peut désormais lui confier sans danger des espérances et des biens qui sont tout pour elle. Je réponds qu'il ne faut prendre qu'avec beaucoup de maturité une semblable décision. Oui,

(1) COLOSS. II, 8.

dans les grandes affaires, et surtout quand il s'agit d'intérêts si importans, que le salut d'un royaume illustre, et l'existence d'une religion sainte et nécessaire en dépendent, on doit prendre de telles sûretés qu'elles ne laissent pas même une ombre d'anxiété et d'inquiétude. Or, cette condition est-elle ici remplie? Il est facile d'en juger. L'écrivain dont nous parlons, dans son *Introduction à l'Histoire de la philosophie*, imprimée en 1841 (page 59), protestait de son *profond* et *tendre respect* pour la religion chrétienne, et trois lignes plus bas, il écrivait ces paroles que nous avons citées: *La philosophie est patiente.... elle tend doucement la main au Christianisme pour l'aider à s'élever plus haut encore;* c'est-à-dire qu'il déclarait que le Christianisme est une imposture, puisqu'il est insensé de supposer qu'une religion fondée et soutenue par la main d'un Dieu, ait besoin de la main de l'homme pour la secourir et pour l'élever plus haut.

Ce n'est pas tout. A la page 32 de la troisième édition des *Fragmens philosophiques*, le même auteur s'exprimait ainsi : *Suis-je donc un ennemi du Christianisme et de l'Église? J'ai fait bien des cours et beaucoup trop de livres; peut-on y trouver un seul mot qui s'écarte du respect dû aux choses sacrées? Qu'on me cite une seule parole douteuse ou légère, et je la désavoue, comme indigne d'un philosophe.* Quel dévouement plein de feu! quelle délicatesse, qui s'alarme de l'idée seule d'une irrévérence, même légère, qu'il aurait pu commettre! Quel témoignage d'une orthodoxie, d'une catholicité qui va presque jusqu'au scrupule! et pourtant, avant, pendant, et après cette cette dé-

claration si expresse, il ne cessait de livrer, dans ses écrits ou par d'autres voies, les plus violentes attaques à nos antiques croyances. On vient d'en voir quelques exemples assurément bien significatifs. Du reste, au sujet des blessures faites à la foi par notre écrivain, je ne puis, du moins suivant ses principes, accuser sa volonté; car il ajoute un peu plus bas: *N'est pas orthodoxe qui veut;* maxime, pour le dire en passant, merveilleusement favorable aux changemens les plus prompts et les plus multipliés sur le fait de la religion, car à chaque évolution on peut dire : *Dans cette matière on ne fait pas ce qu'on veut.*

Que d'autres se contentent donc de ces garanties; pour moi, je l'avoue, il s'en faut beaucoup qu'elles me rassurent.

Finissons par les imputations dont nous chargent les philosophes du XIXe siècle, ou du moins ceux qui se rendent leurs interprètes ou leurs défenseurs. Et d'abord je vais détruire, par anticipation, un grief qu'on m'objectera peut-être : on me dira que cette lettre peut tomber dans les mains des maîtres ou des partisans de la nouvelle école, et qu'ils auront lieu de se plaindre du peu de ménagement dont j'ai usé envers eux. Je pourrais d'abord répondre que leur chef nous a fourni d'avance une excuse pour nos torts de ce genre, et en général pour tous ceux qu'on voudrait nous reprocher. Après nous avoir assimilés aux poètes, dont l'emploi est d'embellir les fictions et les chimères, n'a-t-il pas dit: *Ce n'est l'affaire ni du poète ni du prêtre de savoir ce qu'ils font* (1). Laissons ce grossier outrage;

(1) *Histoire de la Phil. au* XVIIIe *siècle*, page 436.

je ne veux pas m'en prévaloir, ni avoir l'air de le tourner en jeu et en plaisanterie : l'enjouement serait ici déplacé. Je dis donc qu'il y a une indignation excitée par la vue des plus grands intérêts profondément blessés, dont les sévérités et les saillies sont légitimes. J'ajoute que, parmi les *errans*, il en est (comme les athées et les panthéistes) auxquels saint Paul nous ordonne de ne point épargner les répréhensions vigoureuses et même *dures ; increpa illos durè* (1). Enfin il n'y a point de personne intelligente qui ne comprenne que les grands dangers dispensent des bienséances communes, et qu'un homme qui a de la foi et un peu de cœur ne saurait sacrifier le salut de son pays par cérémonie, ni perdre une religion divine par politesse.

Du reste, sans trop nous préoccuper de l'avenir, je vais dire quelques mots sur les accusations présentes. L'auteur de l'*Extrait* insinue que nous sommes animés *de la passion de nuire*. Il nous connaît mal ; Dieu le sait, nous ne cédons qu'à la *passion* de repousser bien loin ce qui peut *nuire* à la foi et bouleverser notre patrie. Nous sommes des *délateurs*, s'il faut en croire un de ces écrivains. Il est vrai, nous sommes des *délateurs*, mais comme le fut d'Assas, lorsqu'entouré de nuit par les ennemis prêts à surprendre ses troupes, il cria : *A moi*, *Auvergne !* On dit que nous sommes *guidés par l'esprit de parti ;* mais comment le sait-on ? où en est la preuve ? N'est-il donc pas possible que nous soyons *guidés par l'esprit* de notre ministère,

(1) Tit. i. 13.

et qu'étant chargés par les lois divines et humaines de défendre la religion et la morale, nous remplissions ce devoir par la raison bien simple que c'est notre devoir, et que nous serions des prévaricateurs et des lâches si nous désertions une obligation si capitale? Cette explication de notre conduite suffit; en chercher un autre, c'est une supposition maligne et gratuite, c'est du dénigrement, ou plutôt c'est un artifice mis en œuvre pour écarter des vérités qui embarrassent et un zèle qui incommode. On prétend que nous agissons par intérêt. De quel intérêt parle-t-on? Je l'ignore; mais ce qui est certain, c'est que nous ne saurions en avoir un comparable à celui qui fait désirer ardemment à nos philosophes, placés si haut et si commodément en toute manière, de maintenir à tout prix leur position présente. On va plus loin; on s'efforce d'attirer sur nous la dérision et le mépris. Le *parti prêtre* est une injure vieillie, usée : on en met aujourd'hui une autre à la place, qu'on croit pouvoir tenir lieu de justice, d'esprit et de raison. On trouve fort piquant de ne voir en nous que des hommes *de sacristie :* on se garde bien de montrer les prêtres à l'autel, où ils offrent l'adorable victime; dans la chaire, où ils enseignent les seules vertus solides fondées sur la foi; au chevet du malade, qu'ils encouragent et qu'ils consolent; sous la chaumière du pauvre, où ils vont répandre l'espérance et l'aumône; au milieu des épidémies, où ils bravent la mort avec joie; enfin sur le théâtre de leurs travaux apostoliques et lointains, qui, pour prix de leur application à civiliser et à sanctifier les

peuples, ne leur offrent que des fatigues incroyables et quelquefois d'horribles supplices, dont l'idée seule fait frissonner nos philosophes : on n'a garde de les montrer dans ces situations, on les représente toujours comme sortant d'un lieu que le monde regarde avec dédain. Toutes les parties de la maison de prière sont honorables à nos yeux. Oui, oui, nous sortons de la *sacristie;* mais bien d'autres en sont sortis avant nous, les Fénélon, les Bossuet, les François de Sales, les Augustin, les Ambroise, les Chrysostôme ont paru aussi fréquemment dans ce lieu. En remontant plus haut, on y a vu les Pierre, les Paul, tous ces apôtres qui ont conquis le monde; c'est de là qu'ils sont partis pour aller à cette conquête : ce souvenir adoucit un peu l'humiliation qu'on veut nous faire subir. D'autres trouvent plus agréable de nous traiter de *moines;* cette épigramme sans sel et sans pudeur leur plaît infiniment. Nous leur ferons une réponse analogue à la précédente. Nous ne rougissons pas d'un titre qui n'est pas le nôtre, mais qu'ont porté tant de grands hommes. Nous nous mettons devant les yeux un Grégoire de Nazianze, un Basile-le-Grand, un Jérôme, un Bernard, un Suger, un Las-Casas, un Bourdaloue. Nous nous glorifions d'une injure qui nous est commune avec eux. Mais non, le monde leur conserve encore une haute estime; et, tandis que le nom des faibles génies de nos jours, qui les avilissent pour nous insulter, sera complètement oublié dans cinquante ans, celui de ces *moines* que j'ai nommés, et d'un grand nombre d'autres, passera à une postérité reculée, entouré

de la vénération générale et d'un lustre immortel.

Enfin, on nous accuse d'être les ennemis de la philosophie, et presque de la raison ; mais vous savez, Messieurs, que, cette science étant étroitement liée à la Religion, puisque notre *foi*, suivant l'Apôtre, *doit être raisonnable* (1), c'est-à-dire appuyée sur la raison, nous devons incessamment faire notre étude de cet objet si grand et si important. Oui, nous sommes, par devoir, versés dans ces matières ; et nous prouverons, du moins je l'espère, que nous ne sommes pas entièrement étrangers à ces connaissances, quand nous aurons exposé les vrais principes sur la manière de les acquérir et d'en faire usage. J'ai renfermé cette exposition dans le supplément que je joins ici : je l'ai détaché de cette Lettre, parce qu'il n'en est point l'objet immédiat. Je suis informé que beaucoup de jeunes esprits désirent vivement connaître le plan de la philosophie chrétienne. Je me fais une joie de le leur offrir. Que les défenseurs de la nouvelle école l'attaquent; qu'après l'avoir examiné et sondé de tous côtés, ils y cherchent un endroit faible; qu'ils multiplient les difficultés et les objections : nous n'en serons nullement effrayés ; avec le secours de Dieu, nous saurons leur répondre.

Vous connaissez la considération et l'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre très-humble serviteur.

† CLAUDE HIPPOLYTE, *évêque de Chartres.*

(1) Rom. XII. 1.

Plan de la Philosophie Chrétienne.

Considérons un instant un grand spectacle, c'est-à-dire l'ensemble et le cercle immense des vérités si nobles, si utiles, si consolantes, en un mot si variées, que Dieu nous fait connaître par les simples lumières de la raison ; jetons les yeux sur la philosophie chrétienne. J'en indiquerai rapidement le plan, et l'exacte proportion avec les convictions essentielles à l'homme et avec les principes de son vrai bonheur. Vous jugerez s'il y a rien de mieux lié, de plus clair, de plus inébranlable. Cette doctrine, je l'appelle chrétienne, parce que la substance et le fond en ont été religieusement conservés dans l'Eglise du Sauveur depuis son origine. Elle se compose essentiellement des grandes vérités sur Dieu et sur l'homme. Or, malgré toutes les subtilités du moyen-âge, ces vérités se sont toujours maintenues sans atteinte, à l'abri de la foi. Le novateur, assez téméraire pour oser y toucher, aurait été exclu aussitôt de la société sainte, et on ne l'aurait plus écouté.

Il est visible que celui qui veut pénétrer dans la science philosophique, doit chercher avant tout, où est la certitude, ce qui constitue la certitude, ou, si l'on veut, les moyens de s'assurer de sa présence. On bâtirait un édifice en l'air, si l'on ne posait ce fondement. Il ne faut pas aller bien loin pour trouver ces indices frappans qui distinguent les choses dont on ne saurait douter. Ces traits et ces caractères sont gravés profondément au fond de notre nature. Je m'explique ; pour

ne laisser aucun nuage sur une aussi grande question, je veux employer les termes les plus clairs et les exemples les plus sensibles.

Quand on dit en ma présence : *Un cercle n'est pas un triangle ; le soleil se lève à l'orient et finit sa course à l'occident ; Rome ou bien Constantinople existe ;* quand on énonce devant moi ces propositions, je sens dans mon âme une impression profonde et invincible qui exclut tout doute de mon esprit. Je ne dis pas que ma nature me dispose, m'incline à croire. Non, non, elle me donne une impression tout autrement vive et forte ; elle me rend impossible toute hésitation ; elle emporte malgré moi et comme sans moi mon consentement. Voilà sans doute un motif légitime de mon acquiescement ferme et absolu. On a vu, dans les exemples que je viens de citer, la puissance irrésistible de l'évidence, du rapport des sens, et dans mille circonstances du témoignage des hommes. Les autres principes de certitude, au nombre de deux ou trois, se découvrent aisément par une épreuve semblable. Qui oserait demander une base plus ferme pour asseoir ses jugemens ? Quel aveuglement de se méfier de ces appuis ! il nous serait plus aisé de nous dépouiller de notre être, que de ne pas croire sur de tels garans, puisqu'ils règlent les vues et les déterminations des savans et du peuple, et qu'un homme qui les méconnaîtrait serait regardé unanimement comme ayant plutôt besoin des soins d'un médecin que des raisonnemens d'un philosophe.

Non, la certitude ne va pas plus loin ici-bas, et cette lumière nous suffit. Ne pas s'en

contenter, c'est prendre en dégoût le soleil, et prétendre qu'on ne voit rien, parce que d'autres rayons, partis de je ne sais quel monde chimérique, ne viennent point frapper nos yeux.

C'est ce que l'école allemande, qu'on suit beaucoup trop parmi nous, n'a point considéré. Comment ne voit-elle pas que cette séparation du *moi* et du *non moi*, dont on fait tant de bruit, est comblée par la nature, laquelle rend inutile le *pont* imaginaire qu'ils ont inventé, et qui n'est qu'un vain et ridicule travail? Ah! on peut bien appliquer ici ces paroles de l'Ecriture au sujet de certains esprits : *Ils enfantent laborieusement des inventions que le vent emporte* (1) ; et encore : *Ils se sont évanouis dans leurs pensées.* (2)

J'ai donc d'incontestables moyens de m'assurer de la vérité. Mais quel est le premier usage que je dois faire de ces lumières et de ces ressources? Quiconque a un cœur, et sent qu'il ne s'est pas donné l'être à lui-même, peut-il balancer? Entraîné par le sentiment de sa dépendance et de sa gratitude, ne s'élève-t-il pas d'abord vers son Créateur pour se pénétrer de la réalité de son existence, de ses grandeurs, de ses bienfaits, de ses perfections infinies? La connaissance de Dieu, quel trésor, quelle ineffable conquête! On puise aisément cette connaissance dans la considération de la cause première, de l'Être existant par lui-même. Que voit-on, en effet, dans cet abîme de vie et de gloire? On voit l'Être qui se déploie, qui s'étend de toutes parts,

(1) ECCLES. V. 15. (2) ROM. I. 15.

sans rencontrer jamais aucune borne. La plénitude de l'existence est son partage ; il trouve en son fonds, sans mesure et sans fin, tout ce qui agrandit l'être, l'embellit et le perfectionne, c'est-à-dire ses attributs infinis et adorables. L'harmonie de la nature, les merveilles du monde visible, proclament à leur tour ces vérités. Enfin, la foi du genre humain et ses cantiques d'adoration les consacrent et les perpétuent. Dès que je tiens ce premier anneau, je parcours aisément tous les autres; j'avance de *clarté en clarté* (1) ; les vérités en foule se développent à mes yeux, et je n'ai plus à craindre que mon aveuglement volontaire.

Arrivé à ce point de vue immense et majestueux, je m'arrête un instant pour tourner mes regards sur le chemin que j'ai déjà fait. Je savais que ma nature avait été pour moi un guide fidèle et sûr : mais enfin j'admire la richesse des dons départis à l'homme, quand je reconnais que la véracité divine donne une nouvelle autorité à l'évidence et aux autres motifs légitimes de croire ; puisque ces impressions, qu'un Dieu souverainement vrai a mises en moi, ne sauraient être un piége ni un instrument d'erreur.

Dieu nous est connu, il est la source de toutes les vérités ; il n'en est aucune de nécessaire, qui ne vienne pour ainsi dire d'elle-même s'offrir à nous.

Y a-t-il une vie à venir ? Oui, parce qu'il est impossible que, sous un Dieu juste, la vertu, toujours persécutée et nourrie de lar-

(1) 2. Cor. III. 18.

mes, ait à la fin le même sort que le scélérat toujours heureux. — Notre monde moral est un horrible tableau : pour qu'il soit digne de Dieu, il faut que ce grand Être le retouche, le rectifie, l'achève, en un mot, dans une vie future.

Le Christianisme est-il divin ? Oui, parce que, si des prophéties nombreuses accomplies, des miracles avérés, d'autres raisons qui ont converti le monde, et qui ont par conséquent tant de proportion avec mes lumières naturelles, me trompaient, j'aurais le droit d'imputer à Dieu mon erreur ; ce qui ne peut être.

Enfin l'antique religion de notre patrie mérite-t-elle le respect et l'amour d'un si grand peuple ? Il n'est pas permis d'en douter. Car, que nous dit-on ? Que la véritable Église du Sauveur est tombée peu de siècles après sa naissance, et que depuis long-temps la catholicité n'est qu'un christianisme déchu, corrompu et dénaturé. Mais, je le demande, comment concevoir qu'un Dieu ait été un architecte assez malhabile pour bâtir un édifice ruineux qui devait crouler peu de temps après s'être élevé sous sa main adorable ? D'ailleurs mille indices attestent que rien d'essentiel n'a été changé ; et la suite des successeurs de Pierre, qui remonte sans contestation jusqu'à l'origine, ne suffit-elle pas pour nous garantir que tout nous a été transmis par ce canal, et l'autorité de la parole, et la rémission des péchés, et la grâce des sacremens, et en général tous les biens spirituels apportés au monde par l'Homme-Dieu ? On comprend aisément que je ne prétends pas

entrer dans le fond des preuves, et que tout mon dessein est ici de montrer d'une manière très-rapide l'enchaînement des idées qui composent la philosophie des vrais chrétiens et ensuite tout l'ensemble de leur croyance.

Concluons. La raison est un magnifique vestibule, mais où l'on désirerait plus de majesté, d'élévation et d'étendue. Quand je considère l'élan de notre nature vers l'infini, je trouve que l'homme est trop grand pour être retenu dans cette première enceinte. En effet, s'il use bien de ses lumières, il en franchit le seuil, et ce portique où il a d'abord arrêté ses pas, l'introduit dans un sanctuaire révéré, qui est la religion. Dès qu'il y est entré, sa vue s'étend mille fois plus loin ; de ses regards il pénètre le ciel, il y aperçoit son trône. Ce sera le terme de sa course et le prix de ses vertus. Oui, la religion est cette *maison de Dieu*, cette *porte du ciel* (1) qui nous conduit à notre fin, c'est-à-dire au repos après les fatigues, à la joie après la tristesse, à l'immortalité et au vrai bonheur.

Heureux, j'ose le dire, celui qui sait se pénétrer de la doctrine que je viens d'exposer ! Elle a toujours été celle de l'Eglise ; et j'ajoute, en me servant des termes de saint Paul, qu'elle a les promesses de la vie présente et celles de la vie future ; *promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ* (2).

(1) Gen. xxvii. 17. (2) 1. Tim. iv. 8.

DIXIÈME LETTRE.

Chartres, le 20 février 1843.

Je vous prie d'insérer dans votre Journal les considérations suivantes, sur le grand corps à qui le soin de diriger la jeunesse française est dévolu sans partage. Ces considérations se lient naturellement à l'écrit que j'ai publié en dernier lieu, sur les erreurs lamentables de la philosophie du XIXe. siècle.

Qu'est-ce que l'Université ? En voici, ce semble, l'exacte définition. L'Université est un État dans un État, c'est une monarchie, ou plutôt une oligarchie renfermée et comme enchâssée dans une société monarchique. Mais qu'on ne s'y trompe point; ce n'est pas un gouvernement constitutionnel, c'est une espèce de souveraineté dont l'absolutisme n'a dans sa sphère aucune limite. On en jugera aisément, si l'on parcourt avec moi les caractères les plus frappans de la puissance universitaire, de ce despotisme intellectuel, religieux, administratif, financier. Premièrement, despotisme le plus dégagé d'entraves qui fût jamais. L'Université ne connaît ni contrôle, ni révision de ses actes, ni examen de ses doctrines, ni contre-poids, ni obstacle. On ne se mêle de ses affaires que pour lui accorder une forte subvention sur le trésor public, et des taxes innombrables à lever sur les bourses particulières.

Despotisme complètement pourvu de tout ce qui fait l'unité et le nerf de la puissance. Le corps enseignant a son fisc, ses tribunaux, son code spécial que j'ai sous les yeux, et qui remplit un énorme volume ; il tient à ses ordres des centaines d'inspecteurs et de sous-inspecteurs ; il a semé par toute la France, dans les villes et dans les villages, des comités d'instruction qui montent à je ne sais combien de milliers. Enfin, il a une jurisprudence qui lui est propre, jurisprudence rigide, inflexible, qui maintient sous un pouvoir souverain toutes les intelligences de chaque génération qui s'élève. Si une classe de citoyens pour qui la science est de peu d'usage veut se soustraire à son joug, on lui oppose fièrement le *droit commun*. Tout est tranché par cette expression magique. Quel abus de mots plus étrange et même plus risible, si le sujet le permettait ! N'a-t-on pas toujours entendu par ce terme un droit qui est puisé dans la nature, qui a ses racines dans l'antiquité et dans les coutumes des nations ? Mais rendez-vous donc justice à vous-mêmes ! Vous êtes nés d'hier ; vous n'avez ni prédécesseurs ni ancêtres. Non, non, ce titre de puissance dont vous vous parez, n'est qu'un droit artificiel et précaire, un droit inoui chez tous les peuples, un droit contre nature, puisqu'il blesse profondément l'autorité paternelle ; un droit réprouvé par le plus sacré des contrats, par le pacte constitutionnel et fondamental qui a solennellement promis la liberté de l'enseignement. Votre droit commun n'est donc qu'une chimère, et c'est en vain que vous lui appliquez avec faste cette dénomination que

le plus simple bon sens désavoue et repousse.

Despotisme qui a des moyens d'autant plus efficaces, qu'ils sont presque aussi imperceptibles que les intelligences qu'il gouverne. Les autres pouvoirs, quels qu'ils soient, ont des ressorts visibles, palpables, et bien peu de leurs mouvemens échappent à l'attention publique. Il en est tout autrement de l'Université. Son action est infiniment moins saisissable et plus déliée. Elle s'exerce sur les esprits et tient quelque chose de leur nature. Pour donner le branle à tout, il suffit de quelques mots comme ceux-ci dits à l'oreille : Partez, ménagez les croyances, ou plutôt les superstitions publiques ; mais tout à la fois sapez sans bruit les autels de celui que le plus célèbre de nos philosophes appelle *le Dieu de la Scolastique* (1) ; appliquez-vous à décréditer les prêtres de ce *Dieu mort* (2), dont *ce n'est point l'affaire de savoir ce qu'ils font* (3) ; poussez dans le tombeau un *culte vieilli*, le Christianisme expirant (5), comme d'autres chefs fameux de nos écoles se sont exprimés ; hâtez le moment où, suivant leurs prédictions (5), l'éclectisme s'élèvera sur tous ces vieux débris, et verra à ses pieds tous les peuples heureux d'adopter pour leur culte unique ce fruit magnifique de nos lumières et de notre génie.... On conçoit que ces mots d'ordre peuvent être rapidement transmis jusqu'aux extrémités du royaume ;

(1) Frag., Préf. de la deuxième édition, p. 20.
(2) Ibid.
(3) Hist. de la Phil. au XVIIIe siècle, p. 436.
(4) Mélang. phil. de feu M. J., art. *Comment les dogmes finissent.*
(5) Essai sur l'Hist. de la Phil. en France au XIXe siècle, tom. 1., pag. 142 et suiv.

et voilà sans doute ce qui explique pourquoi de mortels poisons sont offerts en même temps et de toutes parts à la jeunesse, à demi-cachés par quelques voiles prudens et par de vaines apparences qui les déguisent.

Despotisme qui ne compense par rien ses cruelles rigueurs. Il fut un temps, et je l'ai vu, où l'on ne connaissait en France ni conseils académiques, ni inspecteurs, ni sous-inspecteurs, ni comités d'instruction, ni rétributions fiscales; et certes, on n'y perdait rien. Les talens naissans respiraient en liberté, ils ne devaient leur culture, leurs progrès, et quelquefois leur vif éclat qu'aux soins éclairés de leurs maîtres immédiats. Toute l'Europe goûtait, admirait, prenait pour modèle la délicatesse et l'élévation des ouvrages d'esprit que notre nation voyait sans cesse éclore dans son sein. Le goût était pur, les bonnes règles suivies, la langue respectée. Or, l'Université, qu'a-t-elle fait de tout cela ? La littérature est tombée de nos jours, comme on l'a dit, *dans la fange du ruisseau;* elle ne sait plus que prêter ses ornemens déchirés et salis à une impiété effrénée, à une dégoûtante corruption. Faut-il donc acheter à si haut prix la plus honteuse décadence, et s'épuiser en dépenses et en sacrifices pour préparer aux générations qui doivent nous suivre, le règne de l'athéisme et l'invasion plus ou moins rapprochée de la barbarie ?

Despotisme qui compromet d'une manière effrayante le salut du royaume. L'on ne peut entrer aujourd'hui dans les carrières libérales qui conduisent aux emplois publics d'où dépendent la vie et la mort des empires, sans être

arrêté, sur le seuil même de ces carrières, par une épreuve qu'il faut subir : c'est celle du baccalauréat. Les conditions et les difficultés de cette épreuve sont telles que l'homme le plus savant de l'Europe y succomberait, si l'on prenait à tâche de l'exclure. Rien n'est donc plus arbitraire en soi que la décision. Mais qui sont les juges ? Ce sont des membres de l'Université, qui ne donnent aucun garant de leur religion, qui peuvent être panthéistes, sceptiques, fourriéristes, saint-simoniens, feuilletonistes plus que licencieux, effrontés romanciers. Eux seuls ouvrent ou ferment, admettent ou repoussent. C'est à eux seuls que sont confiées, de la manière la plus aveugle, les destinées de la France. Qu'on suive cette idée; celui qui ne gémit point, qui n'est point glacé d'épouvante à cette pensée, ne voit rien, ne sent rien, il est comme plongé dans une profonde léthargie.

Enfin despotisme essentiellement irréligieux. Ses amis et ses ennemis le savent. Rien de plus avéré. Si quelqu'un ose le nier, les larmes amères des familles le démentent aussitôt, et la notoriété publique l'accable, lui ferme la bouche. J'ai démontré récemment que la philosophie du chef de l'éclectisme, lequel est, au su de tout le public, l'âme et l'oracle de l'enseignement officiel sur ces matières ; j'ai prouvé, dis-je, que cette philosophie s'attaquait directement à Dieu, renversait le Christianisme, et détruisait toute morale. Or, sans parler de l'explication détaillée de ces doctrines, l'autorité seule et le crédit immense, dont elles jouissent dans les écoles, font des impressions terribles sur les jeu-

nes âmes qui les fréquentent, elles y effacent tout respect pour la divinité et y donnent entrée aux erreurs les plus coupables et les plus monstrueuses. Tout est flétri, tout est ravagé, la raison de ces enfans de la France, bouleversée, et leur foi anéantie. Je le sais, il y a des exceptions parmi les disciples, mais elles sont rares ; et il est incontestable que l'Université, dans son ensemble, est un asile du scepticisme et un foyer très-actif d'irréligion. Qu'y a-t-il donc entre cette institution et les adorateurs du vrai Dieu ? De quel droit enlève-t-on à des pères chrétiens, à des pères qui veulent être fidèles *au Seigneur et à son Christ*, une autorité qu'ils tiennent de la nature ou plutôt de son souverain maître ? L'homme peut-il contester à ses semblables les dons qu'ils ont reçus de leur créateur commun ? Et d'ailleurs qu'ont-ils donc fait, ces parens religieux ou qui sentent le prix de la religion, pour qu'on arrache leurs enfans d'entre leurs bras, afin de les remettre dans ceux d'une lamentable incrédulité ? Quel crime ont-ils commis qui mérite qu'on perce leur âme d'un glaive de douleurs, et qu'on sacrifie sous leurs yeux les objets de leur plus vive tendresse aux idoles de l'impiété et d'un désastreux pyrrhonisme ? Est-ce par les sophismes qu'on a coutume d'employer, qu'on peut justifier cette palpable et désolante usurpation ?

Parlerai-je des effets qu'entraînera le progrès rapide et indéfini de ces idées folles, impies, jetées dans les imaginations et dans les cœurs des jeunes gens ? Dirai-je qu'elles y produiront un affreux délire, et que l'égarement ira bientôt à tel point que, suivant l'ex-

pression d'un orateur célèbre, *on ne trouvera plus de crime assez beau, ni de dépravation assez magnifique?* Les plus grands malheurs menaceront la société, le germe en sera dans son sein. *La France ne connaît point de monstres*, disait François Ier. Ah! elle en connaîtra, et peut-être d'assez noirs, d'assez perdus de conscience et d'honneur, pour trafiquer de la gloire de leur patrie, pour la trahir, la vendre et la précipiter dans l'abîme.

Mais je m'arrête; et je ne laisse plus échapper que ces paroles du fond de mon cœur : O arbitres de nos destinées, sauvez-vous, sauvez-nous, ayez pitié de la France!

† CLAUDE HIPPOLYTE, *évêque de Chartres.*

ONZIÈME LETTRE.

Chartres, le 20 février 1843.

Les chefs de la philosophie du XIXe. siècle n'ayant rien opposé à la démonstration de leurs déplorables erreurs contenue dans un écrit que j'ai publié il y a six semaines, je dois me contenter de répondre à des observations critiques contre cet écrit, insérées dans un recueil périodique très-connu. La méthode suivie par l'auteur de cet article a été de dissimuler et de supprimer mes argumens les plus péremptoires. Il est donc aisé de démontrer le faible de cette prétendue réfutation. C'est ce que je vais faire en peu de mots.

1° J'ai établi dans une *Lettre au clergé de mon diocèse* que le panthéisme dominait dans les écrits du chef de l'éclectisme. Je l'ai prouvé par plusieurs textes formels tirés de ses œuvres, et en particulier par une période où, parmi les attributs qu'il prête à la divinité, il compte celui qu'il exprime dans ces termes, les plus significatifs dont il pouvait user : *Dieu est à la fois Dieu, nature et humanité*. L'écrivain périodique que j'ai en vue avance, mais d'une manière timide et embarrassée, que le sens de cette phrase énumérative n'est pas parfaitement clair. On peut en juger par les mots que je viens de citer. Il ajoute que le philosophe éclectique s'est rétracté. Je l'ai dit aussi, mais j'ai démontré que ces rétractations n'étaient d'aucune valeur. Son défenseur n'oppose rien à mes raisons, qu'il n'indique même pas.

2° Il garde aussi un profond silence sur la conclusion que j'ai tirée de ces paroles qu'on lit dans les *Fragmens*, et qui sont la négation la plus hardie et la plus forte du Christianisme : La raison humaine *est Dieu et homme tout ensemble*, *elle est le verbe fait chair*.

3° Le fameux passage de feu M. Jouffroy, par lequel il déclare que la philosophie du jour est incapable de prouver la spiritualité de l'âme, m'a fourni un argument sans réplique. On a pris le parti d'omettre cet article.

4° Enfin un fameux professeur de l'Université a décidé que le suicide n'était pas un *crime*. L'écrivain périodique que je désigne prétend que la phrase qui suit cette assertion l'explique et la corrige. Rien de plus inexact.

la Mer Pacifique? Oui, tandis que nos beaux esprits s'efforcent, par mille moyens publics ou couverts, de la bannir du milieu de nous, les sauvages, mieux inspirés, l'embrassent par milliers, et l'Océanie, théâtre d'une barbarie à peine croyable, lui soumet ses anthropophages. Il est donc insensé de se flatter que notre foi périra avant l'heure où l'univers lui-même tombera en ruines.

Le chef de l'éclectisme en a dit trop, s'il n'a regardé l'Église que par rapport à la France, et s'il espère que l'Université, au mépris des promesses de la charte, continuera à étouffer impitoyablement parmi nous la liberté d'enseignement. S'il en est ainsi, non-seulement la foi de nos aïeux n'en a point pour trois cents ans de vie dans ce royaume, mais elle expirera infailliblement avant qu'une période bien plus courte ne soit révolue. En veut-on la preuve et une preuve péremptoire? la voici:

M. Jouffroy, dont les Mémoires posthumes ont donné de grandes lumières, y déclare que pour adopter la philosophie du jour, il a été forcé de rompre avec le dogme catholique. Après quelles angoisses et quelle longue et terrible lutte, ce n'est point ici le lieu de le rappeler. Cet auteur a exposé et défendu le principe fondamental de la nouvelle doctrine dans un livre authentiquement *adopté par l'Université.* (1) Il est donc bien clair que l'Université avoue et s'approprie une philosophie anti-catholique, qu'on peut bien modifier, déguiser suivant les temps et les lieux, mais

(1) Ce livre est la traduction de Dugald-Stewart, précédée d'une longue préface. On lit au frontispice ces mots : ADOPTÉ PAR L'UNIVERSITÉ.

qui ne perd jamais son caractère essentiel, qui est d'exclure, et pour ainsi dire, de tuer la doctrine orthodoxe. Qui ne voit, après cela, qu'il est nécessaire que l'une de ces deux choses arrive, ou que la foi périsse dans notre France, ou que le corps dont je parle cesse d'y être le maître absolu de toutes les intelligences ? L'expérience confirme pleinement cette remarque. Je le demande : combien y a-t-il de jeunes gens qui, après avoir fait leur cours d'études dans les écoles universitaires, en sortent avec cette sincérité et cette intégrité de croyance qui constitue la foi du chrétien catholique ? Personne parmi nous ne l'ignore, c'est le *très-petit nombre* qui a cet insigne bonheur. Cela est si vrai que, lorsqu'un jeune étudiant, ses cours terminés, rentre dans ses foyers, si l'on découvre en lui une religion vraie, qui se manifeste par des actes publics et privés de croyance et de culte, chacun s'en étonne, les gens de bien l'entourent et le félicitent, comme on a coutume de faire celui qui s'est sauvé d'un navire abîmé dans les flots avec perte de tout l'équipage. Il serait donc aisé de déterminer par un calcul mathématique à quelle époque rapprochée la religion de nos pères ne subsistera plus que dans un très-petit nombre de familles, c'est-à-dire, sera perdue pour notre patrie.

A quoi se réduit donc en ce moment la question qui concerne la liberté d'enseignement ? Il est facile de le dire ; je vais l'expliquer par un seul mot. Il s'agit pour la France de choisir entre la religion catholique et l'Université. C'est le vrai point de vue pour s'éclairer sur cette grande affaire et pour lui donner le dé-

moment qui convient. De quel côté la France doit-elle incliner? Je ne puis le cacher, je rougis de discuter ce doute, et je me sens une vive répugnance à mettre en parallèle une religion divine et un établissement qui n'est pas seulement l'ouvrage de l'homme, mais qui, loin d'avoir été formé dans une vue d'utilité générale et sur des réclamations élevées contre l'état antérieur des choses, n'a eu d'autre principe que l'intérêt particulier et l'ambition sans mesure de Napoléon. Faisons cependant cette comparaison, puisqu'un si grand intérêt l'exige.

Je ne dirai que peu de chose du corps universitaire. On peut voir mes précédentes lettres; et d'ailleurs, je l'avoue, il m'en coûte d'écrire sur un sujet irritant, que l'impression profonde d'une question de vie ou de mort pour la religion de la France, et, je crois, pour la France elle-même, a pu seule me décider à traiter.

Et d'abord, qu'est-ce que la philosophie de l'Université? (presque tout tient à cela, puisque l'orgueilleux rationalisme passe souvent des maîtres aux élèves plus âgés, et de ceux-ci à leurs compagnons moins éloignés de l'enfance, lesquels se font gloire d'imiter les sentimens et l'audace de leurs aînés.) Qu'est-ce donc que cette philosophie? D'où vient-elle? en quoi consiste-t-elle? quelle est son utilité et sa valeur? Je ne crains pas de le dire: empruntée à la ténébreuse Allemagne, (1) où est placé son berceau, elle n'est bonne

(1) Ceci se rapporte uniquement à quelques écoles d'outre-Rhin; car je suis loin d'oublier en quels termes honorables on doit s'exprimer sur l'une des plus grandes et des plus illustres nations de l'univers.

qu'à fausser le jugement, à torturer de jeunes intelligences, à ôter tout appui et tout fondement aux vertus. M. Jouffroy l'a dit, et son aveu est ici d'un poids immense : elle n'est pas même capable de prouver l'existence de nos âmes. De plus, sa méthode fondamentale mettant la raison hors de la raison, et la transportant sur une autre faculté qui ne fut jamais le siége de l'entendement humain, elle ne conduit qu'à la confusion de toutes les idées, à un scepticisme universel. Dans cet océan de doute, où trouver une base à la morale, un motif aux devoirs ? Enfin, par cela même que, depuis plus de trente ans, l'Université, avec son monopole de fer, s'est chargée exclusivement de former les jeunes gens aux belles-lettres, n'est-elle pas évidemment responsable, du moins en grande partie, de la direction lamentable qu'ont prise à cet égard les générations nouvelles ? Oui, la honte de ces écarts remonte à leur source, et notre littérature tombée si bas, de l'aveu de tous les gens éclairés, accuse notre corps enseignant à la face de toute la France qu'elle avilit, et des peuples étrangers dont, sous ce rapport, elle attire sur nous la compassion ou la risée.

Passons à présent à ce qui regarde la religion catholique. Le tableau que j'en ferai n'aura pareillement qu'un cadre fort resserré. Elle est assez grande pour n'avoir pas besoin de longues apologies. Quels sont les effets de son action ? quel est son caractère ? Ah ! elle est et a toujours été l'alliée de la raison, l'alliée de la vertu, l'alliée de la gloire.

Si l'on en croit nos philosophes, nous,

chrétiens, sommes des enthousiastes, (1) des illuminés, ce n'est pas assez, des ennemis de la raison. Accusation pitoyable qui prend sa source dans une ignorance profonde du plan de notre religion et des fondemens de notre foi. Non, nous ne croirions pas aux mystères, si la lumière naturelle ne nous conduisait à les respecter et à y souscrire. Est-il bien vrai? s'écrie-t-on, ne déguisez-vous rien? Mais dès lors presque tous les écrits des éclectiques et des incrédules en général manqueraient donc de base, et ils ne seraient plus pour le public qu'un piége ou une sanglante moquerie?..... Ecoutez, et vous jugerez. Un impie, qui a d'ailleurs des connaissances aussi sûres qu'étendues sur les mathématiques ou sur les sciences naturelles, s'indigne avec raison contre les ignorans présomptueux qui refusent de croire à ce qu'il avance, parce qu'ils ne le comprennent pas. Voilà donc l'incrédule qui, du moins dans les choses de son ressort, reconnaît le faible et l'aveuglement de l'incrédulité, qui s'en irrite ou s'en moque. Mais quoi! Des raisons, lesquelles, bien qu'on dédaigne aujourd'hui de s'en instruire, sont tellement fortes que, sur aucun sujet, on ne peut en produire de plus concluantes, ces raisons dont le monde entier s'est contenté, nous montrent en Jésus-Christ un Être divin. Cela posé, n'est-ce point un fol orgueil, un manque absolu de discernement et de droiture, de ne pas croire à la parole d'un Dieu, parce que la hauteur des choses qu'elle nous révèle est disproportionnée à la faiblesse de nos vues? Poursuivons. Le Dieu

(1) Hist. de la Phil. au XVIII[e] siècle, page 436.

sauveur a laissé après lui une société où devaient se livrer des combats intellectuels mille fois plus opiniâtres et plus malaisés à terminer que ceux qu'on soutient le fer en main et sur les champs de bataille. Il fallait donc une autorité qui fût assez forte et assez révérée pour prévenir ces dissensions, ou pour y mettre fin par le poids de ses jugemens irréfragables. Nous, catholiques, reconnaissons cette autorité, et nous y soumettons avec joie, parce qu'elle nous délivre des suites fatales de l'erreur et des anxiétés même du doute. Qu'y a-t-il donc là qui ne soit conforme à la lumière naturelle? N'est-ce point là le fruit d'une sage disposition de l'esprit, une vue saine, juste, fondée sur les principes les plus solides et les plus lumineux? Nous, enfans de l'Eglise, avons donc sujet de chanter avec effusion les louanges de la grâce qui nous rassemble sous l'étendard de la foi sans nous faire déserter celui de la raison. Quant à vous, ô vains philosophes, la raison et la foi vous échappent; et ces deux lumières, parties l'une et l'autre du sein de Dieu, vont s'éteindre dans le tumulte de vos pensées orgueilleuses et dans les ténèbres de vos sophismes.

Ce n'est pas tout : l'Eglise de Jésus-Christ est le domicile des vertus ; on y puise, avec l'esprit de sacrifice, le ferme dessein de combattre toutes les passions injustes et la force de les vaincre. Je ne m'arrête qu'aux victoires étonnantes qu'elle ménage à la faiblesse même, et je me borne à un seul mot d'un orateur célèbre de ces derniers temps : Non, disait-il, tous les philosophes du monde, avec leurs leçons fastueuses et philanthropiques, ne

pourraient former une seule Fille de la Charité. Que dirai-je encore ? Notre religion n'est pas seulement entourée de lumières et armée des vertus qu'elle fait naître ; mais, pour user de ce terme, elle a fait aussi un pacte avec la gloire. Pendant quatorze siècles, elle a été mêlée et comme incorporée à la grande société dont nous faisons partie. Elle y était l'âme de tous les conseils, elle y enflammait les dévouemens et les courages, elle donnait le mouvement à tout. Or, qu'a-t-on vu sur la terre de plus grand, de plus brillant, de plus élevé aux yeux des peuples que notre nation ? Il y a douze cents ans, un saint et illustre pape écrivait au chef de notre monarchie : *Votre royaume est autant au-dessus des autres Etats que la condition des rois l'emporte sur les fortunes particulières.* (1) Pendant la suite des âges, notre patrie conserva ce caractère de grandeur. Plus d'une fois l'Occident trembla devant sa puissance et au bruit de ses armes, et, depuis que saint Louis avait fait admirer dans l'Orient ses qualités accomplies et son héroïque valeur, il n'y avait point de nom qui réveillât chez ses habitans un sentiment plus vif de respect et d'amour que le nom français. Son lustre semblait ne pouvoir s'effacer, et, encore dans le dernier siècle, on entendait dire au fameux Frédéric, roi de Prusse, que le plus beau rêve qu'un homme pût faire, c'était de se voir, parmi les illusions d'un songe, assis sur le trône de France, tant il jugeait glorieux de commander à un peuple qui s'était constamment signalé par des sentimens si nobles, si généreux, et par tant de faits éclatans ! La re-

(1) S. Greg. Epist., lib. VI, epist. 6, ad Childebertum.

ligion catholique avait eu une part principale à ces grandes choses. Son fond, son esprit, est toujours le même. Après cela, que la France décide si elle doit la sacrifier à l'Université.

Ici une considération plus pénétrante, plus haute, s'il est possible, vient frapper mon esprit : je ne puis la supprimer. Je prie qu'on veuille me suivre encore quelques instans.

Dans les siècles passés, quand l'hérésie s'emparait d'une province, d'un royaume, dès ce moment on nourrissait les enfans dans le mépris, dans la haine de la vraie Eglise. Mais ceux qui dirigeaient leur éducation les instruisaient du moins à croire et à révérer les autres dogmes de l'Evangile. Ils leurs donnaient pour règle sa divine morale ; surtout ils les pénétraient d'un respect sans bornes pour l'Etre infini et adorable. Les choses sont loin de se passer ainsi dans notre corps enseignant. Ses philosophes les plus célèbres et les plus accrédités s'attaquent à Dieu même : à l'exemple des panthéistes allemands, ils l'identifient avec la matière, ils lui refusent le pouvoir de tirer des êtres du néant ; en un mot, ils le dépouillent de ses perfections et dénaturent indignement son essence. Ces théories circulent dans toute l'Université avec le lustre et l'autorité attachés au nom de leurs auteurs, et forment en général l'opinion des maîtres et des disciples. Elles y sont la croyance commune, ou plutôt elles détruisent toute croyance. Le plus souvent, les jeunes gens y passent sans intervalle de la foi catholique à l'absence complète de toute foi et de toute religion. Si l'on interroge la pluralité d'entre

eux sur l'Auteur souverain de toutes choses, ou ils sourient, ou ils remuent la tête avec un air de dédain, ou ils déclarent que Dieu n'est pour eux qu'un être problématique, ou même ils en parlent sur le ton de l'outrage et du blasphème. C'est ici un fait qu'on ne peut contester.

Autrefois un archange fit retentir au haut du ciel cette parole : *Qui est semblable à Dieu* ? Qui ose se comparer à lui, attaquer sa majesté et sa gloire ? On sait quel fut l'effet prodigieux de cet élan d'indignation, et quelle terreur il porta chez les esprits rebelles, consternés et dispersés à l'instant même. Ah ! il me semble que ce cri se renouvelle ; je crois entendre cette même voix éclater sur la tête des philosophes audacieux dont j'ai parlé et de la jeunesse qu'ils égarent. *Qui est semblable à Dieu ?* s'écrie-t-elle de nouveau ; qui inspira à des téméraires la folle pensée de fouler aux pieds sa grandeur et ses titres ? Comment se fait-il donc que cette parole, ou plutôt ce tonnerre que la foi ou même la raison porte jusqu'à notre oreille, ne fasse dans le temps présent aucune impression ? Oui, comment se fait-il que la France épouvantée ne se hâte pas de tarir la source d'un scandale fait pour provoquer les larmes les plus amères et une prompte, une éclatante résipiscence ?

Il y a cinquante ans, l'univers frémit à la vue d'un attentat sacrilége dont on n'avait point vu d'exemple. On comprend assez quelle abomination j'ai en vue. A Dieu ne plaise que j'affaiblisse l'horreur qu'elle mérite. Mais, outre que c'était là un temps de confusion inouie et de délire, et que ce flot exécrable

d'impiété élancé jusqu'au Ciel se replia aussitôt sur lui-même et disparut ; en mettant à part cette circonstance, les hommes de 93 tuaient, mais ils n'enseignaient pas ; c'étaient des bourreaux et non des pédagogues ; ils ne faisaient point pénétrer dans toutes les familles les affreux sentimens qu'ils professaient et qui les emportaient eux-mêmes. De nos jours, au contraire, le temps des accès de démence est passé, on agit de sang-froid ; et cependant le poison de l'athéisme ou d'une irréligion qui n'est au fond que ce dogme plus ou moins déguisé, ce noir poison, parti d'une source publique, se distribue, coule goutte à goutte et par une infinité de canaux jusqu'au cœur du dernier enfant de ce royaume ; les paroles manquent pour décrire une situation dont la vue accable l'âme, la bouleverse et la confond.

Je le sais ; on n'a qu'une idée vague de ce qui se passe dans l'ombre des écoles ; on ne connait pas les livres abstraits d'où s'échappe ce souffle d'impiété et de mort dont elles sont frappées. On se laisse distraire par d'autres intérêts d'une nature mille fois moins élevée, moins importante. Je le sais, et je tiens compte de ce défaut de notions exactes et de ces diversions : mais je n'en avance pas moins que, dans le cas même où l'éducation publique serait simplement suspecte sur le point dont il s'agit, où, dans l'absence absolue d'une certitude qui nous est acquise, on n'aurait que des raisons graves de croire qu'on arrache le respect, le sentiment même de la divinité du cœur de notre jeunesse, l'indifférence, une sorte de connivence à cet égard serait le plus

grand crime qu'un corps de nation puisse commettre.

La France a peur, dit-on : étranger à la politique, je l'ignore ; instruit par l'histoire, je ne le crois pas. Ce serait la première fois depuis quinze siècles que la pusillanimité aurait rétréci et glacé les âmes dans ce royaume. Mais, s'il en était ainsi, je dirais : C'est la punition qui commence, ou plutôt c'est un grand et terrible châtiment infligé à une nation généreuse. Ah! qu'elle ne livre point Dieu à ceux qui attaquent sa majesté et la dégradent ; qu'elle le rende respectable à ses enfans ; qu'elle mérite sa protection ; dès lors, redevenue forte et magnanime, elle pourra imiter la sainte fierté de Néhémie et dire avec lui : *Quiconque me ressemble peut-il donc être accessible à la peur* (1) ? En même temps elle déploiera les ressources que la prédilection du Ciel a remise dans ses mains, et l'on verra de nouveaux miracles.

Que les auteurs de la charte ou leurs successeurs accomplissent donc une promesse qui a été déposée dans un acte si inviolable et si solennel. Combien il est à souhaiter qu'ils se hâtent ! car bientôt le mal sera si profond que cette grande et mortelle plaie de la France n'offrira plus de ressources. Non, aucun parti, quel qu'il soit, ne peut gagner à l'inexécution étonnante et si prolongée de l'engagement dont je parle, parce qu'aucun parti ne peut gagner au maintien de ce qui doit amener une horrible confusion de principes, des déchiremens, des catastrophes, des extermi-

(1) 2. Esdr. VI. 11.

nations mutuelles. D'ailleurs (car je veux écarter jusqu'au moindre nuage) que réclame-t-on ? Une faveur ? nullement. C'est la soustraction manifeste d'un droit sacré, à laquelle on demande qu'il soit mis un terme. Regardez la Belgique. Voit-on qu'il résulte pour elle le moindre inconvénient de sa fidélité à exécuter la charte qu'elle s'est donnée et qui laisse libre l'enseignement public ?

Souffrez donc que les pères de familles redeviennent enfin les maîtres de confier leurs enfans à de telles mains ; qu'on leur apprenne avant tout à croire en Dieu et à professer une religion détestée des sophistes et des hommes corrompus, mais toujours crue et révérée par les gens de bien et par les grands hommes. C'est le désir le plus vif et le plus cher de tant de millions de chrétiens qui couvrent le sol de notre patrie. C'est aussi, qui pourrait en douter ? le vœu le plus ardent des évêques français : leurs gémissemens à ce sujet sont inexprimables. Mais, le cœur serré, ils ne s'adressent qu'à Dieu ; et, plus dignes que moi de fléchir sa clémence qu'ils invoquent seule, puisqu'on ne montre ici-bas qu'insensibilité pour un si grand intérêt, ils laissent le dernier d'entre eux exhaler une douleur qui leur est commune et faire entendre au dehors des cris et des plaintes qui peuvent n'être pas inutiles.

† CLAUDE HIPPOLYTE, *évêque de Chartres.*

TREIZIÈME LETTRE.

Chartres, le 15 avril 1843.

Il m'est impossible de ne pas répondre à une remarque qu'on a faite, avec beaucoup d'amertume, sur la vivacité peu mesurée, a-t-on dit, que j'ai mise dans mes observations sur le corps enseignant. On m'a reproché de n'avoir pas assez réfléchi que l'Université est une institution reconnue par l'État, et que ce caractère d'établissement public et protégé par la loi impose une circonspection et des ménagemens particuliers. Enfin, on a été jusqu'à dire qu'attaquer l'Université, c'était attaquer l'État lui-même. Une accusation si grave, partie d'un organe de ce même corps, aurait de quoi m'effrayer, si elle n'était pleine d'illusions et d'équivoques qu'il est aisé de faire évanouir.

L'Université, il est vrai, s'applique avec un soin infini à persuader au public qu'elle est unie à l'État par des nœuds dont l'intimité est toute spéciale, toute privilégiée. A l'en croire, elle se confond presque avec l'État; son enseignement, sa philosophie, sont l'*enseignement*, la *philosophie de l'État*. Ses leçons, ses doctrines tirent de là une sorte de consécration qui ne permet pas d'y toucher. En un mot, elle prétend commander à son égard presque le même respect qu'inspire la pour-

pre sacrée et la majesté inviolable du Souverain.

Qui ne voit d'un seul coup d'œil le faible de cette prétention ? Non, cette confusion ambitieuse que l'Université se plaît à établir entre elle et l'État, n'est qu'une chimère. A la vérité, le pouvoir public autorise à enseigner ; mais il n'enseigne pas par lui-même, comme il n'administre point ses provinces par lui-même, et ne lève point les impôts de ses propres mains. Le plus grand roi et les meilleurs ministres seraient presque toujours de fort mauvais professeurs de collège ; et rien de plus sensé que le mot d'un artiste célèbre, lequel, contredit avec peu de connaissance et de mesure sur des choses de son art par un puissant prince, lui répondit : *A Dieu ne plaise, seigneur, que vous sachiez ces choses-là mieux que moi !* On doit un profond respect au Souverain : mais on peut relever les erreurs de ses agens, qui certes ne sont pas les siennes ; et il est incroyable que, dans un État constitutionnel surtout, on croie pouvoir disputer aux citoyens cette faculté qui est le grand ressort et le caractère essentiel de cette sorte de gouvernement.

De plus, l'Université se flatte-t-elle de faire oublier au monde entier ces paroles solennelles : *La liberté d'enseignement sera accordée dans le plus bref délai possible ?* Ne voit-elle pas qu'en faisant valoir les raisons qui doivent engager à supprimer enfin son monopole, on ne fait que se rendre l'interprète des auteurs de la Charte, et développer les motifs qu'ils avaient eux-mêmes dans l'esprit ? Ne voit-elle pas que, d'après l'estimation commune

des hommes, et suivant toutes les règles du langage, une révolution de treize années doit avoir usé son existence provisoire et précaire? *Dans le plus bref délai possible!* Quel avertissement pour elle! Et comment ne comprend-elle pas que sa conduite à l'égard des justes plaintes dont elle est l'objet, doit être plutôt mesurée sur la fragilité de ce titre que sur l'idée fastueuse et fantastique d'une domination inaliénable et sans terme?

Mais quoi! s'écrie-t-on; vous ne croiriez pas pouvoir vous permettre de traiter ainsi l'institution la plus humble, le dernier corps de la société. Vous montreriez à son égard plus de modération et de réserve.... Étrange réflexion! Contre quelle classe, contre quel corps aurions-nous donc sujet de former des plaintes? De quel autre côté nous viennent des sujets d'affliction ou d'alarme? Ne serions-nous pas des insensés ou des ingrats de nous élever contre ceux qui respectent comme nous la foi dont nous sommes les gardiens? Oui, tout nous laisse en paix autour de nous, ou favorise nos fonctions. La magistrature française protége les droits légitimes de l'Église; les administrations supérieures traitent avec les premiers pasteurs d'une manière pleine d'équité et de bienveillance; les administrations d'un ordre moins élevé facilitent aussi notre ministère, et, s'il s'élève de loin en loin quelque malentendu, il n'en résulte que des discussions locales et passagères, qui ne font ni à la foi ni au culte aucune blessure sérieuse. Que dirai-je enfin de nos guerriers? Ah! ils prouvent en toute occasion que la valeur et l'héroïsme rapprochent de Dieu; ils

se font un devoir et une joie de rendre ses fêtes plus imposantes et plus pompeuses, en y étalant tout l'éclat de l'appareil militaire, en abaissant leurs armes invincibles devant la majesté du Dieu qui les bénit ; et à l'exemple de Turenne, qu'on voyait *les genoux dans la boue et la pluie sur la tête* adorer, après la victoire, le véritable auteur de son triomphe, nos soldats comprennent quel est celui qui enflamme et soutient leur courage, et ne demandent qu'à l'honorer. L'Université seule, je l'ai démontré, creuse un abîme sous l'édifice du Catholicisme. Le Christianisme lui-même, au moins pour ce qui touche nos contrées, et en y comprenant les diverses communions qui le partagent, est violemment attaqué par des enseignemens funestes ; il chancelle, il a tout à redouter, il est menacé d'une complète ruine. Faut-il s'étonner, après cela, si nous dirigeons de ce côté tous les traits de notre zèle, si nous tournons vers ce point unique l'ardeur du dévouement que l'intérêt de la foi, confiée à notre fidélité, nourrit dans nos âmes ? Faut-il en être surpris ? Et à la vue du malheur immense que je viens d'indiquer, qui se croit en droit de blâmer la vivacité de nos efforts qui le repoussent, et le feu de nos paroles qui le conjurent ?

Je vais donc, sans m'arrêter à ces vaines récriminations, poursuivre la tâche que je me suis imposée comme évêque, comme chrétien, comme citoyen français ; et, après avoir montré les vices énormes de l'enseignement philosophique de l'Université, je vais prouver que son enseignement secondaire n'est ni moins vicieux ni moins funeste.

7.

On peut dire, en modifiant un peu le mot d'un de nos rois, qu'en supposant même qu'il fût permis aux autres hommes de négliger la Divinité, la religion devrait se réfugier dans le cœur et sur les lèvres des instituteurs de la jeunesse. Qui peut ignorer en effet que l'âme des maîtres se réfléchit le plus souvent et reste comme empreinte dans l'âme neuve et confiante de leurs disciples ? Une génération formée par des hommes que les circonstances rendent peu propres à lui transmettre les divines croyances, que peut-elle donc devenir ? Sans Dieu et sans foi, quel spectacle offrira-t-elle au monde ? Appliquons cette remarque au très-grand nombre des établissemens universitaires.

Il existe à Paris une école normale d'où sortent presque tous les professeurs qui vont enseigner sur les divers points du royaume. Cette école est encore pleine des enseignemens de ces philosophes éclectiques (1) dont les livres, comme je l'ai démontré, respirent le panthéisme, le scepticisme et l'anti-

(1) Quoique, pour nous conformer à l'usage, nous nous servions de termes d'*éclectisme*, d'*éclectique*, quand nous parlons de la philosophie du jour, nous sommes assurément fort éloignés de penser qu'elle remplisse la signification de ces mots. Loin d'être un *choix* des meilleures choses répandues dans les écrits philosophiques, dont on aurait fait un tout régulier, elle n'est qu'un assemblage, en général fort incohérent, de déplorables paradoxes qui lui appartiennent en propre, ou qui sont venus d'ailleurs, et le plus souvent de l'Allemagne. Les auteurs les plus orthodoxes ne se sont jamais fait un scrupule d'appeler gnostiques (*intelligens* ou *penseurs*), ces rêveurs si décriés du premier siècle. On désigna par le nom de cathares (*purs*) une secte de manichéens. On pourrait citer mille exemples semblables.

christianisme. La fortune, dont ils n'ont point dédaigné les éclatantes faveurs, les a retirés de cette modeste retraite : mais on ne peut s'empêcher de croire que le souvenir de leurs leçons et de leurs talens y exerce encore une *grande influence;* et sans doute leurs systèmes toujours vivans y sont comme ces images et ces monumens de famille qu'on aime à honorer en conservant les sentimens et les maximes dont ils sont le type et le symbole.

Les écrits de ces philosophes sont sans cesse dans les mains des maîtres et des élèves que renferme l'Université. Des historiens non moins fameux, qui lui appartiennent, qui sont ses annalistes attitrés, qui remplissent ou ont rempli ses chaires les plus renommées, y sont aussi fort exaltés et crus sur parole par la jeunesse. Or, que trouve-t-on au fond de tous les livres de ces écrivains ? quel est leur but ? qu'y énoncent-ils, tantôt avec finesse et précaution, tantôt ouvertement et sans crainte ? Ah ! ils apprennent aux jeunes Français que Jésus-Christ n'est qu'un législateur humain et un mythe (1) ; que sa religion est semblable à celle de Sérapis et de Mithra (2) ; que le Christianisme est mourant, qu'il doit être prochainement enseveli (3), tant on s'abusait en lui assignant une source immortelle ; que la primatie du Pape ne date que du IVe ou du Ve siècle (4) ; que l'institu-

(1) *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au XIXe siècle*, tome II, page 223.

(2) *Introduction à l'Histoire universelle*, par M. M., p. 32, 54.

(3) *Histoire de France*, par le même, tome II, page 597, et 698.

(4) *Ibid.* tom. 1, page 112.

tion divine des sacremens est une pure invention des hommes (1); enfin que les défenseurs du vieux dogme, que les prêtres sont des corrupteurs de la vérité, des trafiquans de mensonges, des ignorans et des fanatiques (2). Voilà le fond de ces écrits : tout y tend à l'avilissement et à la ruine de la foi. Or, telle est l'autorité et l'immense faveur dont ils jouissent dans le corps qui nous occupe ici, qu'il est impossible que les idées dominantes et la substance de ces ouvrages ne pénètrent point de toute part dans l'enseignement historique de l'Université. Aussi, à parler en général, en est-il tout empreint et l'offre-t-il aux yeux les moins clairvoyans. Ces narrations brillantes où l'esprit et l'enthousiasme se mêlent à l'impiété et au roman, séduisent, enivrent des professeurs spirituels eux-mêmes et sans aucun principe arrêté. Ils sont libres d'ajouter à des *Précis d'Histoire* classiques, qui ne sont guère que pour la montre, leurs commentaires, leurs réflexions personnelles, leurs traits irréligieux et satiriques. Les uns, jeunes et fougueux, pousssent cette liberté jusqu'à l'excès, presque jusqu'au délire; par la folle audace de leurs paradoxes désastreux, ils excitent l'indignation de tous les gens de bien, ils soulèvent des villes entières. Le plus grand nombre d'entre eux montrent plus de circonspection ; mais un mot, une raillerie,

(1) *Histoire de France*, tome I, page 388, et tome II, page 145.

(2) *Mélanges philosophiques*, par J., p. 5, 26. Nous n'avons cité que fort peu de passages : il nous serait aisé d'en transcrire ici un grand nombre qui reproduisent les mêmes erreurs ou qui en renferment d'autres qui ne sont ni moins graves, ni moins pernicieuses.

un sourire dévoile leur pensée et la fait pénétrer dans de jeunes cœurs, où elle fait souvent une éternelle blessure. Qu'arrive-t-il de là ? C'est que les enfans reçoivent des impressions d'autant plus funestes et plus profondes qu'ils sont moins défendus par la faiblesse de leur âge. Ils rapprochent l'histoire de Jésus-Christ des fables puériles dont, la veille presque, on les avait bercés. Ils mettent au même rang ces divers récits, ils y attachent la même autorité et la même valeur. Les ministres de Dieu peuvent seuls soutenir leur religion, l'éclairer, l'affermir ; mais le prêtre ne leur apparaît plus que sous les traits de ces êtres odieux et fantastiques dont naguère on leur faisait peur. Tout dans la foi finit par soulever leur aversion. Cette haine mûrit et s'enracine ; elle devient plus tard une disposition arrêtée, presque invariable. Souvent elle se tourne en passion ardente et en fanatisme ; et c'est ainsi qu'on prépare l'apostasie des peuples, l'athéisme des générations, l'ignominie et l'effroyable chute des sociétés.

Où en est réduite l'enfance, si faible contre ces penchans honteux et déréglés, quand elle a perdu ainsi tout frein, toute crainte de Dieu et de sa loi ? On peut aller l'apprendre dans un très-grand nombre de maisons universitaires. Les choses lamentables qu'on raconte à ce sujet sont trop répandues et présentent un caractère trop marqué d'authenticité, pour laisser des doutes. Du reste, les incrédules peuvent prendre à cet égard des informations qui ne se feront pas longtemps attendre.

Il est vrai, dira-t-on, rien ne peut compenser la perte de la foi et des mœurs. Mais il est au

moins permis de remarquer que la France doit à l'Université un véritable accroissement de lumières, un enseignement plus fructueux, des études plus fortes. Voilà ce que l'on dit et que l'on fait répéter de toute part. Mais, je l'avance sans hésiter, il n'y eut jamais un préjugé plus vain ni plus aisé à détruire.

En effet, en quoi consiste cet enseignement secondaire dont on fait tant de bruit? Outre les cours d'histoire, dont j'ai parlé, on enseigne dans les colléges le grec, le latin, les élémens des mathématiques; et l'on joint à ces branches de connaissances l'étude d'une langue vivante. Apprécions tout cet appareil d'instruction à sa juste valeur. Premièrement, il paraît qu'on donne au grec un peu plus de temps et de soin qu'on ne l'avait fait jusqu'à nos jours; mais, outre que cette extension n'exige qu'un bien faible surcroît d'efforts et de savoir, on considérait sans doute autrefois qu'on ne pouvait prendre dans les colléges que des notions très-imparfaites de la langue grecque, laquelle demande à être étudiée seule pendant plusieurs années pour être possédée à fond ou même avec une utilité réelle et notable. On pensait donc qu'il suffisait d'ouvrir la route et de donner la clef de ce bel idiome à quelques esprits que leur aptitude spéciale et d'autres circonstances mettaient en état de porter cette connaissance à sa perfection. Cette vue n'était point dénuée de motifs au moins très-apparens. On ne voit pas en effet aujourd'hui que les grands et profonds hellénistes soient plus nombreux en France que dans les siècles précédens. Le nombre en est même plus restreint.

Il est incontestablement à souhaiter que le latin soit cultivé avec beaucoup d'application par la jeunesse qui se voue aux études, et qu'il lui devienne familier. Cette langue, bien plus accessible pour nous que celle d'Athènes, a été la nourrice de tous les grands esprits que la gloire des lettres a élevés si haut dans ce royaume. Quand on demandait à Pascal (1),

(1) Le nom de Pascal, que nous citons ici, nous engage à dire un mot sur le livre que le chef de la nouvelle école philosohique a publié en dernier lieu concernant les *Pensées* de ce grand écrivain. Le dessein, la prétention qui a dicté ce livre nouveau, est tout-à-fait extraordinaire. L'auteur croit pouvoir conclure de quelques *notes* informes et souvent indéchiffrables que Pascal avait laissées, que cet homme célèbre était pyrrhonien; que, suivant lui, il fallait, pour ainsi dire, fermer les yeux, se rendre stupide, en un mot *s'abêtir*, pour devenir chrétien. Il aurait pu ajouter que Pascal ne croyait pas à la divinité, puisque dans un grand tableau où quelques-unes des *notes* sont transcrites lisiblement, et que notre philosophe a pris soin d'étaler au milieu de son volume, l'auteur des *Pensées* prononce, en termes assez formels, qu'on ne saurait prouver que Dieu existe. Je ne crains pas de dire qu'on ne pouvait choisir une thèse plus malencontreuse ni former des conjectures plus chimériques. N'est-il pas évident que ces *notes*, jetées à la hâte sur le papier par Pascal, renfermaient des idées et en quelque sorte des énigmes dont lui seul avait la clef; qu'elles contenaient, avec des assertions conformes à ses sentimens, des objections qu'il se proposait de combattre; en un mot qu'elles n'étaient qu'une ébauche, un mélange de diverses choses dont tout autre que lui ne pouvait pénétrer le sens ni tirer la moindre conséquence? Est-il donc rare qu'un homme qui prépare un écrit un peu important, en exprime, pour son usage particulier, les traits principaux par quelques mots ou par quelques signes intelligibles pour lui seul; et ne sait-on pas, n'avons-nous pas peut-être nous-mêmes éprouvé que, dans ce cas, on emploie les termes les plus négligés, quelquefois des expressions triviales, outrées, grotesques même, parce qu'il y a un mécanisme secret et

qui a purgé parmi nous le style de la rouille des âges moins polis, où il avait appris à écrire si bien en français, il répondait que c'était dans Cicéron. Or, il est avéré qu'en général l'étude du latin est fort déchue dans l'Université.

Rien de plus facile que de montrer aux jeunes gens l'arithmétique et quelques principes de géométrie, et il l'est encore bien plus de louer un maître d'anglais ou d'espagnol, chargé de donner à jour fixe ses leçons dans un collége.

Voilà donc de quoi se compose l'enseignement secondaire dans nos écoles. Or, cet enseignement, dans ce qu'il a de vraiment utile, a été donné depuis plusieurs siècles ; il peut, sans le secours de l'Université, être donné encore ; on peut le distribuer à la jeunesse comme elle, aussi bien qu'elle, et j'ajoute sans crainte, mieux qu'elle, à cause de l'en-

comme un caprice de mémoire qui fait qu'en attachant une idée ou une nuance d'idée à un mot singulier et bizarre, nous sommes plus sûrs de la retrouver ? Mais laissons là ce livre étrange, et, quoiqu'il puisse faire quelque illusion à des esprits légers ou très-faibles, je ne veux pas cependant m'y arrêter plus qu'il ne convient. On y cherche à déprécier les *Pensées* de Pascal, parce qu'Arnaud, Nicole, le duc de Roannez, qui possédaient à fond le secret des sentimens de leur ami, y firent des corrections ou des changemens indispensables, ces fragmens ne pouvant paraître tels qu'ils étaient. Mais on essaie en vain de rabaisser un ouvrage si utile et si glorieux à la religion. Quelles que soient les mains qui l'ont retouché pour le mettre en état de voir le jour, il n'en est pas moins vrai que ce recueil est un monument très-précieux élevé à la foi par le génie, et que nulle part les preuves de la vérité du Christianisme ne sont présentées avec plus de force, d'originalité, de relief et d'évidence que dans cet admirable abrégé.

tassement des connaissances qu'elle fait marcher ensemble, et dont la multiplicité est la ruine de toute véritable et solide instruction. En voici une preuve qui doit frapper tout le monde : Il y a trente-cinq ans que l'Université a été créée par Napoléon. Or, dans l'espace de près de quatre siècles qui s'est écoulé depuis la renaissance des lettres, je demande qu'on assigne une période de trente-cinq ans, plus pauvre que les sept derniers lustres en écrivains transcendans, en ouvrages supérieurs, dignes des regards de la postérité, et en même temps plus féconde en écrits et en poésies dont la barbarie aurait révolté au sein même de la barbarie, et qui sont l'opprobre du goût, le fléau de la langue et le contre-pied de ce qui a été goûté, approuvé, admiré, depuis le commencement du monde. Voilà une démonstration de fait. En est-il de plus convaincante ?

On comprend bien que je mets à part les sciences exactes dont la gloire se soutient dans ce royaume par les travaux et par les lumières de savans célèbres dont les brillantes découvertes et les succès sont assurément fort indépendans de leur moderne agrégation à l'Université. Il n'est pas moins évident que ma remarque sur notre médiocrité présente, ne peut atteindre plusieurs grands hommes qui honorent en ce moment la France, et dont un en particulier la couvre, depuis près de cinquante ans, de l'éclat de son génie et de sa renommée lesquels ont trouvé dans des écoles, antérieures à celles qui existent de nos jours, le secours de leurs talens naissans et la culture des riches dons que leur

avait prodigués la nature. Je constate avec joie ces exceptions; l'honneur de mon pays me les rend douces et sacrées.

Mais d'ailleurs que conclure de ce que j'ai dit sur l'état présent des études dans l'Université ? On le voit aisément. A la différence des dispositions peu exigeantes et de la vie retirée qui distinguaient autrefois les maîtres habiles et laborieux de la jeunesse, aujourd'hui l'Université remplit sa mission à grand bruit; hors même des enceintes témoins de ses fonctions, elle se montre avec éclat, elle est mêlée au siècle, on la rencontre partout. Le royaume est incessamment sillonné par ses agens, par ses inspecteurs, et par ses sous-inspecteurs. De plus, en même temps qu'elle est gratifiée amplement par le trésor public, elle tire des particuliers des contributions fiscales et onéreuses. Or, je le dirai sans détour, tout cela, à l'argent près, n'est qu'une vaine fantasmagorie, qu'on me passe ce terme; tout cela n'est qu'une illusion, une grande inutilité. Oui, qu'on donne la liberté de l'enseignement, les études ne seront pas moins fortes, elles le seront même davantage, par les raisons que j'ai indiquées et par d'autres que je supprime. Surtout leur bienfait s'étendra à tous, au lieu de se borner au petit nombre des sujets les plus capables et les plus spirituels, comme on assure que cela arrive constamment dans l'Université. Enfin on aura éminemment et sans frais pour l'État, comme aussi à un faible prix pour les familles, ce qui coûte de grands sacrifices aux familles et à l'État, sacrifices dont le résultat est, d'une autre part, de détruire la foi et de perdre la France.

Mais le baccalauréat tombera à l'aspect de cette liberté si impatiemment attendue, si justement réclamée.... Ah! nul événement ne pourrait être plus désirable ni plus avantageux à la nation. Le baccalauréat, tel qu'il est, aurait étouffé le siècle de Louis XIV. Il y en avait un autre avant nos troubles, qui était nécessaire et pleinement conforme à la raison. Le jeune homme qui se destinait à l'art de guérir était interrogé sur la médecine. Celui que sa vocation tournait vers la magistrature ou le barreau, était examiné sur la jurisprudence. Tout se bornait là; et cette mesure était si simple et si clairement dictée par le bon sens, qu'il n'y a pas même sujet d'en faire honneur à nos pères. Que sert en effet à un homme destiné à plaider toute sa vie dans une petite ville de province, de savoir l'allemand ou l'astronomie? Quel besoin peut avoir un médecin de connaître les équations des degrés supérieurs et le calcul intégral? Mais cette institution, inouie chez tous les peuples, ne peut qu'accélérer l'invasion de la barbarie. C'est depuis quinze ans jusqu'a vingt que le talent se déclare, se fait jour, prend son essor. Si, dans cet intervalle décisif, une vive intelligence, emportée vers un ordre de connaissances et d'idées qu'il lui appartient d'une manière spéciale de pénétrer ou d'embellir, si cette intelligence se travaille, se tourmente, se partage, s'épuise pour saisir et s'approprier vingt sciences différentes, dès-lors son feu se dissipe et s'éteint, et les espérances qu'elle avait données avortent et s'évanouissent. Que l'on continue, que l'on condamne obstinément notre jeu-

nesse à ce travail, qu'en résultera-t-il? La France ne produira plus rien de grand, d'élevé ; déchue de sa gloire, elle se précipitera dans les voies d'une décadence honteuse où elle ne s'arrêtera plus que lorsqu'elle sera dépouillée de tous les dons heureux de l'esprit que lui a départis si libéralement la Providence.

Quoi! pour être admis dans une carrière libérale, il faut savoir le *grec*, le *latin*, la *philosophie*, la *littérature* avec ses différentes branches, l'*histoire ancienne* et *romaine*, l'*histoire du moyen âge et* l'*histoire moderne*, la *Géographie*, les *mathématiques*, la *physique*, l'*astronomie* et la *chimie* (1). Le jeune Français doit subir sur toutes ces choses un examen qui aurait effrayé le fameux Pic de la Mirandole. Il faut qu'il soit un phénomène ou un ilote. Ah! une telle épreuve pourrait convenir à des intelligences pures; mais en vérité la faiblesse de notre nature ne peut la soutenir.

Les lettres sont pleines de charmes, elles sont d'un fort grand prix ; mais si on les cultive seules, et qu'elles nuisent à l'acquisition d'autres connaissances plus hautes et plus pratiques, elles sont plutôt la source d'une vanité dangereuse que d'un vrai mérite. L'empereur Eugène, qui avait été professeur de rhétorique, se croyait propre à tout. Il pensait que ce ne serait pour lui qu'un jeu de vaincre son compétiteur, vaillant homme de guerre, mais de peu de littérature; il ne doutait pas que, par ses harangues savamment cadencées, il ne fît sur ses troupes une vive

(1) *Manuel du Baccalauréat*, contenant plus de 1,000 pages d'un petit caractère, par M. Lefranc.

impression, gage assuré de la victoire. Mais les champs voisins d'Aquilée furent témoins de la vanité de ses espérances, et de son désastre. Abandonné par les siens et fait prisonnier, ses illusions et son orgueil allèrent expirer aux pieds de Théodose.

On allègue qu'on veut écarter des carrières qui mènent aux fonctions publiques, une foule de sujets qui serviraient plus utilement la patrie dans des professions mécaniques et laborieuses. Mais faut-il donc, pour supprimer un abus, en faire naître un autre mille fois plus funeste? D'ailleurs, cet expédient réussira mal. Faites fleurir la religion; elle seule inspire aux hommes la modération des désirs, et leur ôte même la pensée de sortir de la sphère où les a placés le souverain maître.

Je ne puis finir sans dire un mot du *Rapport* concernant l'enseignement secondaire, inséré au *Moniteur* du 8 mars. Je l'ai lu avec beaucoup d'attention, mais je n'y ai presque vu que des chiffres. Rien n'y détruit, n'y affaiblit même les grandes considérations qui montrent dans l'Université une institution mortelle pour la France. On y fait remarquer avec soin que des aumôniers sont attachés aux colléges. Il est vrai; mais ceux-ci, d'un bout du royaume à l'autre, déclarent presque unanimement leur impuissance à faire le bien dans ces maisons. Ils luttent en vain contre le torrent, et ils en sont réduits à dévorer les larmes dont leurs yeux se remplissent à la vue de la grandeur des obstacles et de l'inutilité de leurs efforts pour les surmonter.

† CLAUDE HIPPOLYTE, *évêque de Chartres*.

QUATORZIÈME LETTRE.

Chartres, le 2 mai 1843.

Je me propose de faire aujourd'hui quelques réflexions sur l'agrégation des femmes à l'Université. Il serait difficile de trouver un sujet plus intéressant et plus propre à exciter l'attention des pères de famille et du public tout entier.

Et d'abord on a peine à concevoir, surtout d'après l'article 13 de la Charte, qu'une disposition dont les suites sont immenses, qui soumet la moitié de la société humaine à un joug inconnu jusqu'à nos jours, qui n'était pas même entrée dans l'esprit du fondateur de l'Université, qui, pendant toute la durée de l'empire, et assez longtemps après, fut entièrement ignorée aussi bien que ses dures prescriptions et ses chaînes, on ne peut, dis-je, comprendre qu'une telle disposition ait pu être arrêtée par de simples ordonnances, et n'ait pas eu besoin d'une loi pour la consacrer et lui donner une base ferme et solide.

Mais je laisse aux jurisconsultes et aux publicistes à dissiper les épais nuages qui enveloppent la légalité de cette mesure. Pour moi, je me bornerai à quelques remarques mieux assorties à l'objet de mes réflexions habituelles.

Une très-grande différence sépare les directions diverses qui conviennent d'un côté aux

jeunes gens, et de l'autre à l'enfance du sexe. Pour les uns, l'*éducation* et l'*instruction* doivent marcher d'un pas égal. Quant aux femmes, l'éduçation exige la plus grande part des soins que réclament leurs premières années. Les motifs de cette préférence ne peuvent être contestés, quoique la vue de leur assurer de très-précieux avantages fasse aussi un devoir d'orner, d'éclairer leur esprit, de cultiver à cet égard, les dons particuliers qui les distinguent. On ne peut reprocher à la France d'avoir négligé cette dernière tâche depuis plusieurs siècles. Bien qu'aucune prohibition ni aucun monopole ne vînt contrarier ni entraver les vues des pères de famille sur leurs enfans, le génie vif et brillant dont le ciel a enrichi notre patrie éclatait chez les deux sexes. Les talens polis et perfectionnés par la culture se montraient de toutes parts, et tandis que des poètes, de grands écrivains charmaient ou instruisaient nos aïeux, on jugeait, avec raison, qu'ils devaient en partie le mérite achevé de leurs ouvrages au goût épuré, au sentiment délicat des convenances et des beautés de la langue dont l'autre sexe leur avait fourni le modèle. Aussi n'est-on pas étonné de trouver ces lignes dans La Bruyère : « Si » les femmes étaient toujours correctes, j'o- » serais dire que les lettres de quelques-unes » d'entre elles seraient peut-être ce que nous » avons dans notre langue de mieux écrit (1).»

Qu'on laisse donc la France à elle-même. Que son intelligence, dégagée de gênes et d'entraves qu'elle n'avait jamais connues, se

(1) La Bruyère, ch. 1er. *Des ouvrages de l'esprit.*

joue dans la variété de ses faciles et heureuses conceptions. Ah ! elle saura bien trouver dans ce trésor de discernement fin et de vive pénétration qui lui a été donné, des pensées pleines de feu et d'agrément, ou de sublimité et de force, qu'une première direction pesante et tyrannique ne peut que faire avorter. Otez donc le faste trompeur de vos études encyclopédiques ; évitez de fatiguer la jeunesse des deux sexes par de perpétuelles inspections aussi dispendieuses que peu utiles. Vous rentrerez ainsi dans la voie tracée par la raison et par l'exemple de tous les siècles. Non ; ce n'est point à force de tourmenter, de surcharger l'esprit, et surtout l'esprit français, qu'on obtient les riches fruits dont il porte le germe en lui-même. Il lui faut l'air de la liberté ; hors de la région où on le respire, il souffre, il languit, il meurt dans la servitude.

Mais, quel que soit le succès avec lequel les femmes peuvent concourir à la gloire littéraire de leur pays, cependant, je l'ai déjà dit, c'est bien plutôt par l'*éducation* que par l'*instruction* qu'on les met en état de remplir dignement leur destinée. Or, quel doit être le fond, la base, le ressort tout puissant de cette direction qui plus tard décidera de tout pour elles ? C'est la religion. Où puiseront-elles ce dévouement, cet enthousiasme de charité, ce courage héroïque et compatissant qu'elles déployèrent, il y a cinquante ans, au milieu de tous les périls et de toutes les horreurs ? Dans la religion. Comment deviendront-elles, dans toute l'étendue du terme, de bonnes mères de famille ? Par la religion. Qui les rendra la seconde providence des pauvres, le modèle des

vertus douces, mais fermes et courageuses, la couronne de leurs époux et de leurs enfans? C'est toujours la religion. Eh ! qu'est-ce que la femme incrédule? Ai-je besoin de le dire? Qui ne connaît ses caprices, ses emportemens, ses vagues et noires mélancolies, qui la rendent inhabile aux soins domestiques, son attrait criminel pour de détestables écrits qui lui renversent le sens, qui lui font transporter sur la plus odieuse scélératesse l'admiration due à la vertu, enfin qui, dans des cas très-rares. mais nullement chimériques, la précipitent elle-même dans le crime qu'elle charge d'atrocités étudiées et de raffinemens inouis, ou bien tournent contre elle le dépit furieux et insensé que lui cause un léger chagrin, l'arment d'un fer meurtrier qui, en lui donnant la mort, déchire tous les cœurs que lui attachait la nature, et rend de tendres enfans, une famille entière victime de sa frénésie?

C'est donc une religion vive et profonde qu'il faut graver dans le cœur de la femme dès son premier âge. Tel est alors le plus important et le plus utile emploi du temps qu'on lui consacre et des soins qu'on lui donne. Sans cela, tout le reste n'est pour elle qu'un vain amusement ou une source d'erreurs et un piége.

Or, l'Université est-elle bien propre à nourrir dans l'âme d'une jeune fille les profonds sentimens de foi que l'Église lui inspire? Les mesures qu'elle prend et l'esprit de scepticisme dont on remarque en elle de si frappans indices ne doivent-ils pas, au contraire, avoir pour effet d'affaiblir, de miner ces sentimens, et de les remplacer à la fin par l'incrédulité?

Examinons, et qu'on ne se refuse pas à l'évidence.

Quelle preuve authentique fait connaître au public que les fonctionnaires de l'Université, ses professeurs, ses régens de tout degré, ses inspecteurs et ses inspectrices sont attachés à la religion, ou même qu'ils ont une religion ? Quel gage exige-t-on d'eux à cet égard ? Absolument aucun. Ils peuvent être, quant aux hommages dus à la divinité, turcs, brachmanes, sociniens, quakers, saint-simoniens, fourriéristes. Ils sont même libres, s'ils le trouvent bon, de vivre sans Dieu et sans culte. C'est de quoi l'Université ne s'inquiète point. Elle ne prend pas même la peine d'assortir les croyances apparentes ou réelles de ses maîtres avec celles de leurs disciples. Ou plutôt elle semble se plaire à faire, à ce sujet, les rapprochemens les plus bizarres et les plus funestes.

Dans un collége que j'ai presque sous les yeux, lequel ne renferme que des élèves nés catholiques, on compte, parmi les professeurs, un Juif et deux protestans, dont l'un est chargé d'enseigner la philosophie (1). Or, si l'on réfléchit à la puissance et à la continuité de l'action morale qu'un maître exerce sur ses disciples, quelle sécurité peut donner pour la foi de ceux-ci un tel arrangement dont l'Université met sous nos yeux de nombreux

(1) Quand on réclame contre un abus si visible et si affligeant, on répond que tous les cultes sont libres. Mais comment l'Université peut-elle se méprendre d'une manière si peu excusable sur l'application de cet article de la charte ? Sans doute l'acte fondamental autorise tout français à garder sa croyance ; mais il ne lui donne pas le droit de détruire, par des moyens directs et indirects, la croyance des autres.

exemples, et qui paraît être plutôt un jeu impie et cruel qu'une disposition prise d'un sens rassis? Quel effroyable danger pour un sexe d'une imagination si vive, et naturellement si pénétrant, d'être, au début de la vie, dirigé par un corps qui, en affichant avec une complaisance si marquée son indifférence pour tous les cultes, semble déclarer hautement qu'il les méprise tous, et qu'il ne reconnaît à aucun d'eux un caractère divin? Oui, qui ne tremblerait en songeant que ces jeunes âmes sont exposées à voir leur foi, qui jette en elles ses premiers rayons, emportée par la force d'une séduction presque inévitable et par le souffle du scepticisme?

Ajoutons que l'institutrice ne donne aucun témoignage de sa foi. Elle n'est tenue de produire qu'un certificat de bonnes vie et mœurs délivré par un maire sur l'avis de trois conseillers municipaux (1), hommes presque toujours attachés au labourage ou à quelque industrie mécanique, et fort inhabiles, on l'avouera sans peine, à porter, en matière de foi et de croyance personnelle, un jugement que d'ailleurs on ne leur demande pas. Chose très-remarquable, le pasteur n'est pas même consulté. Les sentimens religieux de cette femme destinée à remplir un ministère dont les effets sont si étendus, restent donc sans garantie, et les vertueuses alarmes des parens ne trouvent en elle aucun titre à leur confiance qui les rassure. Enfin, les livres élémentaires de lecture à l'usage des écoles publiques, bien qu'ils renferment quelques actes et quelques prières qu'il aurait été trop criant de suppri-

(1) Ordonnance du 23 juin 1836. Article 6.

mer, respirent en général, dans les courtes instructions qu'on y a jointes, la sécheresse et l'orgueil du déisme. Aussi la croix de Jésus-Christ en est-elle bannie (1). L'usage de tous les siècles et de tous les peuples chrétiens qui l'ont mise à la tête de semblables livres, usage encore subsistant de nos jours, n'a pu la sauver de cet affront. Cette image auguste et chère semble exciter le dédain de l'Université, et sa philosophie refuse à la foi naissante des enfans la douceur de laisser tomber leurs premiers regards sur ce signe adorable, lequel, gravé dans leur cœur, y est le germe de toutes les bénédictions et de toutes les vertus.

En est-ce assez? Et après avoir lu ces simples remarques, peut-on ne pas s'écrier: Non, la mission si délicate de prescrire la forme et l'esprit de l'éducation du sexe qui a le plus besoin du secours et des consolations de la foi, ne saurait regarder notre corps enseignant? Des règlemens émanés de ce corps ne prouvent-ils pas en effet que le sentiment des convenances qu'il est le moins permis de violer est étranger à ses habitudes scientifiques?

(1) On allègue sans doute que les protestans n'admettent pas le signe de la croix; mais cette observation ne peut justifier l'omission que je déplore. L'Université ne devrait point oublier que les *préceptes de la religion catholique* doivent faire la base de son enseignement (Décret impérial du 17 mars 1808, art. 38), et que par conséquent les ouvrages qu'elle destine à ses écoles doivent porter avant tout le cachet du Catholicisme. Il lui serait très-aisé de faire quelque addition ou quelque intercalation, telles qu'on en voit déjà dans ces mêmes livres, et qui satisferaient nos frères séparés, si peu nombreux parmi nous, en épargnant à plus de trente millions de français attachés au culte de nos pères, une suppression douloureuse qui semble indiquer un mépris public pour leur croyance.

Comment n'être pas profondément contristé en voyant des vierges vouées à la prière et à la solitude, traînées par ses ordres dans un lieu public témoin des vaines interrogations qu'on leur fait subir : triste théâtre où elles sont données en spectacle à une nombreuse et profane assemblée, laquelle recueille à peine quelques paroles qui expirent sur leurs lèvres et dont leur trouble interdit de tirer aucune conséquence ? Quel chrétien ne gémit à l'aspect d'un délégué universitaire, souvent d'un jeune inspecteur qui s'introduit en maître dans un de ces asiles sacrés de l'innocence dont les chefs du peuple eux-mêmes craindraient de franchir le seuil ? Mais où va cet ardent détracteur des saints nœuds du mariage ? Où va ce moderne adorateur de la volupté déifiée ? où va-t-il ? Ah ! il se hâte de pénétrer dans une enceinte où sont réunies de jeunes personnes élevées sous les ailes de la religion ; il vient s'instruire de leurs progrès dans les connaissances qu'on leur donne. Il les interrogera sur la doctrine sainte avec un air de profond respect et même de jalousie pour la pureté du dogme et la foi orthodoxe. Mais écoutons : que leur demandera-t-il ? quoi ! si elles croient en Jésus-Christ, auquel il ne croit pas lui-même ? si elles rendent un fidèle hommage au Créateur de l'univers, qui n'est autre chose à ses yeux que cet univers même, un être mêlé, incorporé à la matière ? S'informera-t-il de leurs pensées sur l'obligation de fréquenter le temple saint, lui qui ne s'y montre jamais ? leur parlera-t-il de vertu, de pudeur ?..... Mais je m'arrête ; je supprime un détail auquel il est si aisé de suppléer, et,

après avoir fait remarquer l'inutilité de ces inquisitions au sujet d'un enseignement spécial que de pieuses maîtresses, avec les vues fines et déliées de leur sexe, entendent mieux que des hommes d'études classiques et de collége, je m'en repose sur la pénétration de mes lecteurs, et je leur laisse à juger cette grande question.

Je n'ajoute plus qu'un mot, mais qui est d'une importance infinie. On poursuit avec ardeur le projet d'établir de toutes parts des écoles normales de filles. Je suis persuadé qu'on placera d'abord à la tête de ces écoles qui fourniront des institutrices à toutes nos provinces, des femmes chrétiennes et dignes de confiance. Mais tout dégénère ici-bas, et le pouvoir change de main. Plus tard on jugera que ces sages directrices tiennent trop à des idées surannées et peu compatibles avec les mœurs présentes. On leur substituera donc des esprits plus flexibles et plus accommodans, des femmes au moins à demi-initiées dans le rationalisme du siècle. Des institutrices formées par leurs mains, imbues de leurs doctrines et stylées à la dextérité requise pour les répandre sans scandale, iront enseigner dans toutes les parties du royaume. Ces manœuvres ne tarderont pas à porter leurs fruits, et bientôt la religion, abandonnée par un sexe qui est sa dernière ressource et son appui, périra pour notre France. Elle succombera à tant de coups frappés dans l'ombre, à tant de pertes et d'atteintes cruelles, à tant d'attaques sourdes, variées, savantes, conduites avec l'habileté tout à la fois la plus déplorable et la plus raffinée : semblable à un grand arbre,

l'ornement d'une contrée, dont une main ennemie épuise peu à peu la sève, blesse avec le fer la tige vigoureuse, arrache l'une après l'autre les profondes racines, et qui, privé de tout soutien, de tout principe de vie, s'incline, tombe et couvre la terre de ses rameaux desséchés et de ses débris.

† CLAUDE HIPPOLYTE, *évêque de Chartres.*

QUINZIÈME LETTRE

Sur une accusation récemment formée contre l'enseignement du Clergé en matière de morale.

Chartres, le 22 mai 1843.

Un spectacle bien curieux s'offre à nous en ce moment. Le changement de scène le plus imprévu fait prendre un tour nouveau à la controverse qui a l'Université pour objet. Ses chefs et ses apologistes, pressés et poussés à bout par les preuves évidentes de la direction très funeste donnée à l'enseignement public, ont résolu de faire une forte diversion aux attaques qu'ils essuyaient de toute part. Les cris de tant de pères de famille les importunaient, les alarmaient : ils ont mis tout en œuvre pour détruire, pour suspendre du moins la vive impression produite par la tendresse paternelle effrayée et par les gémissemens de la foi menacée d'une entière ruine. Oui, ils s'efforcent de tourner ailleurs l'attention de la

France. A la place des sentimens d'opposition qui s'élevaient contre eux, et dont les motifs étaient si réels, ils veulent, par une adroite substitution, présenter à l'aversion publique des objets vains et factices. Après avoir gardé un long silence causé par l'inextricable embarras où ils étaient, ils ont enfin choisi deux points de vue d'où ils ont fait jaillir un jour faux et trompeur qu'ils ont jugé propre à opérer cette grande distraction et cet éblouissement universel nécessaire à leurs desseins. Ils espèrent se sauver par cette marche nouvelle, ils se flattent par là de s'assurer la douce et tranquille possession de leur tyrannique monopole et de tous les avantages qu'ils en retirent.

Ils semblent obtenir, à l'heure qu'il est, un demi-succès qui les enivre, et ils font tout retentir du bruit de leur triomphe imaginaire. Mais, j'ose le prédire, leur joie ne sera pas de longue durée ; l'illusion se dissipera plus tôt qu'ils ne pensent et tous les yeux dessillés mesureront de nouveau avec effroi la profondeur de l'abîme creusé sous notre patrie et dont on ne peut leur ôter la vue par quelques nuages répandus avec art sur cet affreux spectacle.

Et d'abord on a donné un mot d'ordre ; et jamais commandement ne fut exécuté avec plus d'ensemble, d'activité et d'ardeur. On a décidé qu'on ressusciterait un fantôme disparu depuis treize ans et qu'on le jetterait, avec un air d'épouvante, au milieu de la multitude crédule. Quel est ce fantôme? qui le croirait? C'est un petit nombre d'hommes retirés du monde et dont on veut faire croire que la main toute puissante y remue tout par des ressorts invisibles. Et voyez comme on

obéit fidèlement, promptement au signal donné. On ne parle plus que des Jésuites. Soyez-en bien sûr, pendant quelque temps on ne parlera d'autre chose. Toute instruction utile et sérieuse est suspendue pour remplir les cours universitaires de ce nom terrible. On ne le prononce qu'avec des mouvemens d'horreur et des frémissemens simulés, dont je vous garantis qu'on s'amuse avec une délectation extrême, la leçon finie et quand on se retrouve dans des réunions privées. Et en effet, quelle dérision! Quel texte à des déclamations violentes par calcul et furibondes par ordre! Pour tout dire en un mot, quelle misérable comédie! Que sont aujourd'hui les Jésuites? Où sont leurs biens, où est leur fortune? Ont-ils donc en leur pouvoir quelqu'un de ces moyens qui, par la nature des choses, mettent seuls en état d'agir sur la disposition générale des esprits et sur la marche des affaires humaines? Mais je n'insiste point là-dessus. Je procurerais par ma simplicité un sujet de rire trop divertissant aux affidés de l'Université. J'aurais l'air d'ignorer qu'ils savent ces choses tout aussi bien que moi. Oui, ils savent combien il serait absurde de supposer que les Jésuites aient, dans le moment présent, quelqu'accès auprès des maîtres de la France et des dépositaires du pouvoir. Il présument bien aussi que notre faiblesse et la persuasion de notre incapacité n'est pas poussée au point de leur livrer à discrétion le gouvernement de nos diocèses et la direction de nos démarches; et si, par hasard, les panégyristes du corps enseignant avaient quelque doute à cet égard, nous déclarons ici haute-

ment que cette supposition n'est qu'une fable ridicule, une fiction grossière et sans ombre de réalité. Rien de plus avéré que ces faits. N'importe, on croit réussir à l'aide de cette parodie usée. On se trompe. Ce jeu fut heureusement joué, il y a quinze ans ; mais les hommes à qui il valut un si gros bénéfice, ont avoué publiquement depuis que cette peur qu'ils faisaient des Jésuites, d'un petit nombre de prêtres dont ils s'inquiétaient fort peu, n'était qu'une ruse de guerre. Les troupes universitaires veulent s'approprier à leur tour cet instrument de victoire ; mais, je l'ai indiqué plus haut, il se brisera dans leurs mains. Une tromperie si grossière ne peut réussir deux fois, surtout en France et dans un si court intervalle.

A ce fantôme, l'Université joint un autre épouvantail, qu'on me passe ce terme. Les hommes qui lui servent en ce moment d'organes s'efforcent d'attirer aussi les regards sur le Clergé, qu'ils représentent, ou sans détours ou par des insinuations perfides, comme des instrumens de corruption et une collection d'hommes dangereux. Ils veulent surtout nous épouvanter en nous faisant envisager de leur part des représailles qu'ils croient très-formidables. Si l'on peut, disent-ils, nous reprocher des erreurs, que le Clergé tremble, nous dévoilerons les siennes. Non, quoiqu'ils fassent, nous ne tremblons point. Qu'ils cherchent, qu'ils fouillent partout ; jamais ils ne feront rougir le corps de la tribu sainte des doctrines qu'elle annonce après les avoir puisées dans une source divine. L'Univers entier le sait, partout où nous enseignons,

là fleurissent aussitôt l'ordre et les vertus. Du moment que les âmes, après avoir erré dans des voies criminelles et ténébreuses, nous écoutent et nous croient, elles renaissent au bonheur, elles commencent à vivre de la véritable vie. Tel est l'effet constant et général de notre ministère. Et si quelques particuliers avancent, du moins avec quelqu'éclat et quelque danger, des paroles de mensonge et d'erreur, un remède infaillible est préparé pour purger de ces semences de mort le champ de l'Eglise. Je donnerai bientôt plus de jour à cette importante vérité. Mais hâtons-nous de répondre aux provocations qu'on nous adresse : comparons les erreurs dont l'Université est convaincue avec celles que ses défenseurs nous imputent. Mais je dois remarquer d'abord qu'étant évêque catholique, et n'écrivant ceci que pour justifier et appuyer de tout mon pouvoir les réclamations des parens catholiques qui se plaignent qu'on les force d'envoyer leurs enfans dans des écoles où leur foi est méconnue et outragée, je dois compter parmi les erreurs capitales celles qui blessent essentiellement notre croyance et notre symbole. Ce principe posé, commençons le parallèle. Allons par ordre. Occupons-nous d'abord de l'Université, le Clergé viendra à son tour.

Nous avons démontré (car nous ne pouvons répéter éternellement des choses que nous avons déjà prouvées, et auxquelles on n'a point répondu) nous avons démontré (1) que des hommes qui sont les oracles et comme l'âme

(1) Voyez ma lettre, au Clergé de mon Diocèse, du 24 décembre 1842, où ce que j'avance ici est prouvé en détail dans toutes ses parties.

de l'Université ont soutenu des doctrines inouies dans le Christianisme, doctrines qui ont pénétré nécessairement dans toutes les parties du corps enseignant. Nous sommes entrés dans le détail le plus exact, nous avons produit des textes parfaitement clairs, dont il est impossible d'obscurcir le sens. Ces textes énoncent le panthéisme le plus explicite : ils ont été constamment reproduits sans aucune note, sans aucun correctif, dans toutes les éditions des livres où ils se trouvent. On déclare et on répète sans cesse dans ces ouvrages que Dieu n'a point tiré le monde du néant. Par là on fortifie, on confirme la doctrine du panthéisme. De plus on s'écarte de l'enseignement invariable de toutes les communions chrétiennes. On méprise la décision de l'un de ces conciles généraux dont l'autorité est parmi nous irréfragable. Nous lisons en effet dans le quatrième concile de Latran ces propres termes : « Dieu, à l'origine des temps, a tiré du néant, *de nihilo*, la nature spirituelle et corporelle, en un mot toutes choses. » (1) Enfin on choque ouvertement la raison ; il est facile de s'en convaincre par ces paroles de Bossuet : « Nous voyons avec clarté que cet être parfait qui fait tous les autres, les doit avoir tirés du néant, car, outre que s'il est parfait, il n'a besoin que de lui-même et de sa propre vertu pour agir, il paraît encore que s'il y avait une matière qu'il n'eût point faite... cette matière serait Dieu, égalant Dieu même en ce qu'il a de principal qui est d'être de soi. » (2) Le même écrivain à qui sa célé-

(1) Cap. 1. *De fide catholicâ.*
(2) Traité du libre arbitre, ch. 4.

brité et ses talens assignent le premier rang dans la nouvelle école, a, par l'effet de cette sympathie qui résulte de la conformité des sentimens, exalté jusqu'aux nues Spinosa, type du panthéisme moderne. Il trouve qu'aucun auteur ne lui ressemble plus que celui de l'Imitation de Jésus-Christ. Le *médiateur* reconnu par ce même philosophe de nos jours, celui qu'il appelle *le Verbe fait chair*, *Dieu et homme tout ensemble*, c'est la raison humaine. Que devient Jésus-Christ? Le chef de l'éclectisme le dépouille visiblement de tous ces titres divins qui ne peuvent être partagés. Ses collaborateurs et ses échos sont entrés dans cette vue. Ils ne voient dans le Dieu Sauveur qu'une espèce d'être fantastique dont ils sont fort embarrassés. Pour tromper plus sûrement les hommes les plus simples parmi les chrétiens, et pour conserver un nom, objet de leur culte, ils ont fait du Fils de Dieu le symbole et le précurseur de la religion nouvelle qui doit être leur ouvrage. Enfin ils ne parlent guère qu'avec dédain ou avec mépris de l'Eglise catholique, et toute la France sait, à n'en point douter, avec quelles paroles burlesques et méprisantes le plus fameux d'entre eux a reculé, par grâce, jusqu'à trois cents ans la chute de la religion de nos pères, ou, en d'autres termes, a déclaré sa fausseté.

C'en est assez : n'est-il pas évident qu'indépendamment de ces railleries et de ces boutades anti-catholiques, tant d'ouvrages de philosophie, d'histoire et de littérature, composés dans le même esprit par les écrivains universitaires, ne peuvent que produire leurs fruits? Comment la jeunesse des colléges pour-

rait-elle ne pas lire, relire ces livres, se les passer de main en main, les goûter, les estimer, les prendre pour règle de toutes ses opinions ? Eh quoi ! elle voit leurs auteurs portés aux places les plus élevées, pourvus des plus riches traitemens, comblés d'honneurs par l'Université, laquelle témoigne ainsi pour ces hommes une sympathie et une confiance qui ne peut que se communiquer à ses agens et à ses élèves. De là doit se former incontestablement cet esprit général qui s'étend à tout, qui entraîne tout, qui pénètre et anime tout, lors même qu'on voudrait sérieusement en restreindre l'empire.

Je pourrais invoquer les faits, la notoriété, mais je néglige ce moyen qui est entre les mains de tout le monde.

J'ai retracé des erreurs bien propres à tirer des larmes de tous les yeux chrétiens. Je l'ai fait parce que notre siècle oublieux aurait bien pu ne conserver qu'une idée confuse de ce qu'on lui a rapporté plusieurs fois à ce sujet. D'ailleurs ce tableau, ou plutôt ce léger crayon des égaremens les plus incroyables semblait être une partie nécessaire du parallèle que j'ai entrepris. Cependant au fond j'aurais pu m'abstenir de le tracer. En effet, dans un moment où une diversion très-hardie, sinon très-habile, jetait les esprits dans la perplexité et dans le doute, affaiblissait notre témoignage, et peut-être faisait soupçonner nos intentions, la Providence est venue avec éclat à notre secours. Je ne crains pas de m'exprimer ainsi ; car qu'y a-t-il de vrai sous le soleil, si notre Religion, marquée de tant de caractères divins, ne l'est pas ? Et qu'y a-t-il de plus digne

de la bonté souveraine que de tendre une main protectrice, dans des momens périlleux et critiques, à ceux qui ne cherchent, dans toute la sincérité de leur cœur, qu'à venger sa gloire et à soutenir son ouvrage? Oui, Dieu a frappé de vertige, au milieu de leurs vains triomphes, des hommes qu'inspire une haine vive et profonde envers le culte que son Fils adorable a fondé. Au moment même où, au milieu d'une assemblée auguste, un chef de l'Université proclamait, il y a quelques jours, l'innocence et la catholicité de l'enseignement actuel donné dans toutes les écoles publiques, un autre membre, presque aussi fameux, de ce même corps, adressait dans un lieu voisin, à de nombreux auditeurs qui se pressaient autour de lui, les enseignemens qu'on lira dans un instant.

On a prétendu que j'étais au nombre de ceux qui, par la véhémence de mes réclamations, avaient poussé cet orateur à une explosion si étonnante de dénigrement et de mépris pour la Religion de trente millions de Français. S'il en est ainsi, j'en rends grâces au ciel : car jamais un rayon plus vif de lumière n'a découvert ce qu'on enveloppait de ténèbres. Ceux qui dès ce moment n'ont pas ouvert les yeux sont atteints d'un aveuglement qui tient du prodige.

On remarque quelquefois dans le discours dont je vais citer plusieurs passages, un style d'oracle, des expressions nébuleuses, des phrases entortillées, ce semble, à dessein. Mais ces petites obscurités d'ailleurs très-transparentes, ces légers efforts pour brouiller un peu la pensée, n'empêchent pas que

les vues et les doctrines renfermées dans cette harangue ne soient si clairement dévoilées, qu'il n'y a que la plus insigne mauvaise foi ou la stupidité la plus complète qui puisse s'y méprendre. Voici donc ce que ce professeur a avancé du haut de sa chaire :

Il a soutenu que du moment qu'il n'y a plus de religion d'État, le professeur qui enseigne au nom de l'État, doit être également favorable à toutes les religions, même les plus contradictoires. Mais comment ne pas voir que cette indifférence universelle et profonde livre tous les cultes existans au mépris et à la mort? Il s'en suit que l'enseignement universitaire doit être le tombeau de la Religion de nos aïeux, professée par l'immense pluralité des Français. (1) L'orateur ne recule point devant cette conséquence. Il en appelle au contraire, de tous ses vœux, l'effroyable accomplissement. Rien de plus formel à cet égard, ni de plus tristement curieux que ce qui suit.

Il aperçoit, avec une joie mêlée d'un enthousiasme prophétique, une religion nouvelle dont l'aurore commence à *poindre*. Il parle d'un Dieu que la raison a *retrouvé* dans ces derniers temps. Il ajoute que *ce Dieu renaissant ne sera circonscrit dans aucune enceinte*, c'est-à-dire, dans aucune religion *particulière*, qu'il y aura une unité, non pas de toutes les religions soumises à la seule véritable, mais de tous les cultes abjurant une partie de leurs dogmes; et, comme se transportant à cette époque à venir, il dit : *Le Christ*

(1) Il est bon de remarquer que M. le professeur fournit ici l'argument le plus invincible aux parens catholiques qui réclament la liberté d'enseignement.

agrandi, *renouvelé*, *se communique à tous*, etc.

Voilà cette religion nouvelle dont j'ai déjà parlé, et par la fondation de laquelle quelques Messieurs de l'Université doivent s'immortaliser. Nous réprouvons et nous devons réprouver hautement ce pitoyable illuminisme. Car nous savons bien que dans les derniers temps, toutes les sectes, toutes les communions diverses entreront dans le sein de la seule véritable Église ; mais la foi et le bon sens nous obligent de croire qu'elles n'y entreront qu'en se dépouillant de leurs erreurs, et non par l'abjuration inconcevable que ferait la véritable Église d'une partie de ses dogmes.

Ajoutons une remarque essentielle sur ces mots : *Le Christ agrandi*, *renouvelé*. Comme un Dieu infiniment grand ne peut être agrandi, et qu'un Dieu souverainement immuable ne peut être renouvelé, il s'ensuit que les auteurs de ce système ne voient dans le Dieu Sauveur qu'un mythe qu'on fait, suivant son caprice, grand, petit, de moyenne dimension, qu'on modifie en un mot de mille manières, au gré de l'imagination dont il est l'ouvrage et le jouet.

Enfin quels sont les *précurseurs*, les missionnaires de cet évangile *renouvelé* qui sommeille et mûrit au fond de ces grandes intelligences universitaires qui doivent l'enfanter un jour ? Ce sont, suivant lui, *les penseurs*, *les écrivains*, *les poètes*, *les philosophes*, *qui*, *en France et en Allemagne*, *ont commencé les premiers à rappeler ce grand fond de spiritualité qui est comme la substance de toute loi réelle.*

Certes on ne se plaindra pas que cette pré-

diction soit obscure. La France aura donc une religion à la façon de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, qui auront eu pour co-opérateurs, dans la construction de cet édifice, Kant le sceptique, le panthéiste Hégel, comme aussi divers poètes athées de ces derniers temps, et enfin plusieurs professeurs de notre corps enseignant, instituteurs exclusifs de notre jeunesse et dépositaires de l'avenir de la France.

Je ne saurais joindre ici aucunes réflexions; elles pâliraient devant le simple exposé que je viens de faire, elles affaibliraient ce que je livre à la méditation de tous les habitans de notre glorieuse, j'ajouterais presque de notre infortunée patrie. Je suis cependant obligé de remarquer que l'auteur du discours dont j'ai cité quelques traits, a parlé devant un auditoire nombreux, dans la ville même qui est le siége de l'Université; qu'il n'a été ni improuvé, ni censuré par ses chefs, qu'il a exprimé, par conséquent, les maximes du corps dont il est membre, et que du moment qu'il n'a pas été désavoué, il est évident qu'il a reçu mission.

Passons au clergé; j'ose dire que cette autre partie du parallèle que je me suis engagé à faire, mérite, surtout dans le moment présent, une vive et très-sérieuse attention.

Voyons quelles sont ces erreurs qui nous condamnent à la honte et au silence, et qui doivent nous faire déposer les armes que Dieu nous a remises pour combattre l'impiété et toutes les doctrines que l'orgueil enfante et accrédite pour le malheur des hommes.

On veut nous effrayer, et l'on nous dit: On

peut aussi, prenez-y garde, relever dans vos livres, quelquefois dans vos discours, des propositions, des maximes qui blessent la vérité, heurtent la raison, excitent l'improbation de tous les hommes éclairés et judicieux.

Nous en convenons ; il se trouve parmi nous des particuliers qui se trompent, qui s'égarent. Il y a de mauvais casuistes, comme il y a de mauvais jurisconsultes, des médecins mal instruits ou systématiques, qui donnent des préceptes plus funestes qu'utiles à l'art de guérir. Enfin dans toutes les carrières où l'on s'engage à éclairer le public, on substitue assez souvent aux lumières qu'on lui promet de fausses lueurs et des ténèbres.

Mais voici l'immense disparité qui se trouve entre les erreurs où tombent quelques membres du Clergé et celles que l'Université souffle dans les esprits des jeunes gens de la France.

Les méprises des ecclésiastiques dont nous parlons consistent dans quelques mauvaises applications des règles de la morale, dans des idées erronnées sur quelques points particuliers de la Religion, dans quelques blâmables subtilités qui gâtent une décision et la rendent dangereuse. Mais a-t-on jamais vu un prêtre, uni de communion avec son évêque, publier impunément des doctrines monstrueuses, lesquelles eussent la moindre proportion avec des enseignemens qui attaquent directement le Ciel, qui réduisent Dieu à n'être qu'un composé d'esprit et de matière, qui représentent notre âme comme devant mourir avec notre corps, qui font du Christianisme, lequel a été l'admiration et le salut du monde,

une rêverie mise au jour par quelques méprisables visionnaires, enfin qui tendent à bouleverser, à mettre en poussière les fondemens de tout ordre, de toute vertu, de toute humanité, de toute société, dans cette vie passagère?

Quoi donc! On ne pourra plus attaquer aucune erreur sur la terre! Il faudra laisser circuler en paix les systèmes les plus insensés et les plus désastreux, parce que tout homme qui voudrait les repousser, étant lui-même sujet à l'erreur, perdrait par cela seul le droit de les combattre et de s'opposer à leurs affreux ravages!

Mais qu'on écoute, et l'on verra par quelles considérations accablantes nous renversons la prétention de nos adversaires.

Quand une erreur grave et capable de troubler ou de corrompre la foi des fidèles se produit dans l'Église, elle est promptement arrêtée dans son cours. Un remède a été préparé par notre Législateur divin contre l'invasion et les effets pernicieux d'un pareil mal. Une autorité forte, sacrée, à la majesté de laquelle on ne peut résister, juge, prononce, frappe. Le désordre est bientôt retranché. Le mensonge guéri ou blessé à mort par cet acte d'une salutaire rigueur, se change en lumière, ou se traîne décrédité et sans force jusqu'à ce qu'il expire et disparaisse sans retour. Nous en avons vu récemment deux éclatans exemples. Un prêtre d'un génie vigoureux, élevé, d'une éloquence entraînante, s'égara dans de vains et déplorables systèmes. Le nombre de ses sectateurs était immense. L'illusion allait, ce semble, tout envelopper

et tout perdre. Attendez, attendez, vous qui ne connaissez point l'Église, ni la force invincible que Dieu a mise dans son sein. Une parole part de Rome: aussitôt le charme rompu, tous les yeux se rouvrent au jour de la foi, et jamais inventeur d'une opinion nouvelle et funeste ne fut plus complètement abandonné que ce puissant écrivain dont une ancienne et tendre amitié me porte à demander tous les jours au Ciel et à espérer le retour. Un autre ecclésiastique, à force d'exalter dans ses écrits les droits de la foi, avait détruit ceux de la raison. Son évêque alarmé rend un jugement contraire à cette nouveauté, fruit d'un excès de zèle. Le prêtre se soumet, et sa voix, qui est aujourd'hui souvent recueillie dans la capitale par une foule empressée, pénètre tous les cœurs par les impressions que ne peut manquer de faire un rare talent qu'une vive piété anime, et que la plus touchante humilité accompagne.

Trouve-t-on ce remède tout-puissant dans l'Université? Non, un rationalisme superbe y domine. On n'y reconnait au-dessus de sa raison aucune autorité sous laquelle elle doive fléchir. Que s'en suit-il? C'est que, si Dieu n'y met obstacle, ses docteurs et leurs successeurs formés par eux, traîneront à leur suite les plus détestables erreurs à travers je ne sais combien de générations naissantes dont elles rempliront les intelligences de visions impies et des plus infortunés systèmes.

Comparez à présent, si vous l'osez, les erreurs médiocres, toujours remédiables du Clergé, et les égaremens aussi énormes qu'incurables, justement reprochés à l'Université.

Mais venons à ces passages de deux théologiens l'un de Strasbourg, l'autre de Grenoble, qu'on a mis récemment sous les yeux de toute la France. Oui, un journal qui est le plus dangereux ennemi de l'Eglise, qui couvre d'un vernis de courtoisie les attaques les plus perfides et les plus malignes, qui s'est constitué le conseiller d'office et le directeur des évêques, quoique certaines publications qui lui sont familières et dont tout le monde connaît la révoltante licence, s'accordent mal avec une telle mission, ce journal, dis-je, a cité des passages d'auteurs ecclésiastiques, dont quelques uns roulent sur des matières délicates que je n'ai pas besoin de désigner plus clairement.

Pour ce qui regarde ces décisions que je n'ai point vues dans les livres d'où elles sont extraites, que je n'ai point en mon pouvoir, je ne me charge point de les justifier. Ce soin regarde leurs auteurs. Je l'ai dit, il y a des casuistes d'un profond savoir et dignes de la plus haute estime, il y en a de médiocres et même de mauvais. Je suis loin de croire que les moralistes attaqués sont de ce dernier nombre, mais enfin ils sont faillibles, ils ont pu céder à quelques vues peu sûres, ils ont pu se tromper.

Tout ce que je puis et dois dire ici, c'est qu'on ne peut tirer de ces textes les énormités qu'on prétend y être renfermées. Après l'énoncé de chacune de ces propositions, le Journaliste s'écrie avec un ton d'épouvante : Voilà le vol, voilà le meurtre, voilà l'adultère. Mais ce n'est là qu'un manège pour ébranler les imaginations, pour les noircir et les révol-

ter. Un examen attentif et une traduction fidèle des passages latins font évanouir ces interprétations sinistres, et un homme instruit, et non prévenu, reconnaît bientôt que les deux théologiens sont entièrement innocens des excès qu'on leur prête.

Ce qu'il y a de plus important dans cette discussion, ce sont les décisions concernant les mœurs, qui donnent lieu aux plus violentes exclamations du journaliste, sur lesquelles il se récrie en témoignant une douleur très-suspecte sur le mal que ces citations (qui sans lui n'auraient point couru toute la France) peuvent faire à la Religion.

Il dit qu'on n'enseigne point sans doute de telles choses dans tous les séminaires. Il nous fait là-dessus de touchantes félicitations. Eh bien ! je lui déclare que nous lui renvoyons son suffrage et ses approbations à ce sujet. Elles n'ont aucun fondement. Oui, dans tous les séminaires on enseigne et l'on a toujours enseigné des règles qui se rapportent à tous les commandemens de Dieu sans exception, même à ceux qui obligent de sonder toutes les profondeurs et tous les raffinemens de la corruption humaine, mais on l'a fait de la manière que je vais expliquer.

Je mettrai dans ces éclaircissemens toute la sincérité et toute la précision qu'on peut souhaiter ; et pour confondre le Journaliste qui a voulu nous couvrir de honte aux yeux du monde entier, je lui prouverai que son procédé, dans cette occasion, découvre en lui la plus complète ignorance de ce qui a rapport à la Religion, la malignité la plus odieuse et un genre de courage dont ne se piquent

point, au moins en général, les personnes qui ont seulement une ombre de délicatesse.

Premièrement, il ne sait pas que dans tous les temps on a fait, à l'égard de l'enseignement dont il est ici question, et avec les précautions infinies qui sont nécessaires, ce qui se pratique encore à présent dans tous les séminaires de la Catholicité. Il veut faire croire que c'est là un méfait de ce qu'il appelle, dans son jargon moqueur et anti-religieux, les *Néo-Catholiques* (expression aujourd'hui vide de sens). Mais si l'on veut blâmer cette conduite, accusez donc les plus grands et les plus saints évêques des siècles passés, accusez saint François de Sales, accusez Bossuet, Fénélon, Massillon et tous les prélats les plus illustres, qui avaient grand soin que les jeunes prêtres fussent instruits sur ce commandement de Dieu. Sans doute ces grands hommes savaient aussi bien que le Journaliste ce qui convient sur cette matière, jusqu'où il faut aller et où il faut s'arrêter. Ils considéraient que le prêtre est le médecin des âmes ; que le médecin des corps étant obligé de connaître et d'étudier dans les livres la nature des maladies, leurs symptômes, les divers principes de leur malignité, etc., de même les prêtres devaient acquérir la connaissance de ce qui a rapport aux vices et aux passions, à leurs causes, à leurs effets, à leurs illusions, aux circonstances qui en aggravent ou en atténuent la malice, enfin aux mouvemens de l'âme et aux démarches qui les éteignent, ou les réveillent, ou les enflamment.

Il est une passion, la plus terrible et la plus artificieuse de toutes, qui renverse les trônes,

bouleverse les peuples, qui désole et déshonore les familles, dont on ne peut supputer les suites lamentables. Quoi! le prêtre destiné à combattre cet ennemi si terrible, si fertile en ruses et en pièges, le prêtre appelé à guérir les plaies que ce vice a faites et à prévenir celles qu'il peut faire encore, doit donc ignorer tout ce qui est nécessaire pour remplir avec lumières une fonction si difficile! Il faut donc que pour conduire des aveugles il soit aveugle lui-même; qu'il ne puisse distinguer ce qui est criminel de ce qui est innocent; qu'aussi peu instruit que le chrétien ignorant qu'il dirige, il laisse celui-ci plongé dans une corruption qu'il ignore et dans des habitudes déplorables sur lesquelles il se fait illusion! Quoi! vous permettez au médecin pour la guérison du corps ce que vous refuseriez au prêtre pour le salut éternel de l'âme!

Surtout vous ignorez que si le péril encouru témérairement conduit à la ruine, Dieu, suivant sa promesse, garde ceux qui l'affrontent par ses ordres et à l'abri du bouclier impénétrable dont il les environne.

En second lieu, vous laissez entendre qu'on donne les instructions dont il s'agit à tous les élèves du sanctuaire. Mais vous ne savez pas, ou vous feignez de ne pas savoir, que cet enseignement est réservé aux jeunes gens qui, par le diaconat, sont engagés définitivement dans le sacerdoce. La prière, la fréquentation des sacremens, de saintes méditations les y disposent, et les vérités de la foi, aussi bien que ses terreurs, les fortifient et les préservent. Du reste un seul mot suffit. Jugeons de l'impression de cet enseignement par les ef-

fets. Tandis que l'Université, à laquelle vous voulez sacrifier la gloire et la pureté de nos fonctions, ne voit qu'un très-petit nombre de ses élèves sortir d'entre ses mains sans avoir perdu la foi et les mœurs, quelle est la conduite de ces lévites arrivés au sacerdoce? Vers quel lieu se dirigent-il? Que deviennent-ils? Ah! ils vont s'ensevelir dans des campagnes où ils n'ont ni consolation, ni distraction, ni le moindre agrément humain, et où, malgré tant de privations et de dégoûts, ils ne se lassent point d'édifier, de consoler, de faire le bien : ils vont se préparer dans une profonde solitude à ces prédications multipliées et presque continuelles qui, dans les villes et les campagnes, raniment la foi, et tous les grands sentimens, toutes les vertus qu'elle inspire : ils vont soutenir la piété et le dévouement de ces vierges qui, encouragées par leurs instructions, se répandent de tous côtés comme des anges mortels, franchissent les mers pour porter des secours aux plus lointaines infortunes, et se font admirer et bénir par les Musulmans, par les barbares de l'Afrique, par les sauvages eux-mêmes. Que dirai-je encore? Poussés par le désir ardent d'étendre les bienfaits de la foi et de la civilisation, ils vont en Cochinchine braver les dangers les plus affreux, se faire enfermer dans des cages de fer où ils sont torturés et tenaillés pendant des mois entiers. Enfin ils volent vers les îles de l'Océanie où ils sont exposés à être déchirés et dévorés par les anthropophages. Voilà comme ces leçons qu'ils ont reçues au séminaire et dont votre modestie soutient à peine l'idée, souillent leur imagination,

énervent leur courage, les assujétissent à la tyrannie des sens et des passions honteuses. Admirez donc, au lieu de poursuivre et de déprimer; ou, si tant de sacrifices, si des motifs si sublimes et un dévouement si courageux ne vous touchent point, gardez du moins le silence et n'allez pas substituer le dénigrement et des dénonciations aussi mal fondées que pleines de malignité et de malveillance à l'estime que des vertus si pures devraient vous arracher.

Troisièmement enfin, vous montrez une sorte de courage dont peu de personnes voudraient se faire honneur. Pour masquer la désolante corruption qui règne, dit-on, dans les colléges, vous insinuez assez clairement que les ministres des autels sont aussi les esclaves de cette corruption dont ils n'étudient, Dieu le sait, la marche et les turpitudes que pour les combattre et pour les guérir. Non, ce ne sont point les professeurs des séminaires qui sont coupables en donnant aux lévites des instructions nécessaires; les seuls coupables sont ceux qui, comme vous, publient des détails secrets de leur nature et les divulguent avec fracas pour faire du scandale. Vous croyez avoir signalé votre habileté, et vous n'avez fait qu'un acte que les convenances les plus sacrées vous interdisaient. Vous vous êtes montré semblable à celui qui, après s'être glissé dans un amphithéâtre d'anatomie où un professeur vertueux offre à ses élèves le spectacle innocent et nécessaire des objets les plus propres par eux-mêmes à blesser la pudeur, irait, aidé de quelques-uns de ses compagnons d'impiété et de libertinage, s'emparer

de tout cet appareil et le transporter effrontément sur la place publique.

Toutes vos récriminations contre le Clergé sont donc inutiles et sans valeur. Vous avez élevé encore ici un fantôme pour cacher derrière cette figure chimérique les effets lamentables et notoires des enseignemens de cette Université dont vous êtes le défenseur et à laquelle peut-être vous appartenez vous-même. Les traits que vous lancez contre la tribu sacerdotale sont émoussés et sans force. Peu troublés de vos impuissantes attaques, les ministres du Seigneur poursuivront tranquillement leur carrière, en s'efforçant d'arracher à l'erreur ses armes aujourd'hui si dangereuses et si acérées, aux passions funestes leurs martyrs, à l'impiété ses victimes.

Quant à la liberté d'enseignement, il est incroyable qu'après les preuves actuelles, *flagrantes*, incomparables par leur force et leur évidence de l'esprit anti-chrétien et anti-catholique que l'Université communique à ses élèves, on force des millions de parens catholiques à conduire eux-mêmes leurs enfans à cette source où ils s'abreuveront de doctrines directement contraires à leur foi. Je ne crains point de le dire ; cette épreuve, quoique exempte de violences extérieures et de persécution déclarée, est la plus terrible et la plus dangereuse à laquelle aient été jamais soumis les membres de la vraie Église.

Je dois faire observer, en finissant, que les réflexions contenues dans cette lettre et dans celles qui l'ont précédée, s'appliquent à l'enseignement primaire. Les nombreux directeurs de cet enseignement ne donnent aucun

gage de leur religion ; et comme d'une autre part, l'esprit général de l'Université, cet esprit plus que hardi, comme on l'a vu, en matière de foi, s'y étend et y fait tous les jours des progrès, il est très à craindre que le système adopté pour cette instruction moins élevée ne finisse par rendre, dans notre France, ou du moins dans un grand nombre de ses provinces, l'athéisme populaire. Conséquence effroyable, si elle devait se réaliser, puisque, du moment où la classe étrangère à l'étude et aux lettres a perdu la foi, elle est incapable de sentir les grandes considérations qui devaient l'y ramener. De plus, cette partie de la société en est le fondement qui cédera tôt ou tard au choc des passions les plus violentes et les plus effrénées, s'il n'est soutenu et affermi par la religion.

† CLAUDE HIPPOLYTE, *évêque de Chartres.*

P. S. Je ne puis me dispenser de dire un mot sur une supposition du même Journaliste, lequel prétend que *je n'ai point lu, ou que je n'ai point compris* un écrit de M. Jouffroy, où cet auteur soutient que dans l'état présent de la science, on ne peut point prouver la spiritualité, l'immortalité de l'âme. Je pourrais, si la politesse le permettait, déclarer à mon tour à ce publiciste que sa dénégation m'autoriserait à supposer en lui la témérité ou le peu d'intelligence qu'il m'attribue, car s'y a quelque chose d'évident et de palpable, c'est ce que j'ai avancé à ce sujet il y a plus d'un an. Il est très aisé d'en juger. M. Jouffroy, page VIII de la préface qu'il a mise en tête des *Esquisses*, etc. De Dugald-Stewart, dit en propres termes

que *tout ce qu'on peut apprendre de certain sur les questions philosophiques*, *se trouve* dans les faits de conscience, ET NE SE TROUVE POINT AILLEURS ; et plus loin, page CXXXVI, il déclare que la spiritualité de l'âme, dans l'état actuel de la science concernant les faits de conscience ou intérieurs, ne pouvant être prouvée, *cette question est prématurée.* Il ajoute, au même endroit, qu'*il faut donc la laisser dormir.* Quelques lignes après il répète, avec des expressions dont la clarté ne peut aller plus loin, que *la science n'est pas en mesure pour l'aborder.* Enfin il dit encore deux fois la même chose en termes équivalens, pages CXXIII et CXXXIII. Je ne perdrai plus mon temps à revenir là-dessus ; et quant à la phrase que le Journaliste me reproche et qu'il taxe de vivacité outrée, tout ce que j'ai dit, c'est que le système de M. Jouffroy ayant pour effet d'ébranler la foi d'un avenir, ébranlait, par là même, le fondement de toute religion, de l'ordre social, et préparait tous les crimes et tous les malheurs ; j'en ai conclu que tout homme (qu'il fût professeur de l'Université, ou non) qui adoptait le principe de M. Jouffroy, devait en reconnaître les conséquences, et s'il était consulté, y conformer ses conseils, à moins qu'il ne voulût enfreindre toutes les règles d'une exacte logique. Il est difficile de comprendre qu'une telle réflexion excède les bornes de la liberté dont il est permis d'user dans une controverse.

N°. XVI.

INSTRUCTION PASTORALE.

PARALLÈLE

DES MYSTÈRES DE LA RELIGION

ET

DES MYSTÈRES DE L'INCRÉDULITÉ.

Un journal fort répandu ayant inséré deux articles dans lesquels se trouvaient des propositions très-injurieuses pour la foi chrétienne, et en particulier pour le clergé catholique, Mgr. l'Évêque de Chartres se crut obligé de repousser ces attaques. Il le fit en consacrant quelques pages de l'*Instruction pastorale* suivante, à la réfutation de ces articles. Nous n'avons pas cru devoir séparer ce long passage de l'écrit dont il fait partie. En conséquence, nous donnons ici l'*Instruc-*

tion pastorale tout entière. Elle sera lue, nous n'en doutons pas, avec intérêt, et surtout avec beaucoup d'utilité par les personnes à qui nous offrons ce recueil.

CLAUDE-HIPPOLYTE CLAUSEL DE MONTALS, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siége apostolique, évêque de Chartres,

Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction en Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Le Seigneur se tait, nos très-chers Frères, et sa colère excitée par une foule d'écrits où il est indignement attaqué, se recueille, dit un prophète, et laisse une libre carrière aux ennemis de son nom et de sa Religion sainte. Aussi, l'incrédulité trompée par ce silence ne refuse-t-elle rien à sa haine profonde contre nos dogmes antiques. A la seule pensée de ces croyances de tous les âges, elle rit, elle blasphème, elle se récrie comme ne pouvant comprendre que ces préjugés puérils (c'est son langage) aient pu faire si long-temps illusion au genre humain. Elle se croit tout permis. Elle propose publiquement d'établir une religion nouvelle dégagée de nos dogmes et de nos mystères. Elle perpétue la violation du jour du Seigneur, prévarication inouïe qui est une insulte gratuite et sanglante faite à la divinité, et le scandale de l'univers. Elle fait prévaloir des habitudes qui sont en contradiction ouverte avec les lois les plus sacrées et les plus inviolables de l'Église où nous sommes nés;

en un mot, elle triomphe, et une foule innombrable se presse toujours sous ses bannières.

Je le sais, on remarque dans les esprits, depuis quelques années, un mouvement vers le culte de nos pères. Ah ! faut-il s'étonner qu'une impiété aussi outrée que celle qui a régné long-temps autour de nous et qui est loin d'être déchue de son influence, indigne à la fin et ramène quelques âmes droites, et que les touchantes miséricordes qui éclatent quelques fois sous nos yeux, fassent monter du moins quelques vœux et quelques soupirs vers le trône du Tout-Puissant.

Mais de bonne foi, quelle proportion y a-t-il entre le petit nombre de ceux qui ouvrent les yeux à la lumière et la multitude qui la méconnaît ? Hélas ! le mal est toujours d'une étendue et d'une profondeur désolante. Une impérieuse dominatrice de ce siècle, et s'il m'est permis de l'indiquer par son nom, *la presse*, fomente incessamment cette plaie qui nous dévore. Son pouvoir agit sans relâche et partout. Il est vrai, son action rencontre quelques obstacles et quelques barrières pour ce qui regarde les choses de la terre : mais le ciel lui est livré sans réserve, ou du moins elle élude effrontément les lois destinées à venger celui qui y règne.

Souffrez, N. T. C. F., que nous en mettions sous vos yeux quelques exemples. Ce détail vous sera utile ; il vous fera rejeter des œuvres de mensonges dont les poisons, que vous bravez imprudemment, ne peuvent que faire de bien tristes ravages dans vos âmes.

Un de nos écrivains périodiques qui semble s'arroger la dictature de l'opinion et qui se

vante de vouer sa plume à la conservation de l'ordre public, se sert de ce voile pour attaquer la Religion plus dangereusement, avec une malignité plus réelle que ne le font ses agresseurs les plus violens. En dernier lieu, il offrait à ses lecteurs un parallèle odieux et plein de dénigrement entre le clergé anglican et le clergé catholique de France. Après avoir parlé avec pompe des ministres du culte anglican qui forment, dit-il, *plutôt une corporation qu'une croyance* et qui, suivant lui, semblent plus préoccupés des intérêts terrestres et politiques de leur nation que du *sentiment éternel*, il tombe impitoyablement sur l'Église qui nous a vus naître. Il prétend *qu'elle s'abandonne à une sorte de romantisme qui amollit et corrompt tous ses dogmes*. Quelle absurde et outrageante accusation contre nous! Quel voile ignominieux jeté sur la gloire et les services qui ont honoré pendant quinze siècles, aux yeux de l'univers, le clergé de notre patrie! Qu'enseignons-nous, que faisons-nous qui ne retrace jusque dans les moindres détails le langage, les enseignemens, les fonctions, les démarches de zèle de nos prédécesseurs? Voilà donc tant de personnages vénérables, tant de grands hommes qui ont d'âge en âge servi les autels dans ce royaume, transformés en propagateurs de conceptions romantiques, en rêveurs, en visionnaires, en corrupteurs publics. C'est à faire ce vil métier qu'ont passé leur vie les Bernard, les François de Sales, les Vincent de Paul, les Bourdaloue, les Bossuet, les Fénélon. C'étaient des esprits faibles et des citoyens inutiles qui, au lieu de s'occuper d'élections, de factoreries et de comp-

toirs, perdaient leur temps à former des élus pour le ciel et à persuader aux hommes d'acheter un trône dans ce royaume immortel au prix de quelques sacrifices et de quelques vertus.

Quelle leçon à donner au peuple, quelle consolation à lui offrir que de lui dire que les biens de ce monde dont il est privé, sont tout ou à peu près tout, et que les dédommagemens que nous permettons à leurs rudes peines, dans une vie meilleure, ne sont qu'une sorte d'imagination romantique ! Voilà de quelles doctrines aussi désastreuses qu'impies on nourrit la jeunesse, la multitude, tant d'esprits crédules, tant de caractères ardens qui brûlent de se jeter dans la voie de la corruption. Quelle impulsion donnée aux sentiments de désespoir, aux crimes, aux fureurs, aux rébellions les plus sanglantes et les plus lamentables ! Du reste ce journal se pique d'une dextérité admirable ; il a une tactique fort remarquable par ses stratagêmes, ses temps d'arrêt, ses manœuvres diverses, ses variations calculées. Surtout quand il s'agit de religion, il mêle le vrai et le faux, les caresses et les outrages, les ménagemens et les traits les plus blessans, les plus envenimés. Il approuve de loin en loin notre culte par politique et le foule aux pieds par inclination. Il prend le masque ; il pense que les chrétiens sont dupes de ce manége, mais bientôt il le soulève ou plutôt le jette au loin avec audace ; de crainte d'avoir trop voilé aux yeux des habiles son mépris hautain et son aversion profonde pour nos croyances. Il trouve qu'il y a quelque chose de bon dans le Christianisme, mais il ajoute

que de nos jours *il ensevelit ses lumières dans les superstitions.* Il décide qu'il y a des *erreurs dans la Bible*, et c'est ainsi que d'un seul mot il renverse toute la foi chrétienne, puisque s'il y a une seule fausseté dans les Livres saints, ils peuvent n'être qu'un tissu d'ignorance et d'impostures. Il met sur la même ligne Moïse et Kant, un législateur, un philosophe inspiré de Dieu, et le fabricateur du système le plus nébuleux et le plus propre à faire évanouir toute vérité. *Qui nous délivrera*, dit-il, *des superstitions et des mystères ;* et je lui montrerai, dans un instant, qu'il y a dans son incrédulité, quelque forme qu'elle prenne, des mystères affreux et des ténèbres plus épaisses et plus nombreuses que les obscurités augustes de notre foi. Il promène avec dédain le niveau du pyrrhonisme sur les doctrines les plus lumineuses, les plus dignes de respect et sur les rêveries les plus infâmes et les plus stupides. Il trouve admirable que *la couronne et la tiare* soient réunies en même temps sur la tête d'une femme, comme si Jésus-Christ avait dit aux rois et aux reines et non pas aux Apôtres : *Allez, enseignez toutes les nations ;* comme si l'Homme-Dieu qui devait avant tout annoncer au monde à qui il remettait les pouvoirs spirituels qu'il laisserait sur la terre, n'eût pas désigné d'une manière précise et exclusive Saint Pierre, son vicaire ici-bas, en lui disant : Paissez, conduisez, gouvernez *mes brebis et mes agneaux*, c'est-à-dire, les grands et les faibles, toute la société des fidèles.

Il semble préparer de loin et de toutes ses forces l'établissement en France d'une reli-

gion nationale, c'est-à-dire, schismatique et séparée du centre de l'unité catholique. On a opéré momentanément, il y a un demi siècle, cette séparation, cette rupture ; et presque tout le clergé de ce royaume, plutôt que d'y prendre part, a versé son sang sur les échafauds ou subi les horreurs de l'exil. Les évêques et les prêtres français de nos jours, donneraient le même exemple à l'univers.

Enfin il s'épouvante des projets des niveleurs et des communistes. Il déplore les forfaits sanguinaires qu'inspire de temps en temps à des forcenés le fanatisme politique. La religion gémit plus amèrement que lui sur ces attentats horribles. Mais les anathèmes dont elle les poursuit sont rendus inutiles par l'impiété, que propage la feuille qui nous occupe. Oui, on pourrait dire à ce publiciste : Vous frémissez à la seule pensée de ces associations qui méditent un bouleversement universel. Mais ceux qui les composent sortent de votre école ; vous les avez encouragés par vos leçons. Vous leur avez appris que *Dieu est indémontrable par la philosophie*, c'est-à-dire, par la lumière de la raison. Vous avez brisé par là le seul frein efficace de leurs passions ; vous les avez enflammées, ces passions, vous les avez poussées jusqu'au délire. En leur ôtant la vue de Dieu et de la vie future, vous leur avez rendu intolérables les maux de la vie présente ; vous les avez jetés dans le désespoir; vous avez préparé tous leurs crimes. Non, vos craintes ne se réaliseront jamais ; Dieu qui ne veut pas la destruction du genre humain, ne le permettra pas. Mais si, par une supposition impossible, cette effroyable

chimère se vérifiait, les gens de bien échappés aux déchiremens affreux qui auraient inondé de sang ce royaume, n'auraient-ils pas le droit de vous dire : Prédicants du philosophisme impie et destructeur des nations, reconnaissez votre ouvrage; allez pleurer sur les ruines de la France, puisque vous avez pu survivre aux coups de vos disciples et à la honte d'avoir allumé leurs fureurs, aiguisé leurs armes, déchiré par leurs mains notre infortunée patrie.

Un autre écrivain s'est chargé d'élever un nouveau monument à l'impiété. Cet écrivain, en parlant tout récemment de la société fondée par Jésus-Christ, la désignait par ces mots : *Cette Ilion vaincue qu'on appelle l'Église.* Sans doute il la voit déjà, comme cette cité antique, ensevelie sous ses ruines. Mais qu'il n'en doute point, le triste espoir qu'il nourrit, sera trahi par l'événement. Notre Église a toujours survécu aux funérailles de ceux qui s'étaient hâtés de célébrer les siennes. Dioclétien érigea une colonne pour annoncer au monde qu'il l'avait frappée au cœur ; qu'elle n'était plus : la colonne a croulé, le persécuteur est mort ; pour elle, son règne s'étend encore à la terre entière. Au huitième siècle, les Sarrasins allaient porter le coup mortel à cette épouse du Sauveur ; Dieu remit son glaive entre les mains d'un roi chrétien, et les champs français furent témoins de leur effroyable défaite. Il y a quarante ans, nous la vîmes prête à rendre le dernier soupir ; en ce moment, poussé par une inspiration d'en haut, le conquérant qui la menaçait, lui tendit la main et la releva. Non, jamais elle n'or-

nera le triomphe d'un vainqueur. La mort même ne peut rien contre la promesse d'immortalité qu'elle a reçue. C'est un aigle que mille traits vont atteindre et blesser dans la nue ; son sang tombe sur la terre à gouttes pressées ; sa tête, tristement penchée, semble marquer la place où il va expirer dans la poussière ; mais bientôt une force secrète le ranime, et il reprend un essor si ferme et si rapide qu'il est aisé de voir que rien ne peut ni lasser son courage, ni épuiser sa vigueur. Aussi, poursuivra-t-il son vol sans jamais s'arrêter, et ses ailes, majestueusement étendues sur les siècles, ne se ploieront que sur les derniers débris de l'univers écroulé. Cette durée fera sa gloire. Ses nobles malheurs sont aussi son privilége.

Mais ces malheurs, ou du moins l'abandon de la foi parmi nous qui en est une si douloureuse circonstance, quelle en est la cause la plus réelle ? Le croiriez-vous, N. T. C. F. ? C'est l'ignorance, c'est-à-dire, cette complète absence de notions sur les vérités saintes, à laquelle Tertullien attribuait la haine des païens de son temps contre le Christianisme. (1) On ne se met plus en peine d'acquérir la moindre instruction sur Dieu, sur nos rapports avec lui, sur la fidélité et le culte qui lui sont dus. Quoi ! dites-vous, se peut-il que dans ce siècle de lumières, on soit si étranger à une science qui tient incontestablement le premier rang parmi les connaissances élevées, importantes, indispensables ? Oui, N. T. C. F., rien n'est plus vrai ; et quand je m'exprime ainsi, je ne parle pas seulement

(1) Tertul. Apolog. cap. 3.

de la multitude, ou des personnes livrées au tourbillon du monde et des affaires, j'ai en vue les hommes les plus éclairés sur d'autres objets, les savans, les gens de lettres justement renommés, et je dis que parmi ces esprits éminens, il en est qui sont plus ignorans en matière de religion que les hommes les plus dénués d'instruction et de culture. Comment cela se fait-il ? Ah ! le profond mépris pour la foi qu'ils ont trouvé, à l'entrée de leur carrière, établi dans le monde, joint à l'orgueil que leur ont inspiré d'éclatans succès et la supériorité des talens, leur a persuadé qu'il était indigne d'eux, non-seulement de croire, mais de s'enquérir même sur quels motifs on avait cru avant eux. Il ont dédaigné une étude qui leur paraissait trop peu sérieuse. Les uns ont un caractère honorable, élevé ; ceux-là respectent notre sincérité, et ils se taisent. D'autres à qui cette droiture et cette élévation d'âme ne sont pas échues en partage, déclament, dogmatisent ; ce sont là les plus habiles comme les plus implacables ennemis de nos croyances. Bien souvent ils allient à une corruption de mœurs systématique et profonde, une sorte de sagesse factice et de parade qu'ils font servir à leur dessein. Ils ne parlent que de conscience en sapant, en ruinant toute morale ; ils blasphèment d'un air timoré ; ils usurpent cette gravité calme qui n'appartient qu'à la vertu, pour attaquer Dieu, pour lui disputer ses ouvrages, pour éteindre son culte sur la terre. Par ces déguisemens hardis, ils en imposent, ils font pénétrer partout l'athéisme, le panthéisme, le matérialisme, tous ces monstres de doctrine

dont un reste de foi encore subsistant empêche seul l'irruption presque universelle. A quelques âmes près, rien ne leur échappe : la jeunesse, même distinguée du vulgaire, qui a bientôt oublié les instructions dont les pasteurs avaient nourri son enfance, et qui depuis n'a trouvé d'autre contre-poids à des dogmes affreux que de faibles notions sur la nature et les perfections divines qu'on leur a données, quelquefois par pure bienséance ou même d'un air incrédule et moqueur, cette jeunesse se précipite donc dans une voie où ses insensés désirs n'éprouvent point d'obstacle. Le peuple est plus malheureux encore et plus cruellement atteint par ces doctrines. Une partie de ceux qui forment cette classe s'enivrent à tel point de ces enseignemens impies dont aucune idée, aucune crainte de Dieu ne balance l'expression, qu'ils ne connaissent d'autre correctif à l'infériorité de leur condition que l'espoir de s'en affranchir violemment, et de tout bouleverser ; d'autres délassemens à leurs travaux que des chants où l'on célèbre l'enfer, que des lectures qui enflamment toutes les passions, dont ce lieu fournit l'inspiration et le modèle ; d'autre issue à la douleur de leurs infirmités ou aux surprises et aux coups rigoureux de la fortune que le désespoir et le suicide. Ils ont la science du mal qui est mêlée à l'air qu'ils respirent, mais quant aux instincts et aux lumières qui viennent de plus haut, ils y sont étrangers.

Je le répète donc, l'ignorance est le fléau de la foi dans nos contrées. Or, le plus grand trait d'ignorance dans cette matière, c'est de

penser que tous les mystères sont du côté de la Religion, et que le privilège de l'incrédulité, c'est d'émanciper la raison et de lui ouvrir une route où elle ne rencontre ni ombre ni difficulté propre à fatiguer l'intelligence. Erreur capitale, N. T. C. F. Hélas! et combien de belles âmes se perdent elles-mêmes pour jamais, par l'effet de cette fausse vue. Pour être dans le vrai, il faut adopter la proposition contraire; et se pénétrer de cette vérité, que les systèmes de l'incrédule renferment bien plus de mystères, ou, si l'on veut, d'obscurités impénétrables que la doctrine de l'Évangile et la foi du chrétien catholique. Grand et beau sujet que je vais traiter avec quelque étendue, et dont l'éclaircissement vous sera d'une utilité extrême pour rectifier l'erreur de vos jugemens et vous assurer le vrai bonheur:

Commençons le parallèle qui nous donnera ces lumières par celui qui est le principe de tout, et que les considérations les plus grandes, les plus nécessaires où l'homme puisse s'élever, servent de fondement à ce que je vais dire. Elles expliquent tout, et rien ne s'explique sans elles.

Que voyons-nous, quelle pensée nous frappe pour peu que nous nous arrêtions à considérer le monde, à méditer sur ce qui nous entoure? Après quelques momens de réflexion, la plus grande des vérités se découvre à notre esprit; nous nous disons à nous-mêmes: Il existe des êtres autour de moi, mais qui les a formés? D'où viennent-ils? Ils n'ont pas trouvé dans le néant la cause de leur existence, puisque le néant est la négation de l'être, de

la réalité. Cependant ils existent. Il faut donc absolument qu'au nombre des êtres, il y en ait un qui est éternel, incréé, qui est par lui-même (1), et dont l'inépuisable fécondité a produit toutes les choses créées. Sans un tel être, rien n'existerait. Voilà le Dieu que nous adorons.

Qui peut méconnaître l'évidence et la rigueur mathématique de cette démonstration? Ici, sans doute, il est impossible de comprendre, mais il serait insensé de ne pas croire.

Allons plus loin. Quelle est la nature, quels sont les attributs de cet être qui vient de se montrer à nous? Ce doute est pleinement éclairci par ce que nous venons de dire. L'être qui nous occupe existe par lui-même, il ne lui est donc rien venu par communication, par emprunt; il tire de son fonds tout ce qu'il est; il ne possède pas seulement l'être, mais en renferme en lui la source et le principe. A présent, je le demande, puisqu'il est antérieur à tous les êtres, qui aurait pu mettre un terme aux effusions de cette source? Qui aurait pu mesurer l'action de ce principe, l'arrêter à un point déterminé et arbitraire? Non, un tel obstacle est évidemment une chimère, et on chercherait en vain le grain de sable où seraient venus expirer les flots de cet océan de vie. Dans ce grand être, tout est donc absolu, nécessaire, illimité; il est infini.

Oui, il est infini en tout et sous tous les rapports. Comment en douter? Il trouve en lui la plénitude de l'être, tout ce qui le perfectionne, tout ce qui le rend sans ombre, sans défauts, sans mesure. C'est-à-dire qu'il est

(1) *Ego sum qui sum.* Exod. III. 14.

infiniment grand, infiniment puissant, infiniment vrai, infiniment sage, infiniment bon, qu'il est pourvu pleinement et sans limitation de toutes les perfections dont nous pouvons concevoir l'idée.

Voulez-vous que je vous montre ceci sous un nouveau jour ? Supposez un roi aussi grand que vous voudrez, qui se fasse admirer de tout l'univers par sa puissance, par sa sagesse, par sa magnanimité, par ses vertus. Que dira le vrai philosophe de cette grandeur ? Il dira qu'elle est aussi incomplète que passagère et fragile. Pourquoi ? C'est que les qualités et les magnifiques avantages de ce prince ont des bornes, et que le néant qui est cette limite, l'investit et le presse de toutes parts. D'où il suit que le néant affecte cette nature si élevée, la rapetisse, la restreint, lui ôte sa vraie grandeur et presque sa réalité. Que la condition de ce roi devant qui tous les autres ne sont rien, est différente ! L'être est son essence ; sa nature est donc l'exclusion la plus entière, la plus absolue du néant : il est donc impossible que ce néant si menaçant, si terrible pour les grandeurs mortelles, se mêle à la sienne pour la déprécier, pour l'obscurcir, pour la limiter. Dieu est donc infiniment parfait. Ce n'est pas tout : il est unique. Quelle en est la raison ? C'est qu'il ne peut se faire que plusieurs infinis existent à la fois. En effet, chacun de ces prétendus infinis verrait au-dessus de lui quelque chose de plus excellent que lui-même, c'est-à-dire, un être dont la grandeur ne souffrirait ni égalité, ni concurrence, ni comparaison.

Ajoutons que Dieu est incorporel, immaté-

riel, qu'il est un pur esprit. Étendez, agrandissez tant que vous voudrez une substance matérielle, il est aisé de concevoir qu'on pourra toujours y ajouter quelque chose, lui marquer une limite. Tout ce qui est corps ou matière est donc essentiellement borné, qualité qui ne peut compatir avec Dieu, avec l'Être infini.

Remarquez, N. T. C. F., que les vérités que nous venons d'établir, ne sont pas seulement dictées, démontrées par la raison ; elles éclatent encore dans les cieux ; elles y sont écrites en caractères qui frappent également et les hommes les plus simples et les plus sublimes génies. Quel cri s'élève donc de toute la nature pour confirmer ce que nous avons dit de l'immensité des perfections divines ? Tant d'ordre, tant d'éclat, tant de symétrie, tant de beauté, en un mot tant de merveilles qui nous entourent, ne font-elles pas entendre, suivant la pensée d'un ancien, un hymne continuel d'admiration et d'action de grâce, qui atteste et célèbre la bonté, la puissance, la souveraine sagesse, en un mot, les attributs adorables et infinis du Créateur !

Ces mêmes vérités sont gravées dans le cœur de l'homme. On ne les a jamais présentées à un esprit sensé et libre de passion, qui n'en ait reconnu l'empreinte en lui-même et n'y ait souscrit sans hésiter. Annoncer un Dieu parfait, c'est s'unir à l'élite des sages de tous les siècles, c'est au fond parler avec le genre humain.

Comparons maintenant les obscurités nécessaires qu'offre à l'esprit notre doctrine sur

Dieu, et les nuages dont la doctrine contraire est enveloppée.

Il est vrai, et nous l'avons déjà remarqué, un être existant par lui-même présente à notre raison un mystère impénétrable. Mais comment nos adversaires oseraient-ils nous l'opposer, puisque dans tous les systèmes imaginables on est forcé de l'admettre ? Ils prétendent, eux, que la matière est éternelle ; ils pensent donc qu'elle trouve en elle-même la cause de son existence. Jusque là, notre condition et celle de l'incrédule est la même; l'obscurité est semblable de part et d'autre. Mais voici ce qui met un immense intervalle entre notre sentiment et celui que nous combattons. C'est qu'une fois cette première vérité reçue (le dogme de l'Être par lui-même), nous ne marchons qu'à la clarté de la raison, de la plus vive lumière ; tandis que l'opinion contraire, chargée de cette difficulté inévitable, n'en rencontre plus sur sa route que d'autres aussi propres à déconcerter la plus ferme intelligence.

Il est aisé de s'en convaincre en jetant un coup-d'œil sur les systèmes de ces infortunés qui s'appliquent à détrôner le vrai Dieu. Les premiers qui s'offrent à nous, ce sont les Panthéistes, dont il est si facile de confondre les odieuses rêveries, dignes de reparaître au milieu de l'effroyable confusion d'idées et de la profonde dépravation qui ravagent et aveuglent tant d'âmes parmi nous.

Si tout est Dieu, comme l'avancent ces sophistes, successeurs de ce que le paganisme a eu de plus impie et de plus abhorré, si tous les objets qui existent sont des portions de la

divinité, qui peut donc les empêcher de participer aux priviléges d'une substance existante par elle-même ? Pourquoi ne puisent-ils pas dans leur fonds les plus précieuses, les plus hautes qualités de l'Être ? Puisqu'ils sont les possesseurs de la vie increéée, qu'ils en portent la source en eux-mêmes, pourquoi ne s'embellissent-ils pas des perfections ineffables qui ne sont que les modifications, les attributs nécessaires de l'Être éternel ? Qui ne voit ici l'écueil et le faible évident du Panthéisme ? Oui, si le triste partisan de cette doctrine pouvait donner de la réalité à ses rêves, s'il pouvait communiquer au bois, à la pierre, aux corps matériels les plus grossiers, les titres et la nature qu'il leur suppose, aussitôt ces viles substances trouveraient dans leur sein des trésors inconnus de grandeur, d'indépendance et de lumière ; elles s'élèveraient dans les airs, elles iraient se mêler aux astres les plus brillants. Que dis-je ? transformées en intelligences sublimes, en puissances augustes et souveraines, elles iraient demander un trône dans les cieux, ou plutôt se placer elles-mêmes pour jamais aux milieu des clartés éternelles. En faut-il davantage que cette conséquence aussi palpable que révoltante pour faire crouler ce détestable système et le rendre à l'obscurité où il se cachait et à l'horreur des peuples qui le poursuivait depuis deux mille ans ?

Et le déplorable disciple de l'athéisme, qui pourrait raconter les suites de son égarement ? Comment ne voit-il pas qu'il s'entoure d'une obscurité universelle, qu'il appelle autour de lui des ténèbres pour ainsi dire aussi palpa-

bles et aussi effrayantes que celles mêmes de l'enfer? Car enfin qui peut nier que l'empreinte de l'intelligence, même créée, ne soit visible, évidente dans les choses qu'elle a arrangées, façonnées à qui elle a attaché cet attrait irrésistible que font éprouver l'ordre et la symétrie. L'expérience nous le prouve à chaque instant; ce qui est négligé tombe dans le désordre. Le néant qui n'est rien et qui par conséquent laisse à elles-mêmes les choses où il se mêle, ne peut donc y faire paraître que le dérangement, la confusion, le chaos. Non, on ne peut concevoir un ordre constant, admirable, incomparable, marqué dans l'ensemble et sur tous les détails d'un ouvrage immense, sans une intelligence qui ait tout disposé, tout ordonné. Le refus d'avouer cette vérité ne serait qu'un caprice insensé; et pour s'y livrer, il faudrait commencer par dépouiller, par détruire ses sens, sa raison, sa nature. Tout est donc mystère pour l'athée. Le cours du soleil, la révolution des astres, l'alternative du jour et de la nuit, la succession des saisons, la diversité des températures si bien assorties à tous les besoins de l'homme, la lumière qui le guide, les eaux qui le désaltèrent, la terre qui le nourrit, les animaux qui le secondent, la végétation des plantes, l'organisation des êtres vivans, la structure de notre propre corps, les combinaisons fines et délicates qu'on admire dans des objets créés qui ne semblaient destinés qu'au mépris et à l'oubli; enfin une fleur, une feuille, un moucheron, des merveilles, pour ainsi parler, renfermées dans un atôme, tout cela n'offre à l'athée que des énigmes où il se perd, dont

il ne saurait trouver le dénoûment et l'issue. Les ténèbres viennent donc l'entourer de tous côtés, elles le pénètrent, elles s'unissent à toutes ses conceptions, à toutes ses vues, elles ne forment en quelque sorte qu'une même chose avec lui. Sa raison déconcertée ne se reconnaît plus. En proie à un affreux vertige, elle tombe, elle s'anéantit sous le poids des chimères, des erreurs intolérables qu'on lui impose et qu'elle ne peut porter. C'est ainsi que cet esclave d'un fol orgueil se creuse de ses propres mains un abîme sans fond. Il abdique tous ses titres de grandeur, il dément la gloire de son origine : pour lui plus d'avenir, plus d'appui, plus d'espérance. En détruisant Dieu, il se détruit tout entier lui-même.

Qu'on décide après cela de quel côté on remarque le plus de difficultés, d'obscurités impénétrables, dans les écoles de l'impiété ou dans celles du Christianisme et de la foi de nos pères ? Qui pourrait hésiter ? Et avec quelle joie, quel amour toujours nouveaux, le fidèle doit-il se jeter dans le sein d'une religion qui le mène par des routes sûres, glorieuses, où elle répand à grands flots toutes les lumières que nos faibles yeux peuvent souffrir, et à l'impression desquelles peut suffire et se prêter notre nature.

Qu'il me soit permis de m'adresser ici à l'Être des êtres, et de porter aux pieds de son trône ces paroles de zèle qui s'échappent du fond de mon cœur :

O mon Dieu, vous vous découvrez à nous avec tout l'éclat de l'évidence. Tout nous parle de vous ; le premier sentiment que nous trou-

vons en nous-mêmes, nous révèle votre amour et vos bienfaits. Mais comment les hommes répondent-ils de nos jours à cet excès de vos bontés ? Hélas ! que sont devenus les honneurs que tous les siècles vous ont rendus ? Qu'est devenu votre culte ? On s'en sépare, on le dédaigne, on le regarde comme une sujétion puérile et risible. On ôte à votre miséricorde même le pouvoir de nous sauver, par l'abus audacieux qu'on en fait. Vous dissimulez votre colère, on s'enhardit à l'outrage par votre silence. Vous répandez dans les esprits quelques lumières nouvelles, on les tourne contre vous. Vous couvrez la terre de riches moissons, on les recueille avec insulte et par une insulte. Mais du moins, Seigneur, trouvez-vous dans la gratitude des particuliers ou des peuples que vous avez traités avec une prédilection visible, un dédommagement à ces injures ? Non : les plus grands esprits méconnaissent vos vérités, ou les négligent, ou les combattent, ou les méprisent. Les qualités heureuses dont vous avez enrichi notre nation, se dénaturent quand il s'agit de vous connaître et de vous servir. La droiture devient mensongère, l'équité injuste, la bonté dure et ingrate, l'innocence du premier âge profondément dépravée, la modération fanatique, la pénétration aveugle, le courage lâche, le génie stupide. Venez donc à notre aide, Dieu de clémence ; répandez sur nous une lumière qui ne peut sortir que de votre sein. Faites enfin comprendre aux hommes ce qu'une dure expérience nous a démontré en vain, que l'union, la paix, la vérité, le bonheur ne se trouvent que là où vous êtes, et que la fidélité

seule à vos lois adorables les conserve ou les ramène.

Nous avons établi la plus grande de toutes les vérités, une vérité dont les conséquences s'étendent à tout, qui est, nous l'avons dit, la source et le fondement de toutes les autres. Une fois ce dogme reçu, nous tenons dans nos mains un anneau, qui s'enchaînant à un petit nombre d'autres, nous conduit invinciblement jusqu'au dernier article de notre symbole, de la profession de foi catholique. C'est ce que la suite de cette instruction prouvera. Mais poursuivons notre parallèle et appliquons-le aux autres dogmes les plus élevés de notre croyance.

Il est des hommes qui ne méconnaissent point Dieu, qui ne lui refusent point l'empire des choses créées, mais qui nient l'existence d'une âme, laquelle réside dans notre corps, l'anime et le gouverne. Cette doctrine est-elle plus lumineuse, soulève-t-elle moins de répugnance dans notre raison que les vues que la religion vous suggère ? Vous en jugerez aisément, N. T. C. F. Mais quand j'examine de plus près, quel est mon étonnement ! Non, il n'y a point lieu à balancer ici les difficultés et les mystères, il ne s'en trouve point sur cette matière dans la croyance du vrai philosophe, du chrétien.

Qu'y a-t-il, en effet, de plus aisé à concevoir que l'existence d'un esprit uni à nos organes ? Qui aurait donc pu empêcher ce Dieu que nous avons prouvé, de former une substance semblable à la sienne, plus pure et plus déliée que la lumière, immatérielle, indivisible, intelligente, empreinte de son image ?

L'Être infini ne pouvait-il donc, après avoir lié entre eux l'esprit et le corps, régler leurs relations et leur commerce, par des lois qui donneraient l'empire à la partie la plus noble et forceraient nos membres à exécuter ses volontés? La précision de ces rapports, la fidélité et la promptitude de cette correspondance, était-ce une disposition qui excédât le pouvoir de celui qui peut tout? La foi ne demande donc ici aucun sacrifice à notre intelligence; loin de nous obliger à croire une chose qui étonne et révolte notre raison, elle ne fait qu'en appeler à nos impressions secrètes et profondes et à notre lumière naturelle.

Dans quel chaos s'enfonce au contraire le matérialiste! Suivant lui, notre âme n'est qu'une idée sans réalité; tout meurt avec le corps; après le tombeau tout est égal. Quoi! sous un Dieu juste, tout meurt, tout est confondu, et le crime et l'innocence, et la scélératesse la plus noire et la vertu la plus épurée, et les sacrifices qu'on a faits à Dieu, à ses lois, et les outrages qu'on n'a cessé de prodiguer à ce grand Être! Quoi! tout meurt, et la vérité et l'équité, et l'espérance, et les miséricordes du riche, et la résignation du pauvre, et ces désirs d'être uni à son principe immortel, qu'on avait puisés dans des instincts d'amour, dans la confiance et les pressentimens d'un cœur fidèle! Tout meurt, tout est oublié, tout va se perdre dans le néant; et les larmes inépuisables qu'ont coûtées des malheurs encourus pour avoir combattu l'iniquité et assisté l'innocence, ne trouvent point une main qui les recueille pour en remplacer l'amertume par des joies désormais inaltérables

et sans mélange! La raison n'est-elle pas indignée de cette dureté bizarre et impitoyable qu'on prête à un Dieu dont nous avons démontré la justice et la bonté sans mesure ? Que dirai-je de la faculté qu'on donne à la matière de penser et de raisonner ? Comment d'un corps brut et inanimé peut donc jaillir cette lumière qui brille dans la pensée ? Comment deux parcelles d'une substance grossière peuvent-elles rapprocher deux impressions métamorphosées, dit-on, en idées, et former le jugement qui les assortit ou les sépare? La matière se divise et la pensée est indivisible. Comment un petit corps, sans se déplacer, sans se détacher de notre organe, peut-il s'élever jusqu'au ciel, plonger au fond des abîmes, parcourir l'univers en un clin-d'œil ? Quoi de plus propre que ces opérations inconcevables à soulever notre raison, et peut-on rien imaginer de plus opposé à ce que nous connaissons distinctement des qualités de la matière ?

Quelles conséquences nouvelles et bien déplorables résultent de cette doctrine ! Les passions les plus odieuses justifiées, les bassesses les plus flétrissantes dépouillées de leur infâmie, les crimes dont la nature même a le plus d'horreur, autorisés, que dis-je ? tous les forfaits, toutes les cruautés, toutes les abominations devenus des vertus. Comment cela ? C'est que la vertu consiste à diriger ses actions vers sa fin dernière et souveraine. Or, où est la fin dernière du matérialiste? Elle ne se trouve que dans la vie présente, au-delà de laquelle il ne voit rien, il n'espère rien. C'est là qu'il fixe lui-même et qu'il doit fixer le cen-

tre et le terme de tous ses désirs. Il agirait donc contre le but de la destinée qu' il s'est créée, contre sa raison dans l'état où il l'a réduite, s'il ne moissonnait pas à tout prix les horribles plaisirs dont il peut, sans danger ici-bas, rassasier ses ardentes convoitises. Obligé de me resserrer dans des bornes étroites, je n'ajoute plus que cette vérité confirmée par l'expérience, savoir, que le matérialisme, outre les contradictions grossières et les impossibilités qu'il renferme, n'est au fond que le code de la scélératesse, l'aiguillon de la corruption la plus monstrueuse, le levier qui soulève le fondement des empires, la torche qui les consume et les dévore.

Cette erreur si avilissante pour l'homme, jointe aux excès et aux bassesses de l'idolâtrie, infectait le genre humain depuis deux mille ans. L'obscurcissement des esprits et la dégradation des mœurs ne pouvait aller plus loin. On était arrivé au fond de l'abîme. Cependant la terre, comme parle saint Paul, gémissait sous le poids d'une corruption aussi effroyable ; elle désirait avec ardeur et pressentait sa délivrance. Les justes, avertis par les saints oracles, saluaient de plus près le Rédempteur du monde. Une aurore mystérieuse commençait à charmer les regards et blanchissait le ciel de ses rayons. On tendait les bras vers ce roi *plein de douceur* qui ne devait répandre que des bénédictions et des grâces, On attendait encore, et déjà un enfant était né dans une grotte obscure.

Cet enfant est à nos yeux le Sauveur des hommes, le réparateur de nos misères, le fils de l'Éternel, *Dieu de Dieu*, *lumière de lumière*.

Les incrédules refusent tous ces titres à Jésus-Christ. Voyons encore ici de quel côté se trouvent le plus de nuages, le plus d'incompréhensibilités, ou dans le dogme chrétien, ou dans les prétentions du déserteur de la foi, du déiste.

Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons dit, il y a un instant, sur un autre sujet, savoir, que la raison n'a presque aucune violence à se faire pour admettre la possibilité de l'Incarnation. Elle comprend très-bien que cet acte de miséricorde ineffable ne blessait en rien la majesté de l'Être divin. C'est une vérité publiée et reconnue partout, dit saint Cyrille de Jérusalem (1), que le Verbe éternel *est resté après son union avec notre nature, ce qu'il était auparavant*. Impassible, immuable, sa grandeur, sa félicité n'ont pu être altérées par cette union. Quoi! nous dites-vous, ô déiste, un Dieu traîné dans la boue, confondu avec les scélérats, mort sur une croix!.... Mais qui peut comprendre l'élan d'une bonté sans bornes? Qui oserait prescrire une mesure à une miséricorde qui ne peut en avoir? Qui ne voit que cette perfection divine ne serait plus infinie si les limites de notre raison étaient aussi les siennes? Quand Dieu déploie son amour, il faut que notre esprit se perde dans cet abîme de tendresse, et qu'il se voile à la vue d'un bienfait qui le confond et le ravit tout à la fois. Cette réflexion suffit pour détruire le fondement de votre premier doute.

Vous persistez à traiter ce dogme d'incroya-

(1) Mansit enim in ipsâ carnis assumptione quod priùs erat. *(Cyr. Al. Conc. Eph. part. 1, cap. 9.)*

ble paradoxe. Réfléchissez, téméraire détracteur de notre foi, et vous ne pourrez vous empêcher de reconnaître qu'il y a une proportion marquée entre les vues les plus intimes de notre esprit, et l'idée de la présence d'un être divin sur la terre. Tous les siècles ont cru une semblable apparition. C'était là l'essence et le fond de l'idolâtrie. Il est vrai que l'idolâtrie outrageait la raison, et qu'elle devait être abhorée à cause des passions et des infâmies qu'elle prêtait à la divinité. Mais cette croyance épurée, dégagée d'une circonstance si horrible, cette persuasion qu'un Dieu est venu sur la terre, qu'il s'y est montré en Dieu, qu'il y a été l'ami de l'infortune, le maître de la vérité, l'instituteur et le modèle achevé de la vertu, cette foi qu'a-t-elle qui justifie vos dénégations et vos répugnances?

Enfin reconnaissez vous-même la bizarrerie et l'impiété de vos caprices. Si le Verbe adorable n'avait point paru dans le monde, que nous répondriez-vous ou du moins que pourriez-vous répondre, quand le zèle mettrait dans notre bouche la censure de vos dissolutions, de vos scandales, de la coupable témérité de vos opinions ; vous nous diriez : Pourquoi l'Être divin n'est-il pas venu se mêler à nous pour nous guider, nous fortifier, nous instruire? Certes, sa gloire inaltérable n'aurait souffert aucune atteinte. Il n'en aurait pas eu moins de titres à notre respect, et il en aurait infiniment plus à notre amour. Aveugles! ce Dieu est venu, et vous ne croyez pas en lui! Ah! ce n'est point l'obscurité du mystère qui vous choque ; c'est l'idée de la vertu qu'il faudrait pratiquer qui alarme votre cor-

ruption. Vous résistez à la foi, parce que la foi résiste à ce qui vous déshonore et vous perd, à vos passions honteuses et criminelles.

Le dogme de l'Incarnation présente donc plutôt à notre esprit des jours et des convenances qui l'invitent à croire, que des épines, des difficultés et des ombres qui l'en détournent.

Et maintenant, ô Fidèles, soyez attentifs et voyez les folles suppositions et les ténèbres où s'engagent ceux qui ne veulent pas adorer un Dieu dans Jésus-Christ. Je serai encore forcé de me restreindre dans un si vaste sujet; mais le peu que je dirai suffira pour les cœurs droits.

Depuis l'origine presque de notre foi, le savoir et les lumières ont été le partage des seules nations chrétiennes. Partout ailleurs régnaient l'ignorance, la stupidité, la barbarie. Comment se fait-il que tant d'hommes éclairés, doués même souvent d'une érudition étendue et d'un génie perçant, dont plusieurs touchaient à l'origine, que ces hommes qui avaient les mêmes passions que nos incrédules, la même répugnance à se courber sous le joug d'une doctrine crucifiante, qui connaissaient aussi bien et quelquefois mieux que les adversaires de notre culte toutes les objections qu'on peut nous opposer, dont les écrits les plus secrets, publiés après eux, ont prouvé la sincérité de leur foi, comment se fait-il qu'ils aient adoré si constamment, si hautement Jésus-Christ, qu'ils lui aient été si fidèles? Je ne donne point ceci pour une démonstration rigoureuse. Mais rien ne doit égaler, ce me semble, l'embarras et la perplexité

d'un déiste qui a de la droiture, quand il voit d'un côté tant de générations, de peuples, d'hommes éminens, au pied de la croix, et qu'il n'aperçoit de l'autre, confinés dans un seul siècle, que les sophistes de ces derniers temps, dont les efforts pour chasser Dieu de la terre n'en ont banni que la vérité et le bonheur, qui ont fait crouler toutes les vertus avec toutes les croyances, et qui par leurs doctrines ont mis le feu aux quatre coins du monde.

Quoi de plus inexplicable que le dénoûment de l'entreprise de ces douze pauvres sans lettres, sans appui, sans talens, sans ressource, qui ont résolu de conquérir l'univers soulevé contre eux, et qui ont réussi ? Ah ! nous dit-on, vous revenez sans cesse sur cette circonstance. Oui, nous y revenons, comme un peuple vainqueur ne cesse point de montrer un trophée, témoignage irrécusable de son immortel triomphe. — Mais le fanatisme a fait tout le succès des Apôtres. — Pitoyable évasion ! il y a une hauteur, une persévérance, une perfection de vertu qui est inimitable, et par conséquent dont le fanatisme qui est un grand mal, et qui doit nécessairement laisser échapper quelques signes du mal, ne peut jamais retracer la pure et fidèle image. Que dirai-je des prophéties dont le texte vénérable nous a été remis par des mains ennemies, lesquelles sans doute n'auraient eu garde de l'altérer en notre faveur ? Pendant deux mille ans les organes de ces prophéties les ont publiées presque sans interruption. Ils n'ont rien oublié, ni le temps, ni la manière, ni les circonstances, ni le détail des événemens pré-

uits, dont le théâtre n'était pas plus étendu que la plus grande de nos anciennes provinces. Tout l'Orient, au rapport de deux célèbres historiens païens (1), était rempli du bruit de ces oracles. Une femme obscure de Samarie conversant auprès du puits de Jacob avec le Sauveur qu'elle ne connaissait pas, *Je sais*, dit-elle, *que le Messie est près de venir;* (2) et comment pouvait-elle le savoir, si ce n'est par des traditions respectées et par l'attente publique? Ces prédictions se sont accomplies avec une exactitude qui ne donne aucune prise à une contradiction sérieuse. Quel surcroît de complications et de difficultés pour le détracteur de notre croyance! On rejette les miracles du Sauveur, si éclatans, si touchans, si bien démontrés. Le temps nous manque pour réfuter les sophismes par lesquels on s'efforce d'en obscurcir la réalité; mais une forte et lumineuse pensée de saint Augustin suffira pour remplir ce vide. L'univers, dit ce grand docteur, converti sans miracle à l'Evangile si effrayant pour les sens, si impitoyable envers les passions, serait le plus grand de tous les miracles. L'orateur Romain qui était tout à la fois un grand philosophe, après avoir recueilli immédiatement avant la venue de Jésus-Christ, tout ce qu'on avait écrit avant lui de plus saillant et de plus

(1) Pluribus persuasio inerat antiquis Sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judæâ rerum potirentur. (*Tacitus. Hist. Lib.* v. *cap.* 13.)

Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio: esse in fatis ut eo tempore Judæâ profecti rerum potirentur. (*Suetonius. Vespas. Cap.* 4.)

(2) Scio quia Messias venit. *Joan.* IV. 25.

plausible sur la nature divine et sur l'homme, comment s'exprime-t-il ? Qui le croirait ? Il place l'existence de la divinité non pas au nombre des vérités ; mais au rang des vraisemblances ; et quant à la morale, suivant les lois de l'école philosophique qu'il avait adoptée, il ne la fait porter que sur la base chancelante d'un pyrrhonisme modifié. (1) Comment concevoir que le fils d'un artisan sans commerce avec les savans, sans étude, ait d'une main tiré du sein des ténèbres les plus épaisses le dogme d'un Dieu unique, et de l'autre posé des fondemens inébranlables à la doctrine des mœurs et à la vertu ? Parlerai-je de la troupe innombrable des martyrs, de ces vierges, de ces enfans qui, loin de trembler devant les plus cruels tyrans, ont préféré la mort à l'apostasie, de ces femmes généreuses qu'on a vu quelquefois descendre du trône pour s'ensevelir avec Jésus-Christ, des nombreux docteurs qui ont fait éclater de si hautes lumières, et parmi lesquels on en compte que la France a produits dans ces derniers siècles et qui ont éclipsé les plus subli-

(1) Cicéron professait la doctrine des Académiciens, qui n'était qu'un pyrrhonisme mitigé. Il dit à la vérité, au commencement du Traité des Offices, qu'il y empruntera les principes des Stoïciens, mais cela n'empêche pas qu'il ne se soit borné à leur donner le faible degré de certitude que les Académiciens attachaient à leurs enseignemens. D'ailleurs il conclut ses livres *De la Nature des Dieux* en déclarant que l'existence de la divinité n'est que vraisemblable. Et comme on voit au Livre premier, chapitre 6, de cet ouvrage, qu'il regardait la certitude des règles de morale comme dépendante de celle de la réalité d'un Être divin, on trouve là une nouvelle preuve de la fragilité des fondemens sur lesquels il appuyait la doctrine des mœurs.

mes génies des temps passés ; enfin de ces ouvriers évangéliques qui même de nos jours vont, à travers d'affreux dangers, éclairer, civiliser, sanctifier des peuples lointains et barbares? L'infortuné déiste reste encore embarassé dans ses doutes. Mais je lui demande : Que faites-vous donc de tant de sacrifices, de tant de lumières, de tant d'innocence, de tant de courage, de tant de charité, de tant de vertu, de tant de prodiges de dévouement et d'héroïsme ? Tout cela ne vous touche-t-il point ? Dieu n'aurait-il pas tendu un piége aux hommes, si tant de signes de son intervention étaient trompeurs ? Qu'attendez-vous donc pour ouvrir les yeux ? Et en voyant les effets prodigieux et soudains de quelques gouttes de sang tombées d'une croix, pouvez-vous ne pas reconnaître le Verbe de Dieu, le soleil de justice dont les splendeurs ont chassé les ombres du mensonge, et dont la chaleur vivifiante a mûri dans un clin d'œil tous ces fruits de sainteté et de justice, objet de l'admiration du monde et dignes d'embellir le ciel même ?

Le déserteur ou l'ennemi de notre foi est donc bien à plaindre ; et qu'il est étonnant qu'il ne sente pas, qu'il ne se hâte pas de déplorer son aveuglement !

Étendons notre parallèle, mais d'une manière fort abrégée, à ce qui regarde l'Église catholique. Les incrédules l'abhorrent, elle les importune, je dirai presque, elle les épouvante. Ils ménagent les autres communions chrétiennes. Ils n'ont pour elles, ni antipathie ni mépris. Par cela seul qu'elles ne croient pas à l'Église romaine, ils leur pardonnent de

croire et l'Incarnation, et la Rédemption, et les peines éternelles, et presque tous nos mystères. Cependant ce n'est pas l'obscurité ou la singularité de nos vues sur cette société antique, qu'ils peuvent accuser. Car, je le demande, quoi de plus conforme à la piété et à la raison que cette pensée ; savoir, qu'un Dieu en qui réside la sagesse infinie, a laissé après lui un corps destiné à conserver jusqu'à la fin ses institutions, ses lois, ses maximes? Et puisque ce corps doit exister, quoi de plus sensé que de le voir dans l'Église catholique? En effet, les innombrables sociétés hérétiques qui se sont succédé d'âge en âge, ont péri; et celles qui suivirent, sans chef, sans lien, sans unité, sans autorité décisive pour prononcer sur le dogme, et ramener tous les esprits à un même symbole, portent dans leur sein un germe infaillible de dissolution. Elles tomberont tôt ou tard et vérifieront cette parole du Sauveur : *Tout Royaume divisé touche à sa ruine.* L'Église catholique est toujours persécutée et jamais abattue, toujours ancienne et toujours nouvelle ; elle seule remonte à la source par la succession notoire et non contestée de ses Pasteurs. Elle est donc la gardienne des doctrines, des sacremens, des institutions qui sont dues au divin Médiateur. Les hommes les plus sincères et les plus éclairés de l'Angleterre commencent à l'entrevoir, et ils sont bien près de convenir que leur séparation d'avec l'Église-mère n'a été dans l'origine qu'une de ces déterminations violentes et terribles dont on n'aperçoit dans le tumulte des passions ni le désordre évident ni les suites désastreuses.

C'est ainsi que du dogme d'un Dieu infini on descend à la vérité du Christianisme, et que le plan divin du Christianisme renferme nécessairement la société sainte dont nous faisons partie. Nous avions en vue cet enchaînement, quand nous avons avancé que la croyance de la vérité première conduisait par une pente irrésistible jusqu'au dernier article du symbole catholique, tant cet édifice est fortement lié et visiblement cimenté par une main adorable !

Finissons par quatre remarques d'une importance infinie que je réduirai aux traits les plus essentiels et les plus saillans pour ne point fatiguer votre attention.

Premièrement, nous croyons, il est vrai, des mystères incompréhensibles. Mais il y a ici une maxime qu'il est impossible de contester, c'est que la raison fait souvent un devoir à l'homme d'ajouter foi à ce qui surpasse sa raison. L'habitant des champs voit tous les jours le soleil s'avancer dans l'espace ; accomplir sa révolution ; il ne peut concevoir contre le témoignage de ses sens que cet astre reste immobile, ni que la terre et lui-même soient emportés à chaque instant avec une inconcevable rapidité. Un aveugle-né est confondu par ce qu'on lui rapporte des merveilles de la vision, quand on lui affirme que dans un tableau, sur cette surface unie, l'œil découvre des enfoncemens et des lointains. Cet effet renferme pour lui une contradiction qui le surpasse et renverse toutes ses idées. Cependant, il le croit, et il doit le croire ; et son incrédulité aussi bien que celle de l'homme ignorant et rustique dont j'ai parlé, serait un soulèvement

condamnable contre des autorités, auxquelles il y aurait de leur part faiblesse d'esprit ou extravagance de ne point déférer. Il y a donc bien des occasions où, quand les savans parlent, quand des hommes éclairés et d'une sincérité hors de doute expliquent, racontent, il faut renoncer à ses vues personnelles et se soumettre. Qu'un de nos détracteurs de la foi, connu d'ailleurs par ses hautes lumières, expose un phénomène rare et obscur; si l'un de ses auditeurs rejette ce fait, déclare qu'il ne peut être admis que par des esprits faibles ou bornés, que voit-on alors? Le contradicteur ne reçoit que des marques d'indignation ou de mépris. Ici l'incrédule s'irrite ou se moque de l'incrédulité : il est dans son droit, du moins quant au fond. La conduite des déserteurs eux-mêmes de la Religion confirme donc la maxime incontestable que nous avons avancée. Mais remarquez-le, N. T. C. F., ce n'est plus ici un homme qui nous enseigne, c'est un Être qui a été adoré depuis dix-huit siècles dans toutes les parties du monde, qui a reçu le culte d'une multitude d'esprits supérieurs, et dont la divinité est suffisamment prouvée pour tout homme de bonne foi par les preuves que j'ai rapidement indiquées. Notre soumission de cœur et d'esprit à l'égard des mystères que cet Être divin nous a révélés est donc raisonnable, éclairée, conforme aux règles que doit suivre tout cœur droit et tout esprit judicieux. Quant à l'incrédule, lorsqu'il adopte les opinions les plus inintelligibles et les plus ténébreuses, où est son garant? Où est l'autorité imposante, irrécusable qui le met à l'abri du reproche d'aveuglement ou de crédu-

lité ? Ah ! tout l'abandonne, tout le désavoue, tout refuse un appui à ses chimères ou même un palliatif à ses erreurs insensées. Il reste seul avec ses passions, ces conseillères si trompeuses et si perfides. Sa conduite est donc indigne de la raison ; il ne mérite que la pitié.

En second lieu, les mystères de la foi surpassent notre intelligence, mais ne la heurtent point ; ils ne sont point avec elle dans une opposition directe et véritable. Nous croyons l'auguste Trinité ; mais nous ne croyons pas qu'il y ait tout à la fois un être et trois êtres en Dieu. Nous y reconnaissons un seul être et trois personnes. Or, qu'est-ce que ces personnes ? Je répondrai par ce mot de saint Augustin : Si l'on me demande ce que ne sont pas les personnes divines, je m'expliquerai ; mais si l'on me demande ce qu'elles sont, je ne trouverai rien à dire. Que conclure de là ? C'est que par rapport à ce dogme, le chrétien ne comprend point, ne voit point ; mais qu'enseigné par la vérité incréée elle-même, il serait inexcusable de ne pas croire sans voir, de ne pas se soumettre sans comprendre.

Les sages païens eux-mêmes ont remarqué dans la nature et surtout dans la constitution morale de l'homme des contrariétés et un bouleversement qui indiquent quelque événement fatal, quelque grand désordre antérieur, auquel est dû ce dérangement funeste et cette plaie profonde. Il est vrai que le péché originel est écrit partout, c'est-à-dire que les effets en sont sensibles autour de nous et au dedans de nous. Quelle en est la cause ? La foi nous l'apprend. Mais on ne croit point à cet oracle. On prétend qu'il serait injuste que nous fus-

sions punis du péché d'Adam, d'une faute qui nous est étrangère. Qu'il y a de précipitation et de témérité dans cette réflexion! Car puisqu'il n'est point défendu de croire à la préexistence des âmes, qui peut savoir ce qui s'est passé à une époque si reculée dans ce peuple immense de substances intelligentes? Il y a donc encore ici obscurité, mais non impossibilité ni contradiction.

On blasphème le sacrement de l'Eucharistie, mais on n'en connaît pas le fond. Qu'est-ce que le corps d'un homme et surtout d'un Homme-Dieu glorifié? Saint Paul nous en instruit. Ce corps abîmé dans la gloire, dépouillé des propriétés grossières attachées à la condition mortelle, est devenu *spirituel* (1), c'est-à-dire qu'on ne doit presque plus y voir qu'un pur esprit. Qu'arrive-t-il donc quand le fidèle participe à ce mystère adorable? C'est comme un rayon de lumière qui descend sur lui du haut du Ciel, qui glisse sur ses lèvres, et pénètre au fond de son cœur pour y porter la joie, la consolation et la vie. Qu'est-ce autre chose que d'être avant le temps plongé dans la gloire et dans les torrens de l'amour divin? Qu'est-ce autre chose qu'une anticipation du bonheur céleste, par laquelle Dieu peut bien animer notre ardeur pour ce terme si désiré et soutenir les élus haletans et presque défaillans sur la route?

Les autres points de notre foi les plus élevés et les plus difficiles, donnent lieu à de pareils éclaircissemens. Ces vérités qu'entoure un voile sacré, forment des embarras

(1) Seminatur corpus animale surget corpus spirituale. 1. *Cor.* XV. 44.

que l'homme ne peut démêler ; mais on y remarque des lueurs et des convenances qui indiquent que des intelligences plus hautes en découvrent, en savent le dénoûment. En un mot, ces difficultés sont placées au-dessus de notre raison, mais elles la surpassent sans la blesser. Combien le caractère des mystères de l'incrédulité est-il différent ! Ils renferment des impossibilités réelles, des contradictions inconciliables ; il ne s'y offre aucune issue par où leurs défenseurs puissent échapper au reproche trop mérité d'illusion, de méprises choquantes, d'aveuglement lamentable.

Troisièmement : la foi en nos mystères est une source des plus pures et des plus éclatantes vertus. La Trinité avec l'unité de ses personnes, est le symbole le plus auguste et le plus touchant de la vive affection qui doit rapprocher tous les hommes. La croix de Jésus-Christ qui a triomphé du monde, triomphe aussi de tous les maux et de toutes les douleurs qui s'y multiplient et s'y renouvellent sans cesse. Il n'y a point de souffrance qui ne devienne légère par son union avec celles de l'Homme-Dieu. L'image vivante de ce Sauveur qui nous est montrée dans le pauvre, a donné lieu dans tous les siècles aux profusions et à l'héroïsme de la charité. L'Orient retentit encore des éloges prodigués dans Smyrne désolée, à l'admirable dévouement des filles de Vincent de Paul, et à leur humilité profonde qui les empêchait de comprendre comment elles avaient mérité tant de louanges et les effusions d'une si vive gratitude. C'est que Jésus-Christ dénué de tout, était présent à leurs

pour se décider? Ne passerait-il point pour un esprit faible ou pour un furieux qui court à sa perte, s'il mettait ses plus chers intérêts et sa tête à la merci des raisonnemens, et, si je puis parler ainsi, des chicanes d'un sophiste? Cette règle conforme à notre état présent, s'étend à tout ce qui regarde l'usage de notre libre arbitre, à nos devoirs, à notre destinée. La sagesse d'en haut ne nous en a point donné d'autre pour assurer nos intérêts éternels. C'est à nous à la suivre pour nous frayer une route jusqu'au terme immortel et souverainement désirable de notre création.

La Religion s'appuie sur des raisons pleines de lumière et de grandeur, sur des considérations fortes, décisives, que le bon sens adopte, que l'expérience ratifie, que l'érudition confirme, que le génie embrasse, heureux de leur devoir le frein de ses témérités et de ses écarts et ses plus magnifiques inspirations. Pour un cœur droit et dégagé des passions, le jour de la vérité perce de toutes parts. Ce n'est pas assez : la doctrine de la foi nous perfectionne, nous fortifie, nous élève, nous console. Elle s'allie avec la justice, la pureté et la dignité des mœurs, la paix du cœur, l'union des familles, la sainteté du nœud conjugal, le bonheur des états, le repos du monde. Elle est au fond la seule source de toutes ces choses. Enfin on la quitte par l'emportement du vice, et l'on y revient par l'attrait de la vertu ; elle est douce et utile dans toutes les situations, à tous les momens ; avec elle on agit sans trouble, on vit sans remords, on meurt sans effroi. Ces circonstances réunies ne prouvent-elles pas que la Re-

ligion est souverainement digne de notre confiance et de notre amour, qu'elle est un rayon de la clarté d'en haut, une émanation de cet ordre éternel qui est inséparable de la vérité?

Que peuvent quelques subtilités, même ingénieuses et savantes, contre tant de garanties et tant de lumières? Hélas! elles ne sont qu'un appui fragile, lequel, en croulant, ouvre un abîme effroyable à celui qui s'y confie. Oui, N. T. C. F., l'incrédule est un navigateur insensé qui, dans sa folle présomption, se croit né pour commander à la mer, aux vents et aux écueils. Il méprise la conduite de ceux qui ont franchi avant lui ces plages immenses et orageuses. Il donne un autre arrangement au gouvernail, aux voiles et aux cordages. Détournant sa vue des clartés qui lui montrent sa route, il ne consulte que les nuages qui la voilent, il n'appelle pour ainsi dire que les difficultés qui la traversent. Il cherche les tourbillons et les rochers où tant d'autres sont venus se briser. Il subit le même sort, et son orgueil n'aboutit qu'à un horrible naufrage.

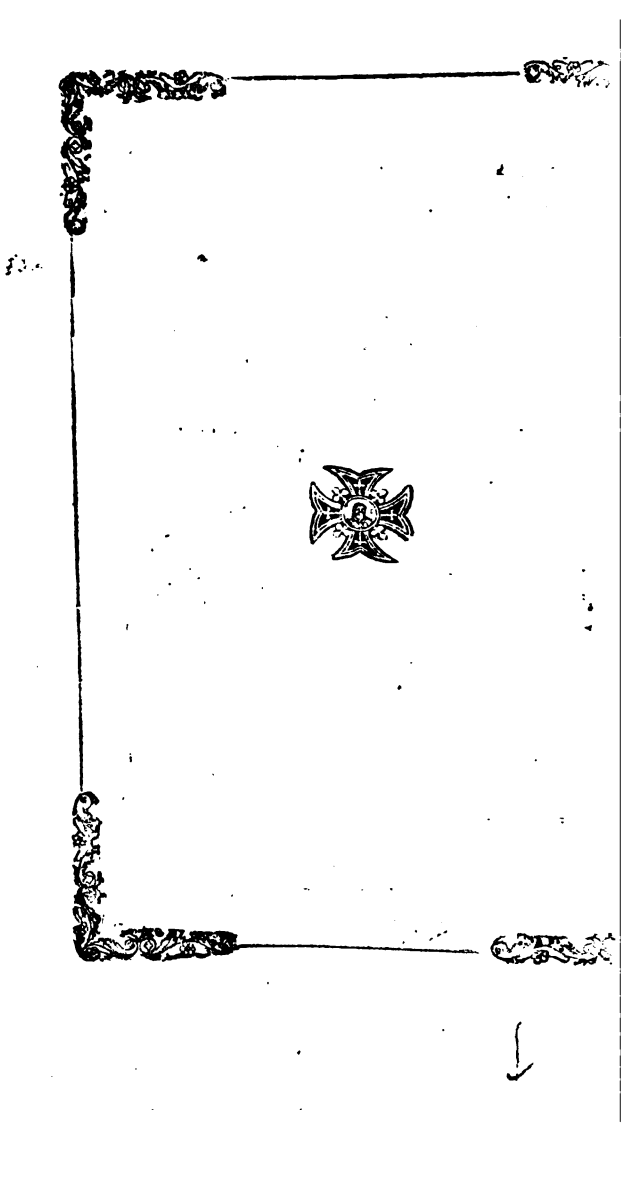
Le Chrétien fidèle, au contraire, est un sage nautonnier qui connaît les bornes mises au pouvoir de l'homme, et les suites d'une superbe confiance en soi-même. Il se conforme aux règles et aux maximes des navigateurs les plus renommés et les plus heureux. Il est courageux mais précautionné. Il ne va pas au-devant des tempêtes, il ne se précipite point vers les gouffres fameux par de nombreux malheurs. Il met à profit tous les rayons qui éclairent sa course et jusqu'aux moindres souffles qui la favorisent. Cette marche sûre

dont la feuille quotidienne répand dans toute la France des erreurs qui ne vont à rien moins qu'à détruire le culte de Dieu sur la terre, et à renverser tous les fondemens de la société humaine. J'ai prouvé que ces erreurs étaient énoncées dans son journal en termes non équivoques. Il a entrepris de se justifier devant le public, et il l'a fait sur le ton qui lui est habituel. Il a répondu, comme en se jouant, qu'il pouvait bien lui échapper quelques paroles peu orthodoxes, mais qu'il était *homme du monde*, que mille sujets passaient rapidement sous sa plume, qu'il s'occupait des intérêts et des vanités du siècle, de romans, d'industrie, de théâtres, d'acteurs et d'actrices, et que, lorsqu'il était entraîné à discuter sur des matières de *Religion*, il en parlait en *homme du monde*, que ses lecteurs le savaient, et prenaient ses assertions sur ce pied.

Je vous le demande, Messieurs, est-ce là une apologie satisfaisante et plausible ? Qui donc a conféré à *l'homme du monde* le privilége d'insulter Dieu, de le détrôner, d'affirmer que son existence n'est pas *démontrable* par la raison, et de déclarer par là-même, qu'on ne doit pas y croire ; puisqu'il n'y a qu'un esprit faible qui croie ce qui manque de preuves, et n'est pas fondé sur la raison ? Depuis quand est-il permis à un *homme du monde* de fouler aux pieds les ministres de la religion de son pays, en assurant que leur enseignement n'est qu'une *sorte de romantisme*, qui se compose de dogmes altérés et corrompus, et que, par conséquent, ils font l'usage le plus indigne et le plus honteux de

la confiance des peuples qu'ils dirigent? N'y a-t-il qu'à dire qu'on est *homme du monde*, pour être autorisé à couvrir d'ignominie la longue succession des pasteurs d'une église aussi illustre que celle de France, en les enveloppant dans les qualifications de visionnaires et de corrupteurs publics dont on nous flétrit, nous les héritiers de leur doctrine et leur échos fidèles? Quel droit a-t-il donc, un *homme du monde* qui, de son aveu, a voué sa plume à des sujets légers et frivoles, quel droit a-t-il de sortir de sa sphère, de s'élancer dans le domaine des vérités les plus graves et les plus hautes, et de traiter avec la témérité la plus désordonnée, des sujets qui demandent une disposition tout autrement sérieuse que celle d'un homme préoccupé de modes, de romans et de théâtres? Il convient qu'il peut lui échapper quelques traits hardis et peu orthodoxes. Mais sont-ce des négligences, des incorrections légères en fait d'orthodoxie, que de nier Dieu, au moins équivalemment, que de taxer de morale creuse et fantastique un code de vertus, le plus beau don que le ciel ait fait à l'homme, et qui assure seul sa gloire et son bonheur? Il pense que quelques mots peu chrétiens, jetés au milieu d'une foule de détails badins, amusans, d'ingénieuses railleries et de jolies phrases, ne peuvent faire aucun mal, ne méritent point l'éclat et le ton tragique de nos censures. Oui, mais des blasphèmes horribles sortis du sein d'une composition enjouée, et accrédités même par l'esprit et les saillies qui les assaisonnent, ne pénètrent-ils pas plus aisément dans le cœur des gens du siècle, de

TABLE.



et sagement concertée le conduit au but ; il touche enfin au rivage et il entre à pleines voiles dans le port du salut et de l'immortalité.

Recevez donc, N. T. C. F., avec une humble soumission, tout ce qu'un Dieu a daigné nous apprendre, et méritez le bonheur d'entendre un jour cette parole de sa bouche immortelle : *Fides tua te salvum fecit ; votre foi vous a sauvé* (1). Que Dieu vous accorde, N. T. C. F., cette grâce incomparable.

Ainsi soit-il.

Donné à Chartres, en notre Palais Épiscopal, sous Notre seing, le sceau de Nos armes et le contre-seing de Notre Secrétaire, le 8 décembre, jour de la Conception de la Sainte Vierge, 1841.

† CLAUDE HIPPOLYTE, *évêque de Chartres.*

Par Mandement de Monseigneur :

OLIVIER,

Chanoine Secrétaire.

(1) Matth. x. 52.